

Quimper
H. 44

16693

CHANOINE H. PERENNÉS

UNE ÂME ENSOLEILLÉE



M. LE CHANOINE PAUL PEYRON
Chancelier-Archiviste du Diocèse
de Quimper et de Léon
(1842-1920)

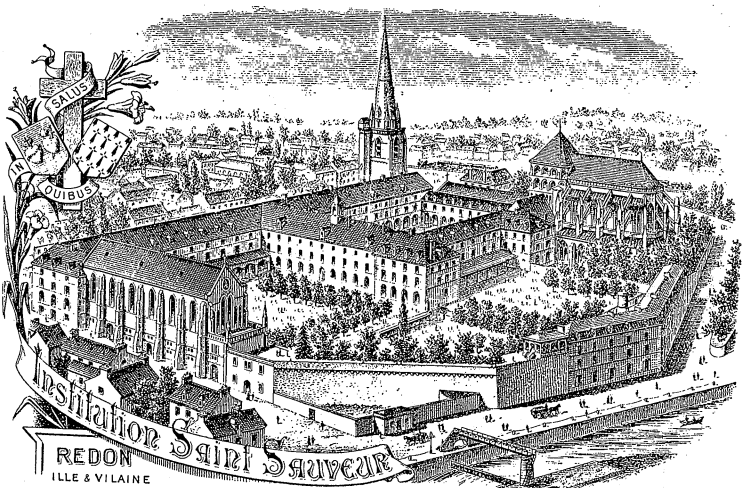
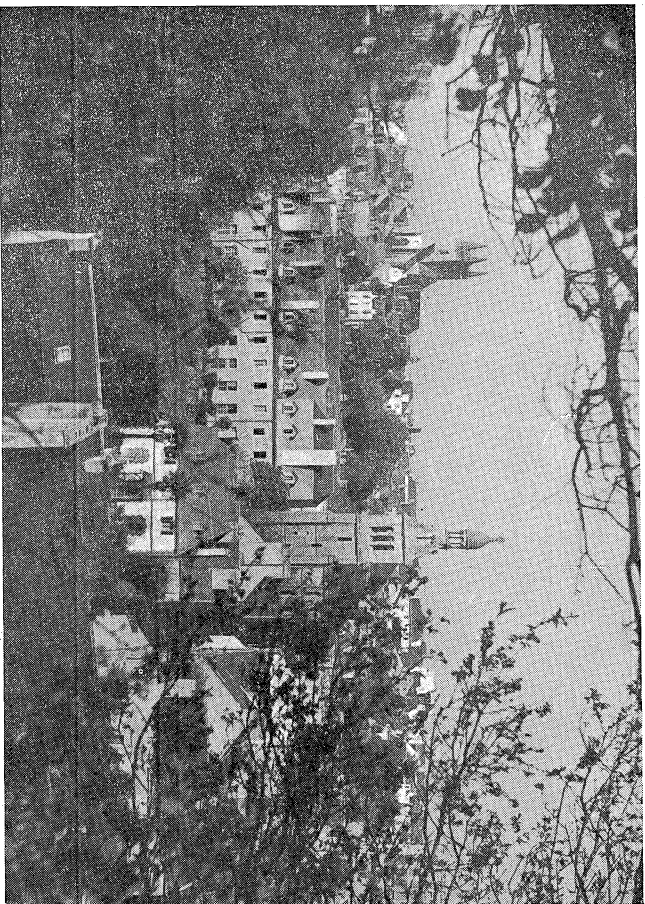
{B.
922
PEY



1944



QUIMPERLE. — Vue d'ensemble.



MON CHER MONSIEUR PÉRENNÈS,

Vous ferez plaisir à tous vos lecteurs. C'est sous son aspect familial qu'il s'est toujours fait le mieux connaître. Il est demeuré, au milieu de ses graves fonctions, l'enfant de Quimperlé, fidèle à ses affections de famille et aux traditions laborieuses et souriantes qu'il a lui-même transmises aux neveux et nièces dont il était le « tonton Paul ».

Je n'oublierai jamais le groupe compact de parents qui l'entourèrent à Sainte-Croix, quand il fut chargé un jour par l'évêque de baptiser les cloches de la paroisse, et la foule plus nombreuse encore de cousins jeunes et vieux, qui envahirent un jour la charmille de l'évêché actuel pour prendre

part au repas annuel où la famille entière avait coutume de s'assembler, ici ou là, selon les circonstances, pour entretenir, sous la présidence du vieil oncle, les relations d'amitié entre les représentants de la race.

Il cultiva cet esprit de famille jusqu'à son dernier jour. Cet esprit se perpétue encore, et c'est à la demande de ses nièces que vous faites votre publication.

L'atmosphère familiale était d'ailleurs pleine de piété. Son père était président de la Conférence Saint-Vincent-de-Paul fondée à Quimperlé par Ozanam lui-même. Sa mère entraînait à l'église tous les matins au son de l'Angelus. Son éducation à Saint-Sauveur de Redon acheva l'œuvre de la formation familiale. Personne ne s'étonna de le voir entrer au Grand Séminaire, d'où il alla compléter ses études à Rome. Et, à son retour Mgr Sergent, le « sergent du Pape » disait Pie IX, le prit comme secrétaire en 1866, et l'emmena avec lui au concile du Vatican.

Rome lui fit connaître la grande histoire de l'Eglise. Il avait déjà appris à connaître l'histoire intime des vieux Saints de Bretagne, qui devint pour lui, elle aussi, une histoire de famille. Il savait par le menu tous les détails de leur vie. Quand il m'accompagnait en tournée pastorale, pendant le voyage, dans l'ancien carrosse épiscopal, il me racontait les travaux apostoliques de chaque patron de paroisse et des Saints locaux, ce qui me fournissait le thème de mes allocutions.

Aucun savant, prêtre ou laïque, n'était plus au courant que lui des récits du vieux temps. Et sa science était sûre, d'une impartialité exemplaire sur les faits de la persécution révolutionnaire comme sur l'histoire religieuse de la Bretagne au moyen âge. Il ne publiait d'ailleurs que des documents authentiques et laissait à d'autres le soin de les mettre en œuvre. C'était le type du savant désintéressé, toujours serviable et souriant. Tous ses collègues de la Société Archéologique lui ont rendu ce témoignage. Tous ses collaborateurs du Bulletin diocésain, le chanoine Abgrall, en tête, ont pu puiser avec une entière confiance et en toute liberté dans ses notes d'archive. Il a fait sans bruit, jour par jour, un travail historique énorme, qui ne l'a jamais empêché de remplir avec conscience et compétence sa tâche compliquée de secrétaire de l'évêché. Six évêques successifs lui ont rendu cet hommage.

Quant au ministère qu'il a rempli au Pensionnat du Sacré-Cœur, il suffit, pour l'apprécier à sa juste valeur, d'entendre parler les anciennes Religieuses, qui n'ont jamais cessé d'admirer son zèle, sa science, son savoir-faire. Elles me l'ont redit chaque fois que je les ai rencontrées, soit à Tournai, pendant leur exil, soit à Rome, à la Trinité-des-Monts, soit au noviciat d'Albano. Leurs anciennes élèves y mettaient plus d'enthousiasme encore.

Ses confrères du Chapitre et du Clergé avaient pour lui une vénération affectueuse. Ils l'aidèrent

à constituer son musée de vieux saints à l'évêché et s'unirent à lui pour promouvoir le Culte des vénérables Michel Le Nobletz et Julien Maunoir. C'était une joie pour eux de le rencontrer plein de bonne humeur, quand il traversait les rues de la ville « avec un pan de son ample manteau romain élégamment rejeté sur l'épaule » (chanoine Cornou).

Quand il mourut soudainement, le soir du 3 novembre 1920, après avoir entrevu son confesseur, M. Gadon, et avoir reçu l'extrême-onction des mains de son évêque, il avait encore le visage frais et quasi souriant.

C'est ainsi que nous le verrons, je l'espère, pendant toute notre éternité, dans le voisinage du bon Dieu et des saints de Bretagne.

Quimper, 8 novembre 1943.

† ADOLPHE,

Evêque de Quimper et de Léon.

CHAPITRE PREMIER

Le pays d'origine - La famille Les études

Coquettement assise, dans un paysage enchanteur, au confluent de l'Isole et de l'Ellé, ces deux charmantes rivières dont l'une coule avec lenteur au sein des prairies, l'autre se précipite au milieu des rochers, la ville de Quimperlé a été célébrée à l'envi par les écrivains et les poètes. De quelque côté qu'on y accède, avec ses maisons encadrées de verdure et ses jardins étagés, la cité, vue des hauteurs environnantes, présente un aspect plein de charme.

Vers le sud se profile la route menant à la Forêt, route exquise avec ses tours et ses détours qui permettent d'apercevoir de temps à autre l'Ellé, coulant calme et unie vers l'anse du Pouldu.

Quimperlé comprend trois quartiers : la ville close, jadis entourée d'une enceinte fortifiée ; la ville haute dominée par le clocher de l'église Saint-Michel ; le Bourg-Neuf, sur la rive gauche de la Laita.

Dans la ville basse se trouve la paroisse de Sainte-Croix, dont l'église est de la fin du XI^e siècle. Bâti en 1679, le clocher s'effondra le 21 mars 1862, entraînant dans sa chute une partie de l'église. Le travail de reconstruction, commencé en 1864, fut terminé quatre ans plus tard.

C'est dans cette vénérable église, desservie avant la Révolution par les moines bénédictins du couvent annexe, que fut ondoyé le 27 mars 1842 celui qui devait être M. le chanoine Peyron. L'enfant était né le jour même de l'union de Silvain-Robert-Scholastique Peyron et de Zoë-Marguerite Le Guillou de Penanros, habitant place Hervo, face à l'église Sainte-Croix.

Nous avons sous la main la généalogie de Paul Peyron. Il suffira ici d'indiquer son ascendance par les rameaux Peyron et Le Guillou de Penanros.

I. RAMEAU PEYRON. — 1. Né en 1802, Silvain Peyron, père de Paul, était fils de Jean-Baptiste Nicolas, né le 9 décembre 1755 et marié, en 1776, avec Catherine Bosc.

2. Jean-Baptiste Nicolas, fils d'autre Jean-Baptiste Peyron, né en 1702 à Saint-Etienne-en-Torez. Il prit part à la bataille de Fontenoy en 1745, et épousa en secondes noces en 1754 Marie-Louise Thireaux, née en 1726, mère de Jean-Baptiste Nicolas.

3. Jean-Baptiste, fils de Jean Peyron et de Jeanne-Marie Chevalayre.

4. Jean, époux de Claude Bourhis.

II. RAMEAU LE GUILLOU DE PENANROS. —

1. Zoë Le Guillou de Penanros, mère de Paul Peyron, née en 1811, était fille de Pierre-Joseph Le Guillou de Penanros, de la souche de Concarneau, né le 22 juin 1782, époux de Marie-Françoise Hégel (1810). Il mourut en 1852.

2. Pierre, fils de Pierre-Joseph-Rolland, né le 10 mars 1751, à Elliant, époux de Marguerite Jaouen (1775).

3. Pierre-Joseph, fils de Jacques-Joseph, qui épouse le 27 août 1732 Anne Raoulin, d'Elliant, et meurt le 30 mai 1773.

4. Jacques-Joseph, fils d'autre Jacques-Joseph, qui épouse le 10 mai 1700 Jacqueline Auffroy de Kerléan.

5. Jacques-Joseph, fils de Jean Le Guillou de Penanros, notaire à Coray, époux de Jeanne Le Bris, dame de Keronnès.

Une des gloires de la famille est Hervé-Rolland Le Guillou de Penanros, fils de Jacques-Joseph et d'Anne Raoulin, né en août 1737, prêtre et jésuite. Il fut chapelain du château du Bot en Quimerc'h pendant dix-sept ans, et prieur de Saint-Herbot en Plonévez-du-Faou de 1775 à 1792. Il refusa le serment schismatique à la Constitution civile du clergé. Arrêté avec M. Boissière, ancien secrétaire de Mgr de Saint-Luc, chez son propre frère à Elliant, dans la nuit du 4 juin 1792, il fut conduit, ainsi que son confrère, au château de Brest. Déporté en Espagne il quitta Brest le 12 août suivant, et aborda au port de Rivadeo le

18 août. A partir du 20 octobre, il résida, avec M. Boissière, à Mondenado où il mourut le 14 août 1796, martyr de sa fidélité à Dieu et à la sainte Eglise.

*
**

Paul Peyron était le cinquième enfant d'une famille qui en compta neuf :

1. Emilie qui, entrée le 26 septembre 1863 dans la Congrégation des Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul, fera profession sous le nom de sœur Antoinette, au couvent de Valognes, et y passera trente ans au service des petits et des pauvres.

2. Sylvain, né en 1835, qui épousera en 1857 Marguerite Bourgeois, de Morlaix.

3. Paul, né en 1838, mort en 1840.

4. Zoë, née et morte en 1841.

5. Paul, chanoine.

6. Camille, née en 1845, qui épousera Alfred Hervieu, plus tard notaire et maire de Quéménéven.

7. Pauline, née en 1847, qui épousera en 1867 Emile Lequerré, de Brest.

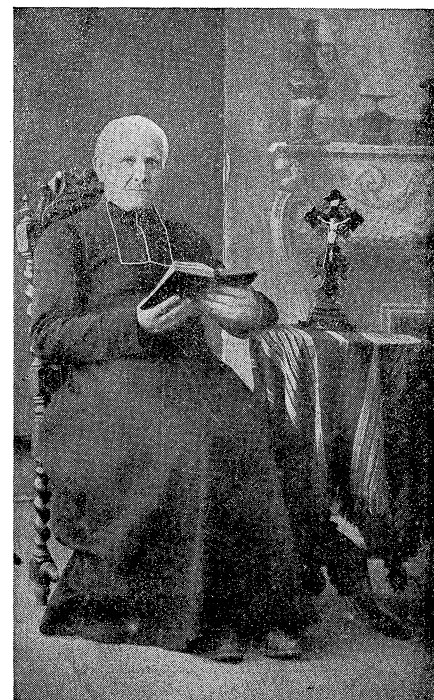
8. Marie, née en 1849, qui épousera Gustave Le Guillou de Penanros, de l'Ile-Tristan.

9. Robert, né en 1852, qui épousera en 1878 Pauline Le Guillou de Penanros, de Douarnenez.

Le père de cette nombreuse famille fut d'abord négociant en bois à Rumengol où sa femme eut l'honneur, le 30 mai 1858, aux grandes fêtes du



En philosophie à Saint-Sauveur



R. P. Gustave Talabardon

Couronnement de la Madone, de porter la statue de Notre-Dame jusqu'au lieu de la cérémonie. Sylvain Peyron s'installa ensuite à Quimperlé, où il habitait place Hervo. La famille possédait une usine à sardines à Doëlan. En 1864, elle en acquerra une autre à Pors-Sac'h, un peu plus loin sur la côte.

C'était là une famille profondément chrétienne, qui se laissait guider en toute chose par les principes salutaires de la religion. Soucieux de donner à leur enfant une éducation chrétienne, les parents placèrent le jeune Paul à l'Institution Saint-Sauveur de Redon, fondée en 1839 par les RR. PP. Eudistes, dans les bâtiments de la célèbre abbaye bénédictine. Ayant obtenu le plein exercice en 1865, elle ne tarda pas à recevoir les enfants des meilleures familles de Bretagne (1).

Le jeune Peyron s'adapta très aisément aux profondes traditions de piété, de travail, de discipline et de bonne éducation établies par les PP. Eudistes. Voici les notes qu'il obtint en philosophie pour le deuxième trimestre de l'année scolaire 1860-1861.

1. CONDUITE RELIGIEUSE : exemplaire ; Conduite en classe : très bien ; à l'étude : très convenable ; à l'égard de ses maîtres : excellente ; à l'égard de ses condisciples : très bonne. Ordre et propreté : bien.

(1) Depuis 1903 l'Institution est dirigée par des prêtres du diocèse de Rennes.

2. TRAVAIL. — Leçons : apprises. Devoirs : médiocres. Histoire et géographie : bien. Orthographe, lecture, écriture : médiocre.

3. PLACES. — Sur seize élèves dans la classe : 11^e en version latine ; 6^e en dissertation française ; dissertation latine : 10^e.

4. COURS ACCESSOIRES. — 2^e en mathématiques et en physique et chimie. Dessin académique et paysage : bien. Musique instrumentale : bien.

En arrivant au Collège, Paul choisit comme directeur spirituel le Père Gustave Talabardon. Né à Questembert, en 1813, promu au sacerdoce en 1837, ce bon Père avait été placé comme professeur à Saint-Sauveur quatre ans plus tard. Il prendra en affection l'enfant qui lui confiait son âme, le dirigera dans les voies de la piété, et continuera de le suivre jusqu'à sa mort survenue en janvier 1897. Il a laissé une réputation de saint (1).

Paul nous a conservé les résolutions qu'il prit à l'occasion de sa deuxième Communion, les voici :

1^o En me levant je ferai le signe de la croix. Aussitôt le signal je me lèverai avec modestie et je m'habillerai promptement, et, s'il me reste quelque temps avant la prière, je me mettrai en la présence de Dieu pour bien dire ma prière. Je dirai bien ma prière sans distraction, en demandant les grâces nécessaires pour bien passer la journée.

(1) A titre de compatriote ce bon religieux témoigna toujours un intérêt particulier aux élèves bretons du Finistère, dont il a vu se succéder de nombreuses générations dans cet excellent Collège de Saint-Sauveur.

2^o Je descendrai du dortoir à l'étude en silence. Là je dirai bien le *Veni Spiritus*. Après je me mettrai à bien apprendre mes leçons, en causant le moins possible avec mes voisins. Souvent aussi pendant mon travail, je lèverai mon cœur à Dieu, pour lui offrir la peine du travail. Pendant les récréations je jouerai avec mes camarades, sans toutefois me dissiper trop.

3^o Le matin, quand j'assisterai à la messe, je lirai un chapitre de *La Journée du Chrétien*, et toutes les fois que j'assisterai à la messe, je ferai la communion spirituelle.

4^o J'irai à confesse tous les quinze jours. Aux heures du repas, je serai modéré au manger, je ne choisirai pas les meilleurs morceaux.

5^o Je ferai pieusement ma prière du soir. Je me coucherai aussi modestement que je me suis levé.

6^o Je dirai ma prière du soir très pieusement.

7^o A mon coucher je remercierai Dieu des grâces qu'il m'a faites, et je dirai deux autres dizaines de chapelet avant de m'endormir.

En rhétorique, Paul Peyron était président de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul établie au Collège.

Il eut l'honneur d'être choisi comme cérémoniaire par le Père Talabardon, qui, directeur des Congrégations et catéchiste, était de surcroît, chargé des cérémonies.

Condisciple de Paul Peyron, le vicomte Hippolyte Le Gouvello en parle comme il suit :

« L'édifiant Paul Peyron, maître de cérémonies pendant de longues années, d'une physionomie bonne et simple, aujourd'hui chanoine et secrétaire-archiviste de Quimper. On le surnommait *Pie IX*, je ne sais pourquoi, peut-être à cause de son amour pour le Souverain Pontife... » (1).

Mgr Duparc nous signale le vrai motif : Paul était joufflu comme le Pape Pie IX.

(1) *Le Collège Saint-Sauveur*, 1913, p. 263.

CHAPITRE II

Au Séminaire de Quimper

(1861-1863)

En octobre 1861, après un voyage à Paris, Paul Peyron voit s'ouvrir devant lui les portes du Séminaire de Quimper, situé à l'extrémité ouest de la cité. Il va y rester deux ans.

Il eut l'avantage de trouver au nombre des professeurs deux compatriotes, l'un M. Chesnel, enseignant l'histoire ecclésiastique, l'autre M. Thaéron, la philosophie. François-Constant Chesnel, né à Quimperlé le 18 février 1822, promu au sacerdoce en 1846, avait été quelque temps professeur au Séminaire de Montauban, où l'avait attiré l'abbé de Cazalès, son ami, Supérieur de cet établissement. M. Chesnel était un homme de haute valeur, largement cultivé : on peut voir encore à l'évêché l'*Histoire de l'Eglise* en allemand par d'Alzog, gros volume qu'il s'était procuré en vue de son cours. Aumônier des Dames du Sacré-Cœur en 1856,

Chesnel sera chanoine honoraire en 1857, titulaire en 1863, puis vicaire général en 1865. Il mourra le 12 avril 1876 (1).

Un compatriote encore, bien que dans un sens plus large, c'était Joseph Thaéron, né à Riec, le 19 mars 1832, prêtre en 1856, docteur en théologie, curé de Riec en 1873.

Tonsuré le 27 juillet 1862, Paul Peyron dut recevoir les Ordres Mineurs l'année suivante à la même époque, des mains de Mgr Sergent (2).

Nous sommes renseignés sur cette période de son existence par quelques lettres que lui adressèrent le Père Talabardon et sa bonne mère. Voici d'abord les premières :

*Saint-Sauveur de Redon,
le saint jour de la Toussaint 1861.*

« BIEN-AIMÉ PAUL,

« Merci de votre bonne lettre du 19 octobre dernier; je ne saurais vous dire combien elle m'a réjoui. Je sais maintenant que le Séminaire vous a souri de prime abord, et je suis sûr qu'à l'heure

(1) M. Peyron l'affectionnait beaucoup et son nom reviendra souvent dans ses conversations. Il a réuni un certain nombre de notes en vue de la biographie de son éminent compatriote.

(2) Mgr Sergent, né à Corbigny dans la Nièvre, le 12 mars 1802, était recteur d'Académie de ce département et vicaire général du diocèse quand il fut nommé par l'Empereur, évêque de Quimper, le 6 février 1855. Il fut sacré à Paris le 20 mai suivant par le cardinal Morlot, archevêque de Tours.

qu'il est, ayant fait connaissance avec les braves gars bretons venus de Pont-Croix et de Saint-Pol-de-Léon si vous pensez encore à Saint-Sauveur, c'est pour donner à votre nouvelle demeure la préférence.

« Je vous connais trop bien cependant pour croire que jamais vous mettiez en oubli vos joies pieuses de collège. Pour vous comme pour tant d'autres, nos fêtes religieuses dans notre belle chapelle, nos processions aux flambeaux dans les cloîtres, les suaves cérémonies des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, et surtout les beaux pèlerinages à Marie, viendront charmer vos souvenirs, et parfois laisseront bien loin derrière, dans votre estime, des fêtes plus grandioses peut-être, mais moins douces au cœur. C'est que les impressions premières sont toujours les plus fortes : quel bonheur alors, n'est-ce pas, quand ces impressions ont été excellentes à tout point de vue!

« Votre vie va devenir plus sérieuse, en rapport avec la sublimité de votre vocation. Ce n'est pas que la gaieté doive être bannie des Séminaires, puisqu'il est dit pour tous : Gaudete in Domino : iterum vobis dico, gaudete... Ce sera peut-être une gaieté plus contenue, plus modérée, mais non moins véritable. Voyez, même parmi nous quasi religieux, combien franche est la joie de nos jeunes confrères de Saint-Gabriel et de la Roche-du-Theil. Elle est à l'égal, et certainement plus constante que celle de nos espiègles et aimables hôtes de

Saint-Sauveur. Vive donc la joie : Gustate et videte quia suavis est Dominus... et Gaudete in Domino...

« Je m'imagine facilement la charmante scène du parloir, lors de votre apparition au milieu de vos petites sœurs, et je crois facilement aussi à leur modération pieuse alors que, dans le Lieu-saint, elles vous ont vu revêtu de l'habit de chœur. Je n'ai qu'une crainte de la part de votre excellente famille, c'est que le cher abbé Paul soit trop bien choyé et aimé, et alors que deviendra le détachement des parents dont plus d'une fois on vous entretiendra dans les conférences du Séminaire ? »

« Qu'en dites-vous très saint Père ? »

Saint-Sauveur de Redon, le 10 janvier 1862.

« MON BIEN-AIMÉ PAUL,

« J'aurais voulu répondre plus tôt à votre dernière missive dont la lecture m'a été si agréable, mais j'avais d'abord les notes trimestrielles à faire, puis la correspondance du Nouvel An de notre Supérieur à mettre au courant. Voilà ma très légitime excuse. Cela dit, mon bon ami, je veux tout d'abord vous souhaiter une bonne et bien bonne année. Puisse le Seigneur que vous voulez prendre pour la portion de votre héritage, vous faire sentir dès maintenant combien il récompense libéralement les sacrifices qu'on fait pour son amour ! Oh ! qu'il daigne, le doux Enfant de la Crèche, vous faire

sentir la suavité de son joug et la légèreté de son fardeau, Jugum meum suave est et onus meum leve !

« Ayez une entière ouverture vers votre Directeur pour lui découvrir tout bonnement et en toute sincérité le fort et le faible de votre âme et par dessus tout, ayez une grande dévotion à Jésus, dans le sacrement de son amour et à Marie, sa très sainte Mère. »

*Saint-Sauveur de Redon, le 19 juillet 1862,
en la fête de Saint-Vincent-de-Paul.*

« BIEN-AIMÉ PAUL,

« Comme j'ai accueilli avec bonheur la lettre où vous m'annoncez que vos Supérieurs vous appellent à recevoir la sainte tonsure le 27 de ce mois !

« C'est de tout mon cœur, vous le croyez facilement, que je vous félicite de votre prochaine ordination. Vous allez faire votre premier pas dans la cléricature et bientôt vous direz avec la sainte Eglise : Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei ; tu es qui restitues hæreditatem meam mihi. Gloire à Dieu et actions de grâces à l'auguste Marie qui vous ont miséricordieusement ménagé votre belle vocation !

« Comme je vous embrasserai bientôt joyeusement, s'il plaît à Dieu, non plus seulement comme mon jeune ami, mon fils spirituel, mais comme mon confrère bien-aimé !

Rarement Paul écrit à ses parents, et sa bonne mère le lui reproche. Par contre elle lui adresse de longues et tendres lettres dont voici quelques extraits :

Quimperlé, 25 décembre 1862.

« CHER PAUL,

« Aujourd'hui, quoique nous ayons tous été hier à la messe de minuit, nous consacrons notre soirée à la correspondance. Robert est à côté de moi, écrivant à son parrain, Camille lui épelle le mot à mot, Marie écrit à son parrain et sa marraine, Sylvain et Pauline lisent; voilà comme nous sommes groupés autour de la table de notre chambre et près d'un feu de bois. Et pourquoi n'y es-tu pas non plus cher Paul? c'est que plus fervent que nous, dans le désir de servir Dieu, tu as quitté les douceurs de la vie de famille pour consacrer à la pénitence ta vie tout entière. Nous prions Dieu qu'il te maintienne dans tes pieuses intentions.

« Tes lettres sont bien rares et aussi bien courtes; tu aurais pourtant beaucoup de choses intéressantes desquelles tu pourrais nous entretenir. L'emploi de tes journées, de tes soirées et aussi tes impressions seraient des sujets de correspondance intéressants pour nous.

« Mais non, tu ne dis presque rien, et à peine si tu nous donnes de tes nouvelles, ce qui nous serait pourtant très intéressant de savoir. »

Autre lettre du 19 mai 1863 :

« Robert va faire sa première Communion (1); je te recommande, cher Paul, de prier pour lui. Dis aussi à ma bonne filleule, Marie Bigot, que tu dois voir jeudi prochain, de ne pas l'oublier dans ses prières...

« ... Lundi, jour du fameux pardon de Toulfoën (2), tes sœurs se promettent le plaisir de voir passer, du chantier, tous les pardonneurs inconnus plus ou moins divertissants mais qui, cette année, ne rapporteront pas leur cage pleine d'oiseaux, attendu qu'il sera défendu d'en vendre. Je sais qu'un marchand d'oiseaux d'autrefois élève cette année des chats qu'il met en cage. Quel doux ramage il y aura dans la forêt ce jour-là! Pauline te fera le récit de tout ce qui se sera passé de beau et de divertissant.

« Voilà Edmond à la veille de faire encore un grand pas vers le but qu'il veut atteindre, nous l'avons entendu bannir pour la troisième fois dimanche dernier.

(1) Il se trouvait au collège des Eudistes de Redon.

(2) Ce vieux pardon, où l'on vendait des oiseaux de toutes espèces, se tient à peu de distance au sud de l'église de Lothéa. Il avait lieu jadis le dimanche de la Pentecôte; depuis déjà assez longtemps on l'a transféré au lundi. C'est une assemblée profane qui attire un nombre considérable d'étrangers; les Lorientais surtout sont dans l'habitude de s'y rendre.

« Et toi, cher Paul, recevras-tu aussi ce jour les Ordres Mineurs. Comme tu ne nous en parles pas nous sommes incertains de tes projets; tes lettres sont assez rares, et quand elles ne me sont pas adressées je ne les vois pas toujours, car tes sœurs les gardent pour elles. Tu sais que la fête des Emilie a lieu le 29 de ce mois, ne va pas oublier d'écrire ce jour à ta tante. »

Le 13 juin, Mme Peyron fait à son fils le récit d'une promenade qu'elle fit à Redon avec Robert et d'autres écoliers :

« La journée du vendredi s'est passée bien gaie-ment. Nos écoliers nous ont fait faire une très longue promenade sur le canal de Rennes, puis ils nous ont fait tourner par une allée de châtaigniers, en passant près du village visité par la Conférence du Collège, et après un bon bout de chemin, nous sommes tombés dans la rue du Tribunal; je crois bien que nos chers écoliers nous ont fait faire une promenade de plus de deux lieues; ils étaient contents et nous un peu fatigués, quand je dis nous : tu excepteras tante Emilie, qui, ayant vu de loin la longueur du chemin du canal, avait rebroussé chemin, et bien elle avait fait. Robert se fait assez à son genre de vie, mais ce cher enfant a bien pleuré quand il nous a quittés; je lui ai demandé s'il ne se plaisait pas, il m'a répondu que si, mais qu'il ne me voyait pas, et alors ses larmes coulaient bien fort. Je sais que ce moment de chagrin n'a pas duré longtemps, et que Charles Do-

deur, que nous avions aussi avec nous, et qui était chargé de reconduire la bande au collège, les a menés au gymnase, où Robert a oublié ses peines. »

Il est mention dans une lettre du 6 juillet de la bénédiction de la mer à Doëlan, où se trouve M. Peyron : « Le 19 de ce mois aura lieu la bénédiction de la mer qui sera précédée des régates, auxquelles Francis et Raymond doivent concourir si le temps est beau. Je pense que Quimperlé sera en majeure partie à Doëlan. »

Les vacances approchent et cette perspective fait tressaillir le cœur de la bonne maman : « Je ne sais lequel de Robert ou de toi sera le premier près de nous. Les vacances commencent à Redon le 1^{er} août; les tiennes ne devront pas non plus s'éloigner de cette époque. Nous allons donc commencer à arranger ton appartement. C'est avec bonheur que je te dis à bientôt... »

MA CHÈRE EMILIE,

« Puisque c'est toi qui m'as écrit la dernière fois, c'est aussi à toi que je dois répondre; je ne peux pas dire maintenant que je n'ai pas le temps de le faire, car nous sommes depuis aujourd'hui en vacances pour les fêtes de Noël, et non pour le premier de l'An, car c'est à Noël qu'on souhaite la bonne année, ou plutôt « la bonne fête », comme on dit ici; ainsi aujourd'hui, vigile de Noël, le Séminaire Français a envoyé une délégation au Collège Romain, pour souhaiter au nom de tous la fête aux professeurs. Je ferai donc comme les Italiens et je vous souhaite à tous une bonne fête. Ne pouvant écrire à tout le monde je te charge d'embrasser bien pour moi papa, maman et gli fanciuli; je dis bien les enfants, car d'après la lettre de Camille que je reçois à l'instant, je vois qu'ils s'amuse encore comme de petits enfants. Ce que je voulais vous envoyer par M. Cosquer c'était ma photographie, mais comme il ne doit s'arrêter à Quimperlé qu'en partant pour les Antilles (1) je ne l'en ai pas chargé, et je vous l'envoie aujourd'hui. Comme c'est la première elle revient de droit à papa et à maman. Ce qui m'a déterminé à me faire photographier, c'est le bon marché, car c'est un nouveau photographe qui s'établit et qui veut probablement s'attirer des pratiques, il donne deux douzaines de

(1) Mgr Testard du Cosquer, archevêque de Port-au-Prince.

CHAPITRE III

A Rome Les études - La vie romaine

C'est fin octobre 1863 que Paul Peyron se présenta au Séminaire Français de Rome, *via Santa-Chiara*. Dans cet établissement, fondé onze ans plus tôt, par le Père de Lannurien, de la Congrégation du Saint-Esprit, il allait pendant trois ans recevoir l'hospitalité qui lui permettrait de poursuivre ses études ecclésiastiques au fameux Collège Romain, fondé en 1551, par saint Ignace de Loyola et saint François de Borgia, qui donna à l'Eglise des milliers et des milliers de prêtres instruits.

Pour contempler le tableau de sa vie romaine nous avons la bonne fortune de posséder quelques lettres de famille nous permettant de vivre dans son intimité. Nous les reproduisons dans leur allure familière qui nous parle si bien de ses impressions romaines. Voici d'abord deux lettres, l'une adressée le 24 décembre 1863 à sa sœur Emilie, la seconde adressée le jour suivant à sa tante Emilie, sœur de son père :

photographies pour 12 liras (1), et même il m'en a donné cinq de plus, ce qui fait que j'en ai vingt-neuf, mais ce n'est pas encore trop pour tous ceux à qui j'en dois donner. J'en ai d'abord distribué quelques-unes ici. Je vous en enverrai peu à peu. Je me livre à vos critiques; vous trouverez peut-être encore que mes cheveux sont par trop ressemblants, que je fais arme-bas avec mon livre, ou que je penche un peu à droite comme la toiture de penziport, mais vous serez obligés de convenir qu'elle est mieux réussie que ma première photographie. Derrière, sous le cachet de cire, se trouve la médaille que tu m'as demandée et que j'ai fait bénir par le Saint-Père. Si la mère Alogra n'avait pas demandé tant de bénédictions à son chapelet, il en aurait au moins reçu une. Je doute que son chapelet puisse avoir toutes les bénédictions qu'elle demande, car le Pape n'applique aux objets qu'il bénit que les indulgences apostoliques; enfin, si il n'en a pas d'autres il aura toujours celles-là. »

*
**

« MA CHÈRE TANTE,

« Quoique je sois un peu fatigué de ma nuit dernière et de toute la journée, je dois t'écrire ce soir, si je veux profiter d'une occasion qui se présente demain pour la France. C'est un mission-

(1) La lire italienne valait à peu près un franc.

naire, un individu de Kerrien, à grande barbe, que tu as dû remarquer à Quimperlé les vacances dernières, et qui va retourner en Bretagne, mais comme il n'y va pas directement je le prierai de mettre au moins la lettre à la poste en France.

« Dans cette lettre, que je suis forcé d'abrégé dans la crainte que le poids n'excède le tarif, je vais te raconter ce que j'ai vu depuis hier; d'abord, hier soir à quatre heures, j'ai été voir une grand-messe arménienne, et dont le rite est tout différent du rite latin, comme tu peux le juger rien que par l'heure à laquelle a lieu l'office; toutes les prières, ainsi que les chants, se font en langue arménienne; la disposition de l'église est aussi assez extraordinaire; le chœur est élevé de plus d'un mètre au-dessus du niveau du sol, et on y monte par un petit escalier qui se trouve à l'un des côtés; de plus il y a un grand voile qui cache tout le chœur; cela représente un peu un théâtre, ce voile se tire pendant la messe excepté à deux ou trois moments où on ne voit plus le prêtre. C'est très curieux, et si on célèbre une de ces messes pendant que tu seras ici il faudra que tu ailles voir cela.

« La nuit dernière, nous avons eu d'abord messe de minuit au séminaire, nous avons eu ensuite liberté d'aller voir l'office dans les basiliques de Rome. C'est surtout à Sainte-Marie-Majeure que l'office était le plus intéressant, car là se trouvent les reliques de la crèche de Bethléem, que l'on porte en procession autour de l'église. J'ai donc été voir cela, ce qui nous a tenus sur pied jusqu'à six heures

du matin. Nous sommes rentrés alors déjeuner, et immédiatement après, à huit heures et demie, nous sommes partis pour Saint-Pierre, où le Pape célébrait la messe pontificale, ce qu'il ne fait que trois fois par an, à Noël, Pâques et la Saint-Pierre.

« Il n'y a rien de plus beau que ces messes pontificales, tous les ambassadeurs, et les princes alors présents à Rome, ont des places réservées, ainsi que les officiers français. Il y a aussi deux estrades, pour les dames italiennes, et pour les dames françaises, mais elles ne peuvent y monter, à moins d'être dans le costume exigé, et dont je t'ai parlé; le Pape arrive alors porté sur sa Sedia Gestatoria sous un dais, ayant de chaque côté deux énormes plumies de paon et d'autruche; il est suivi de tous les cardinaux et évêques, tous en mitre blanche; cela fait un effet magnifique. Je ne te parlerai pas de toutes les cérémonies de la messe, cela n'en finirait pas. La plus belle de ces cérémonies et la plus singulière, c'est la communion du Pape. Il ne communie pas à l'autel, il est sur son trône, et c'est le diacre qui vient lui porter d'abord la sainte hostie, et ensuite le précieux sang qu'il boit avec un chalumeau d'or.

« La cérémonie n'a fini qu'à midi; tu conçois facilement qu'on a eu le temps de se fatiguer, car les hommes ne peuvent pas s'asseoir.

« Le soir je suis allé à l'église qu'on appelle Ara Coeli, bâtie sur le haut du Capitole, à la place du temple de Jupiter Capitolin, dont quelques-unes des colonnes sont encore dans l'église. C'est dans

ce temple de Jupiter que l'empereur Auguste eut, dit-on, une vision qui lui annonça que bientôt allait naître un enfant hébreu qui serait son successeur et qui étendrait son empire sur les dieux eux-mêmes, et alors Auguste lui éleva un autel, dont on voit encore la place dans l'église aujourd'hui.

« Du reste, ma tante, tu verras bientôt cela, car j'espère bien que tu tiens toujours à ton projet et tu ferais même bien de m'avertir à quel moment au juste tu viendras, et combien de temps vous resterez ici, pour que je vous arrête des chambres, car ce ne serait pas trop tôt s'y prendre maintenant.

« J'aurais voulu t'envoyer pour tes étrennes mon portrait, mais ce serait trop d'en mettre deux dans une lettre. Le prochain que j'enverrai sera pour toi. Je te souhaite une bonne année, et une prochaine exécution de tes projets de pèlerinage à Rome. »

Dans la longue lettre, écrite à Paul par sa mère le 16 janvier 1864, relevons quelques nouvelles. Il s'agit d'abord des occupations de M. Peyron :

« Emilie et ton frère reviennent aujourd'hui de Doëlan, où ils ont passé toute la semaine. Ton père surveille les réparations et l'exécution des projets d'agrandissement de son établissement. Camille remplacera la semaine prochaine sa sœur Emilie, et chacune à son tour lui fera fidèle compagnie pendant tout le temps de son séjour à Doëlan. » C'est ensuite l'hiver très rigoureux : « Nous avons eu ici pendant huit jours un froid très rigoureux,

la rivière vis-à-vis de Saint-Nicolas était entièrement prise et Sylvain pense qu'on eût même pu la traverser sur la glace. Notre cidre dans les bouteilles était entièrement gelé; jamais pareille chose ne s'était encore vue; lorsque l'on débouchait une bouteille il en sautait à la suite du bouchon un long bâton de sucre de pomme. Nous avons souffert de ce froid si rare dans ce pays; le feu ne nous réchauffait que d'un côté, car tu sais combien notre maison est close. » Puis c'est l'affaire de la reconstruction de l'église de Sainte-Croix, en partie démolie par la chute du clocher en 1862 : « Demain se décide au Conseil municipal de notre ville la grande question relative à notre chère église. Chacun se demande : sera-t-elle ou non rebâtie? Pour le moment, nous ne faisons que des conjectures, mais je ne mettrai ma lettre à la poste qu'après la solution de cette question si importante pour nous. » Un peu plus loin nous lisons ces lignes : « La décision du conseil municipal a été unanime. Notre cher curé nous l'a annoncé à vêpres avec une joie que nous avons tous partagée. Tout fait donc espérer que, sous peu, les travaux vont commencer, et que les ouvriers seront à l'œuvre lorsque tu arriveras. » Enfin la pieuse mère sollicite les suffrages du séminariste : « Je pense, mon très cher Paul, qu'il n'est pas besoin que je te dise de prier pour nous tous en général et pour chacun en particulier en commençant par ton père, ton frère Sylvain et ainsi du reste. Joins tes prières à celles que je fais plus par-

ticulièrement tous les samedis pour que ton cher frère fasse le choix d'une bonne et sainte jeune fille en compagnie de laquelle il se fortifie dans la pratique de la vertu; à cette intention particulière j'offre la communion de quinze samedis; aujourd'hui 16, huitième samedi, joins-toi à moi, cher Paul, et le bon Dieu nous écoutera plus favorablement je l'espère. »

Dans la lettre suivante, de janvier 1864, l'étudiant romain donne à sa sœur l'horaire de sa journée :

« MA CHÈRE PAULINE,

« Je profite aujourd'hui d'un jour de congé que le Collège Romain nous donne en l'honneur de la Saint-Martin pour terminer une lettre commencée depuis plus de huit jours, et aussi pour te remercier de ta première lettre qui, j'espère, ne sera pas la dernière.

« Depuis huit jours les classes ont commencé, je puis donc vous dire maintenant comment j'emploie ma journée. On se lève à cinq heures et demie, c'est très raisonnable; à six heures, après avoir fait son lit et sa chambre, on descend à la chapelle, où l'on dit ses prières et l'on entend la messe jusqu'à sept heures et demie, puis l'on va déjeuner avec une grande tasse de café, dont je vous déterminerais la qualité si j'étais amateur; quant à moi, au risque d'avoir le goût dépravé, je ne le trouve pas mauvais, d'autant plus que pour la couleur il ne ressemble pas mal à du chocolat. Après le dé-

jeuner je monte dans ma chambre prendre mon manteau, mon chapeau, et, mes cahiers sous le bras, je me rends au Collège Romain, qui heureusement n'est pas bien loin, car on y va sous tous les temps, excepté quand il fait de la neige, n'en tomberait-il que de quoi couvrir la terre d'un millimètre d'épaisseur, car il paraît que cela arrive très rarement à Rome.

« La classe commence à huit heures jusqu'à dix heures; nous sommes là à peu près deux à trois cents élèves de tous les pays du monde ou à peu près, et tous portant des soutanes de couleurs différentes suivant leur pays ou le diocèse auquel ils appartiennent. Les Allemands sont rouges comme les cardinaux, d'autres bleus, d'autres tout blancs. A dix heures nous revenons au Séminaire Français, où nous avons étude jusqu'à midi et demi, heure du dîner, qui pour l'ordinaire est à peu près préparé à la française. Je m'en tire du reste très bien, je n'ai jamais autant mangé que depuis que je suis ici, j'espère que cela continuera. De une heure à deux heures récréation, que nous passons au billard ou sur le toit de la maison, comme les chats, quand il fait beau. A deux heures nous retournons au Collège Romain pour le cours d'hébreu, dont j'ai essayé de me passer, mais on m'a fait entendre qu'il était indispensable; le cours du reste ne dure qu'une heure. A quatre heures nous avons une heure et demie de libre et alors nous pouvons nous promener dans Rome, trois par trois quand on n'est pas prêtre. Nous allons alors voir les monu-

ments ou bien prendre l'air sur les promenades et y entendre la musique des régiments français et autres, qui y viennent jouer tous les jours, comme à Brest, sur le Cours. A cinq heures et demie nous rentrons au séminaire; il y a étude jusqu'à sept heures, et alors commence une répétition générale de ce qu'on a vu en classe : chacun à son tour expose la thèse qu'on a expliquée au Collège Romain, et un autre est chargé de poser les objections, et ainsi ils disputent pendant une heure; tu comprends que je ne suis pas trop pressé que mon tour arrive. A huit heures souper, récréation jusqu'à neuf heures, puis on va au lit. Tu vois que nos journées sont bien employées.

« Les jours de congés, jeudi et dimanche, nous travaillons le matin au séminaire; le soir nous nous promenons. Je commence déjà à connaître un peu Rome et plus je vais, plus je vois que c'est à tort qu'on est si prévenu en France contre les Italiens, et contre le clergé romain en particulier. Il n'y a pas de peuple au monde qui ait plus de foi que les Italiens. Toutes les maisons à Rome, toutes les moindres boutiques ont une image de la Vierge, devant laquelle brûle toute la journée une lampe, et, tous les soirs, les ouvriers se réunissent et vont en procession de Madone en Madone en chantant le rosaire. Quand on porte le viatique aux malades, c'est une procession comme celle de la fête-Dieu. L'autre jour, en rentrant le soir au séminaire, nous avons rencontré sur la place du Panthéon, tout proche du séminaire, un Père Jésuite monté sur

une table, avec un immense crucifix planté à côté de lui, et de là il prêchait, et une centaine de personnes étaient groupées autour de lui; il paraît que cela se pratique très souvent; c'était la première fois que je le voyais.

« A Rome il ne faut pas trop se presser de juger les choses. Ainsi l'autre jour un Français disait à un de ces messieurs, en criant au scandale, qu'il avait vu sortir de Saint-Pierre un cardinal avec une dame au bras; cependant ce cardinal n'était autre qu'un avocat, et les avocats ont ici à peu près, quant à la couleur au moins, l'habit des cardinaux.

« Nous avons ici, au séminaire, Mgr Testard du Cosquer avec qui j'ai fait un peu connaissance; il il va bientôt partir pour son archevêché d'Haïti (1).

« J'espère bientôt recevoir longuement de vos nouvelles; n'oublie pas de m'envoyer des timbres-poste.

« Je vous embrasse tous. »

Dans une lettre du 2 février 1864 Paul Peyron donne à sa tante Mathilde, sœur de sa mère, de curieux détails sur la fête romaine du Carnaval.

(1) Martial-Marie Testard du Cosquer, né à Lesneven le 23 septembre 1820, promu au sacerdoce le 22 avril 1848, professeur d'Histoire puis d'Écriture Sainte au Séminaire de Quimper (1848-1857), curé des Carmes (1857-1862), légat du Saint-Siège à Port-au-Prince. Préconisé pour ce siège le 1^{er} octobre 1863, il reçut, le 8 du même mois la consécration épiscopale des mains du cardinal Patrizzi, dans l'église des Saints-Jean et Paul sur le mont Célius.

« MA CHÈRE TANTE,

« Je comptais t'écrire au premier de l'An pour t'envoyer ma photographie que je venais de faire tirer, mais c'était, pour nous, nos premières vacances depuis la rentrée des classes, et j'en ai profité pour aller faire une promenade en dehors de Rome, jusqu'à Ostie, où l'on fait maintenant des fouilles pour mettre à découvert les ruines de l'ancienne ville. Les vacances du premier de l'An une fois passées, je n'ai pu guère songer à t'écrire, car les jours d'étude ce n'est pas la besogne qui nous manque ici, et je suis bien heureux quand je puis trouver quelques instant de libre pour écrire à Quimperlé. Aussi maintenant que nous sommes en vacances pour le Carnaval, je profite de mes premiers moments libres pour te les consacrer.

« Le Carnaval dure à Rome beaucoup plus longtemps qu'en France, et il serait à souhaiter qu'il durât aussi longtemps en France, si, par contre, il pouvait se passer aussi innocemment qu'ici. Le Carnaval a été ouvert ici samedi dernier et durera jusqu'au mardi-gras, tous les jours excepté les dimanches, le vendredi, et la fête de la Purification qu'on célèbre aujourd'hui à Rome le 2 février. Hier il n'y a pas eu non plus Carnaval, car c'était la veille de la fête qui est ici fête gardée, et qui était pour cela jour de jeûne. Le Carnaval n'a lieu que dans une seule rue de Rome, le Corso, et seulement pendant trois heures chaque jour de deux heures à cinq heures du soir. Le Carnaval ne consiste pas à se masquer (cela est défendu) ni à

se déguiser (le jour de l'ouverture du Carnaval je n'ai vu que quatre personnes portant un déguisement), mais le grand amusement est de se jeter les uns aux autres des bouquets, ou des poignées de confettis, ce sont de petits grains, gros comme de petits pois en plâtre, qui s'écrasent sur vos habits et vous rendent blanc comme un meunier. Tous les balcons sont garnis de messieurs et surtout de dames qui lancent de ces confettis à ceux qui traversent le Corso à pied, ou en voiture, et ceux-ci de leur côté ripostent autant qu'ils peuvent. C'est le combat le plus comique qu'il soit possible de voir. Ceux qui ne veulent pas recevoir de ces confettis sur la figure portent un petit casque en fil de fer, comme en portent ceux qui se battent à l'escrime. Il est aussi défendu de se pocher, et, pour plus de sûreté, pendant tout le temps que dure le Carnaval, des troupes françaises et italiennes sont dispersées tout autour du Corso. Et à ce jeu prend part tout le peuple romain, même les princes; l'année dernière la reine de Naples se faisait remarquer par son adresse à lancer les confettis, cette année elle est malade et depuis quelque temps n'est plus à Rome. A cinq heures, au coup de canon, on cesse de se lancer des confettis et alors a lieu dans ce même Corso, une course de chevaux sans cavaliers, qui n'est pas peu curieuse. Enfin la fermeture du Carnaval est faite comme l'ouverture, par le préfet de police (qui est un abbé tonsuré comme moi), et par ses sénateurs qui traversent le Corso en grande cérémonie, ayant à leur suite sept ou huit magnifiques voitures de gala.

« Le Carnaval ici est tout à fait une fête publique et patriotique; aussi plus l'on s'amuse au Carnaval, et, plus le Pape est content. Car quand on s'amuse on ne songe pas à mal faire. Mais je crois qu'en voilà assez sur le Carnaval, j'aurais dû même peut-être ne t'en pas parler si longuement, pour te dire quelque chose des fêtes de Noël et de l'Epiphanie, qui sont ici on ne peut plus intéressantes. Ce qui m'a le plus amusé pendant ce temps de Noël c'est d'entendre, à la crèche de l'Enfant-Jésus (du Bambino comme disent les Italiens), des petits garçons et petites filles de l'âge de ton petit Joseph et de ta fille Pauline, débiter des sermons devant la crèche. Ils sont montés sur une estrade, et entourés d'une foule qui est toujours très nombreuse; et là, sans se déconcerter, ils débitent leur discours, avec accompagnement de gestes et de beaux mouvements comme bien des prédicateurs auraient de la peine à en faire, avec autant de naturel au moins, et je dois dire que les petites filles se faisaient surtout remarquer; ah! si les femmes montaient en chaire!...

« M. le Supérieur de Redon part demain d'ici. Je lui ai donné des médailles bénites par le Pape pour tous les Camaros. Sylvain m'a dit que ton Pierre était à Nantes, et que tu désirais que je lui écrive, sois tranquille cela ne tardera pas. Embrasse pour moi mon oncle et tes deux petits. Mes amitiés à la tante Faisan, aux Bernard, Grivart, M. Chancelle, et autres; s'il fallait tous les énumérer je ne

risquerais rien de prendre toute une nouvelle feuille de papier; en tout cas j'ai au moins les noms de tous écrits dans mon cœur.

Ton demi-filleul : Paul PEYRON.

Paul reçoit le sous-diaconat à Rome le 21 mai 1864. Quelques jours plus tard il lit avec joie les lignes suivantes tombées de la plume de l'abbé Adigard, alors à Quimperlé :

« Avant tout je commencerai par te féliciter de ton sous-diaconat, ainsi que Le Goff. Quant à toi, tu n'as manqué à Quimperlé ni de souvenirs, ni de prières : mais Dieu sait si on t'y attend avec impatience. Je te préviens seulement d'une chose : c'est que l'une de tes vieilles amies, Mme B..., s'attend à te voir arriver revêtu de l'habit militaire, voire même peut-être caporal. Au moment où ta tante allait entendre la messe elle rencontre ladite dame : « Oh ! Madame, vous n'oublierez pas notre Paul, n'est-ce pas ; C'est aujourd'hui qu'il s'engage définitivement. » — « Est-ce possible ! Vraiment cela me fait de la peine. J'aurais été si heureuse de le voir prêtre, et aller s'engager ! » — « Mais Madame, il ne s'engage que comme sous-diacre ! » — « Que Dieu soit loué, j'étais désolée de le voir soldat. » Tu le vois, il est très possible que d'autres intelligences de la force de celle de Mme B..., t'ornent dans leur imagination des moustaches réglementaires, et du reste. Quant à Mlle D..., quand on lui a parlé du pas décisif, elle a répondu qu'elle était bien contrariée de ne pouvoir le faire,

mais qu'il faisait trop chaud à l'église provisoire pour s'y rendre. Tu vois que ton sous-diaconat a été orné dans la patrie de circonstances qui ne manquent pas de pittoresque. »

Quinze jours plus tard c'est sa tante Mathilde de Penanros qui écrit de Douarnenez au jeune sous-diacre :

« Nommé vicaire à Ploaré l'abbé Adigard est venu me faire une visite, il m'a dit que tu étais sous-diacre depuis le 21 mai. Te voilà donc engagé mon cher enfant et engagé dans un état de bon goût en bel état, Paul, quand c'est Dieu qui vous appelle. Tu as une large mission à remplir et tu auras le bonheur d'envoyer beaucoup d'âmes au ciel; envoie-nous tous Paul, en premier toute ta famille. Demande à Dieu que le père, la mère et les poussins soient tous réunis un jour; demande pour cela pour les mères, la force et la patience, le talent de la prédication, car elles aussi ont beaucoup à prêcher, par parole, par exemple; elles ont une mission à remplir dans ce monde, et je t'avoue, cher enfant, que moi la première, quand je vois que j'ai quatre garçons à envoyer au ciel, je sens la faiblesse s'emparer de moi dans la crainte d'échouer. »

Le 27 décembre 1864, Paul apprend à son père qu'il est bachelier en théologie et lui parle de la messe de Noël.

« MON CHER PAPA,

« Voilà je crois assez longtemps que vous n'avez pas reçu de mes nouvelles, mais il m'a été

vraiment impossible de le faire plus tôt, car j'avais à me préparer pour l'examen du baccalauréat en théologie. J'aurais dû régulièrement passer cet examen à la fin de l'année dernière, mais je suis parti pour cela un peu trop tôt de Rome, et je pensais que désormais il me faudrait attendre à la fin de cette année; mais il paraît que l'on peut passer les examens depuis le mois de juillet jusqu'à la fin du mois d'octobre. Je n'ai pu m'y préparer pendant les vacances. Il m'a donc fallu, dès en arrivant, me mettre au travail, et, tout en suivant les cours de cette année, repasser les matières de cours de l'année dernière, et moyennant un sursis de trois ou quatre semaines, moi et un Breton du Finistère, qui se trouvait dans le même cas, nous venons d'être reçus bacheliers il y a quelques jours; nous pourrions ainsi prendre peut-être la licence, à la fin de cette année.

« Nous sommes maintenant en vacances jusqu'au premier de l'An. Tous les jours il y a fête à Rome. Dimanche dernier, jour de Noël, le Pape a chanté la messe dans la basilique de Saint-Pierre; il est très bien portant. Tous les ans il est d'usage à Noël de bénir une épée et un chapeau, que le Pape envoie à quelque prince catholique; cette coutume doit être pas mal ancienne, à en juger par la tournure du chapeau. Cette année donc, comme à l'ordinaire, le Pape a béni le chapeau et l'épée, et l'a placé comme de coutume près de l'autel pontifical pendant la messe avec ses mitres et ses tiaras (car quand le Pape pontifie l'on dépose sur l'autel

tout ce qu'il y a en fait de mitres et tiaras, qui sont d'ordinaire des cadeaux faits par quelques souverains); mais on raconte que cette année le Pape a dit que cette fois parmi les princes catholiques il ne trouvait pas de tête pour son chapeau, ni de main pour tenir son épée, en sorte qu'il les gardait pour lui. Tu as dû lire aussi l'encyclique que le Pape vient d'envoyer aux évêques; tu peux voir par là qu'il n'a pas encore peur de dire grandement ce qu'il pense et qu'il ne se tient pas encore pour battu.

« Embrasse bien pour moi maman et les sœurs et souhaite-leur à tous de ma part une bonne année... »

Paul, promu au diaconat le Samedi-Saint de 1865, annonce la joyeuse nouvelle à sa mère le 17 avril :

« MA CHÈRE MAMAN,

« Je profite du premier instant de libre après mon ordination pour te donner de mes nouvelles, car il y a longtemps que je ne t'ai écrit. Ma dernière lettre s'est croisée en route avec celle de Pauline. J'attends toujours une réponse à cette lettre. J'ai été ordonné le Samedi-Saint à Saint-Jean de Latran par le Cardinal-vicaire; nous avons été pourtant sur le point de recevoir les Ordres des mains de Mgr Sergent dans la chapelle du Séminaire Français, mais la chose souffrait quelques difficultés. Il n'a pas fait l'ordination; nous sommes donc allés à Saint-Jean de Latran, où la

cérémonie est un peu plus longue et fatigante, elle dure de six heures du matin à deux heures après-midi et il faut rester tout à fait à jeûn jusqu'à trois heures de l'après-midi, car il faut un peu de temps pour arriver de Saint-Jean de Latran au Séminaire. Mais on n'a pas le temps de s'ennuyer ni de sentir la fatigue, car la cérémonie est très intéressante; on chante d'abord tout l'office du Samedi-Saint, puis, après la bénédiction des fonts baptismaux qui se fait au baptistère de Constantin, on baptise un adulte nouvellement converti; cette année c'était une jeune juive de dix-huit à dix-neuf ans. Après l'avoir baptisée dans l'urne au-dessus de laquelle on baptisa Constantin, on l'a confirmée, et après l'ordination on lui a fait faire la première Communion...

« Cette année je n'ai pu voir les fêtes de la Semaine-Sainte que le dimanche de Pâques; mais aussi cette année j'ai vu le Pape donner sa bénédiction du haut du balcon de Saint-Pierre, à toute la foule réunie sur l'immense place de Saint-Pierre. On se trouvait, sans exagération, plus de deux cent mille hommes, car rien que d'étrangers il y en avait plus de soixante-dix mille. Toute cette foule au moment de la bénédiction est dans le plus profond silence; on arrête les jets d'eau de la place, aussi entend-on parfaitement, de tous les coins de la place, la voix de Pie IX donnant la bénédiction, et pourtant du bout de la place la distance et la hauteur sont si considérables qu'on peut à peine le voir.

« Le Jeudi-Saint, c'est le Pape qui a lavé les pieds aux apôtres et qui les a servis à table; ces apôtres sont les prêtres de différentes nations; celui qui représentait la France était du Séminaire Français, c'est l'ancien vicaire de Lorient, qui m'avait écrit pendant les vacances; il ne peut pas encore en revenir que le Pape lui ait lavé et baisé les pieds. Après le dîner, qui est des plus copieux, on leur renvoie à domicile tout ce qui est resté, nous en avons profité et les restes de la cène nous ont servi de dessert le Vendredi-Saint. »

En juin 1865 le cœur du Père Talabardon lui dicte les lignes suivantes à l'adresse de « Paul le bien-aimé » :

« ... J'ai prié et je prie pour que vous soyez dans l'Ordre du diaconat un autre Laurent, un autre Etienne, un autre Vincent de Saragosse, oui, je vous désire cette perfection, et alors vous serez plus tard un prêtre selon le cœur de Dieu.

« N'allez pas vous aviser d'entrer dans quelque congrégation; restez un bon prêtre séculier, croyez-moi. A moins d'une vocation toute spéciale, c'est l'état hiérarchique et apostolique. Je voudrais, comme cela était jadis, que toutes nos bonnes familles chrétiennes, nobles et bourgeoises, comptassent, non seulement quelques bonnes religieuses, parmi les dames, mais aussi de bons prêtres qui seraient curés, même de campagne. Cela maintiendrait, j'en ai la ferme conviction avec le courageux évêque de Poitiers, les saines traditions religieuses et sociales parmi les peuples, où les familles mar-

quantes, malgré les idées démocratiques, joueront un rôle principal. Soyez donc prêtre séculier, voire même un jour, petit recteur de Tréméven, pour féconder et développer la piété pratique au milieu de nos populations bretonnes, dont la foi est encore si vive, mais la piété si ignorante et si froide. »

C'est le 25 décembre 1865 que Paul Peyron arrivait au haut de la montagne sainte, en recevant solennellement l'ordination sacerdotale des mains du cardinal Patrizzi, vicaire de Sa Sainteté Pie IX, dans la basilique de Saint-Jean de Latran, mère de toutes les églises. D'entre les lettres qu'il reçut à cette occasion deux nous ont été conservées, d'abord celle que lui adressait de Saint-Sauveur de Redon, à la date du 14 décembre, le Père Ange Le Doré, Procureur de l'établissement. En voici un extrait :

« Mon cher Paul, j'ai appris ce soir que dans peu de jours vous deviez avoir enfin le bonheur d'être sacré prêtre de Jésus-Christ : permettez-moi, cher ami, de venir vous féliciter de votre bonheur. Ce bon Jésus vous a choisi, vous aussi, entre bien d'autres, pour être son ministre, pour être son apôtre. Ah ! qui sommes-nous donc, cher ami, pour qu'il daigne nous élever en puissance au-dessus même des anges ! Nous, nous ne sommes rien, mais lui est : il est tout amour pour nous et son cœur ne cherche pas sur la terre des chérubins ni des séraphins, il nous prend, nous, pauvres hommes, parce qu'il se souvient qu'il s'est fait notre frère ; que votre sacerdoce va bien commencer avec les

belles fêtes de Noël : comme Marie, vous aussi, vous pourrez dire à ce Jésus de la crèche : Ego hodie genui te, et en regardant votre petit Bambino sur la paille, vous direz avec le Père Eternel : Hic est Filius meus, in quo mihi bene complacui. Y pensons-nous ? Que nous devrions-nous fondre d'amour et de reconnaissance à de pareilles faveurs ! Je vais prier, et tous mes novices avec moi, pour que le Saint-Esprit repose sur vous en abondance, et qu'avec le caractère sacerdotal, vous receviez en plénitude et la grâce sacramentelle, et encore plus l'esprit ecclésiastique. Vous voyez mieux que moi combien cette chère Epouse de Jésus-Christ va vous créer un des chefs de la milice sainte : cher ami, puissions-nous combattre en bons soldats de Jésus-Christ.

« Un souvenir, s'il vous plaît, dans cette cité des colonnes de l'Eglise, Pierre et Paul, pour un des plus pauvres de leurs compagnons d'armes... »

Le jour suivant 15 décembre, une autre lettre partait de Saint-Sauveur à l'adresse de M. Peyron. Elle venait de son ancien Père spirituel, le Père Talabardon, et voici ce que lui mandait le pieux Eudiste :

« Paul bien-aimé, à une heure, avant de partir pour faire notre petit pèlerinage, du pied du petit sanctuaire où le matin nous avons célébré une fête délicieuse, je vous recommandais chaleureusement à tous les Congréganistes, et de suite, nous priâmes pour vous. Ce soir, à la Conférence, et surtout à la visite des pauvres, je vais de nouveau vous

recommander. Nous comptons, très cher Paul, sur votre promesse de nous payer de retour au saint Autel. Déjà vous aurez été consacré prêtre; déjà vous aurez immolé la victime de propitiation, quand vous recevrez ces signes, mais croyez bien que nos prières, les miennes surtout, malheureusement bien misérables, vous auront accompagné aux pieds du Pontife, au saint Autel. Quel bonheur est le vôtre, ô mon bien-aimé Paul! Comme vous devez bénir mille fois le Dieu de toute miséricorde qui vous a fait naître au sein d'une famille éminemment chrétienne, dont vous avez eu le bonheur de suivre les exemples et de pratiquer les conseils! C'est ce qui vous a conduit au saint Autel. Oh! je le demande au ciel avec une amoureuse instance, vous serez un prêtre selon le cœur de Dieu, tout dévoué à la sainte Eglise, dont plus que bien d'autres vous avez reçu les sûrs enseignements, et tout dévoré du désir de sauver les âmes.

« Demandez plus que jamais pour moi ces mêmes grâces, vous, mon Paul, mon cher enfant, vous maintenant puissant de la puissance de Jésus-Christ lui-même. Je vous recommande très instamment les œuvres dont je suis chargé, à Saint-Sauveur. Vous les connaissez si bien, vous qui avez été longtemps mon bras droit, mon très zélé coadjuteur. »

Et voici la dernière lettre romaine de Paul Peyron qui, dans deux mois, ses études achevées, va quitter la Ville Eternelle.



Le « Romain »



Monseigneur SERGENT
(Cliché chanoine Kerbirion).

Rome, 16 avril 1866.

« MA CHÈRE MAMAN,

« Je ne veux pas rester plus longtemps sans vous donner des nouvelles de mon voyage de Naples, que j'ai heureusement terminé le lundi de la Quasimodo. Nous nous étions mis en route le lundi de Pâques, il a donc duré huit jours qui ont été certes bien employés. Le lundi soir nous étions à Naples, ville magnifique grâce à sa belle position en amphithéâtre sur les bords d'une baie encore plus belle que celle de Douarnenez, et qui entre autres a de plus sur celle-ci l'avantage d'avoir ses eaux toujours à la même hauteur, de sorte que l'on n'y a pas ces intervalles de basse-mer qui rendent si souvent désagréables à la vue et à l'odorat les ports de mer sur l'Atlantique, par exemple Concarneau, qui gagnerait cent pour cent si la mer était toujours pleine. Le lendemain de notre arrivée, je suis allé dire la messe à la cathédrale où se trouve la chapelle dans laquelle se conserve la fiole de sang de saint Janvier, qui se liquéfie tous les ans au mois de septembre, le jour de sa fête. L'église n'est pas mal, mais il y a mieux que cela à Rome. Ce que j'ai vu avec beaucoup d'intérêt, dans une des églises de Naples, Saint-Severo, ce sont trois statues tout en marbre blanc, de vrais tours de force en fait de sculpture. Je crois me souvenir les avoir vues reproduites dans le Magasin Pittoresque; l'une des statues représente un homme pris dans un filet, l'autre une femme voilée, la troisième Notre-Sei-

gneur au tombeau, enveloppé entièrement de son linceul; les mailles du filet, les plis du voile et du linceul sont si artistement travaillés qu'ils laissent parfaitement apercevoir les traits du visage et les formes du corps.

« Ce premier jour, nous sommes allés, montés sur des ânes, jusqu'à un couvent de Chartreux, placé au haut d'une colline qui domine toute la ville de Naples et la baie; le coup d'œil est magnifique, le couvent du reste ne l'est pas moins. La chapelle est d'une richesse incroyable; le pavé et les murs sont couverts de mosaïques, les voûtes sont ornées de très belles fresques, mais ce qui est encore plus curieux, c'est la sacristie dont les boiserie et les meubles sont plaqués d'une sorte de mosaïque en bois représentant différents sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament. Cet admirable ouvrage de patience a été exécuté par les religieux eux-mêmes.

« De la Chartreuse nous sommes rentrés à Naples, dont nous avons traversé triomphalement les rues, toujours montés sur nos baudets, moi et mes deux compagnons; notre guide suivant par derrière à pied et armé d'un grand bâton se chargeait de faire trotter nos montures; c'était une course on ne peut plus curieuse. Après nous être prélassés pendant près d'une demi-heure dans les rue de Naples, dans un pareil équipage, j'ai commencé à avoir un peu honte, et j'ai opiné pour que nous regagnions notre hôtel sur nos jambes; il n'y avait pourtant pas de quoi avoir honte, car per-

sonne ne faisait attention à nous, nous n'étions pas du reste les seuls à user de ce moyen de locomotion, très usité à Naples et aux environs.

« Le lendemain, mercredi, nous avons de belles choses à voir, mais ce devait être au prix d'un peu de fatigue, il nous fallait visiter Pompeï et monter au Vésuve. A six heures et demie du matin, nous montions dans le chemin de fer qui en traversant Portici et les autres petites villes du littoral, nous déposait une demi-heure après à Pompeï. Car il y a une gare à Pompeï, quoiqu'il n'y ait plus d'habitants.

« La ville est entourée de murs. On y entre par une porte où l'on paie deux francs par personne, moyennant quoi vous avez droit à un guide qui doit vous montrer la ville pendant aussi longtemps que vous voudrez. Pour nous, nous y sommes restés depuis sept heures et demie du matin, jusqu'à onze heures et demie et encore nous n'avons pas tout vu, et ce que nous avons vu nous ne l'avons vu qu'en courant; il n'y a pourtant pas encore la moitié de la ville qui soit sortie de ses décombres; on continue toujours les fouilles. La visite de Pompeï est on ne peut plus intéressante, vous avez sous les yeux une ville dans le même état où elle se trouvait il y a dix-huit siècles, seulement toutes les maisons sont rasées à la hauteur du premier étage. Les rues, pavées de larges dalles en lave, sont pour la plupart assez spacieuses, et bordées de très beaux trottoirs, qui, du reste, devaient être assez nécessaires. Car il est à croire que par les temps de pluie, les rues

n'étaient pas praticables et se trouvaient changées en torrents, puisque dans toutes les rues de distance en distance, il y a des espèces de jetées en pierres, pour passer d'un trottoir à l'autre; ces jetées sont formées de trois grosses pierres plates assez rapprochées les unes des autres pour qu'en les enjambant l'on pût passer d'un bord à l'autre.

« De chaque côté de la rue se trouvent dans un parfait alignement les maisons des particuliers, les boutiques des marchands d'huile, de vin, des restaurants, des hôtelleries, des maisons de pharmaciens, des boulangeries. Dans une de ces boulangeries, qui devait être une des plus considérables de la ville, se trouvent encore trois ou quatre moulins à bras en pierre; l'on y a trouvé le four rempli de pains, que l'on conserve au musée de Naples où je les ai vus; on voit bien qu'ils sont restés trop longtemps au four, ils sont noirs comme du charbon. Comme la ville a été ensevelie sous une pluie de cendres fines, les habitants ont eu le temps de s'enfuir, au moins pour la plupart, car sur une ville qui devait contenir plus de 20.000 âmes, à peine a-t-on retrouvé une centaine de corps. Nous en avons vu quelques-uns que l'on conserve dans la même position qu'ils avaient quand on les a trouvés. Entre autres une femme et une jeune fille qui s'enfuyaient et qui sont tombées asphyxiées sur la rue; la jeune fille tenait à la main un mouchoir avec lequel elle se préservait les yeux de la cendre qui tombait. Dans un autre endroit fut trouvée toute une famille qui s'était réfugiée dans une cave pour se garantir de cette pluie de cendre.

« Les monuments publics : temples forum, théâtres, amphithéâtre, etc.... sont aussi très beaux et très bien conservés. Après avoir visité toutes ces belles choses, nous avons déjeuné sur les ruines de Pompéï avec les provisions que nous avons emportées, puis nous avons pris la route du Vésuve qui se dresse menaçant non loin de là, c'est-à-dire à environ deux lieues et demie.

« Nous avons fait la route, montés sur des chevaux, qui nous ont conduits assez lentement jusqu'au pied de la montagne, mais là leur ardeur s'est ralentie, car ils avaient à gravir une pente un peu raide et, par surcroît d'agrément, le terrain ne faisait que céder sous le pas des chevaux, car il n'est composé que de cendres. Après avoir cheminé ainsi pendant plus d'une heure, on arrive au bas du cône; là il n'y a plus à songer à se servir des chevaux; même sans aucune charge ils ne pourraient pas aller plus loin. Il nous restait donc à monter au haut de ce fameux cône par une pente de plus de 0 m. 50 par mètre, et sur cette cendre qui cède sous les pieds à chaque pas; cette ascension me rappelait celle des dunes du Pouldu, mais il s'agissait d'une hauteur autrement considérable. Nous avons mis une heure pour arriver au haut du cône, quoique la distance ne soit pas de plus de cinq à six cents mètres. Les dames quand elles veulent faire cette ascension, se font porter sur une chaise, ou se font traîner par des guides dont les uns poussent par derrière, tandis que les autres vous hâlent par devant avec des cordes; un d'entre nous a choisi

pour monter, ce dernier moyen, grâce auquel il a pu parvenir jusqu'au haut et voir le cratère, autrement il aurait probablement fait comme trois autres de nos compagnons qui, après avoir fait un quart de la route, se sont découragés et sont redescendus. Sur neuf que nous étions nous ne sommes donc arrivés que six au haut du cône.

« Là nos fatigues ont été compensées par la vue du cratère, c'est un large trou d'environ un kilomètre de circonférence et creux d'environ une dizaine de mètres. Il a un peu l'aspect d'un étang desséché. Quand le Vésuve est en éruption le cratère est un étang de feu duquel sort de la lave liquide, qui se répand en couche jusqu'au pied de la montagne, mais alors comme tu le penses bien on n'en approche pas de si près. Quand il n'y a pas d'éruption l'on voit cependant au milieu du cratère un petit cône de cinq à six mètres de hauteur qui représente parfaitement un volcan en miniature. Du haut de ce petit cône il sort des flammes, comme d'une grande fournaise, et une grande quantité de fumée qui s'échappe avec effort, en produisant un bruit qui ressemble assez à celui de la vapeur sortant de la cheminée d'une machine à vapeur. De temps en temps l'on voit aussi ce petit volcan lancer en l'air des pierres qui vont retomber à quelques mètres de là. C'est très curieux. Sur les bords du cratère, la cendre sur laquelle on pose les pieds est chaude, et même dans certains endroits assez chaude pour cuire des œufs. Il s'en échappe

de la fumée comme des écobues. Du haut du Vésuve l'on a aussi une vue magnifique du Golfe de Naples.

« Après avoir joui pendant quelque temps du coup d'œil, nous avons opéré notre descente. En moins de dix minutes, nous étions au bas du cône; de là nous nous sommes rendus en galopant sur nos chevaux à la gare du chemin de fer la plus voisine. À peine étions-nous descendus de nos chevaux que nous nous vîmes assaillis par tous les gamins du pays qui s'empressaient autour de nous pour nous rendre toutes sortes de services. Tandis que deux ou trois, armés de brosses, nous raclaient le dos pour en faire sortir des nuages de poussières et de cendres, d'autres se disputaient nos souliers afin de leur rendre un peu du lustre qu'ils avaient du reste entièrement perdu : ils étaient blancs comme des escarpins de bal. Nous nous sommes empressés le plus vite qu'il nous a été possible... (1).

*
**

Paul Peyron eut comme condisciples à Rome plusieurs Finistériens : les abbés Cosquer, Belbéoc'h, Le Goff, Rossi, d'Amphernet, Nicolas, Le Querré, puis un Morbihannais, l'abbé Adigard des Gautries.

Né en 1840 à Pont-l'Abbé, Louis Cosquer reçut la prêtrise en 1865. Il sera vicaire à Sainte-Croix

(1) La suite de la lettre fait défaut

de Quimperlé, recteur de Redéné et de Loctudy, puis curé de Saint-Matthieu de Morlaix. Chanoine titulaire en 1891, il mourra l'année suivante.

Jean-François Belbéoc'h vit le jour à Ploaré (Douarnenez) en 1841. Jeune séminariste, il partit en octobre 1860 et s'engagea, au service de Pie IX, dans les zouaves pontificaux. Après son congé, il revint à Rome et entra au Séminaire Français. Le 23 décembre 1865 le cardinal Patrizzi lui conféra le sacerdoce à Saint-Jean de Latran. Rentré en France l'année suivante, il sera vicaire à Lambézellec, professeur au Séminaire de Quimper (1869), supérieur du Petit Séminaire de Pont-Croix (1883) jusqu'à l'expulsion de 1907. Il mourra le 12 février 1910.

Né à Châteauneuf-du-Faou en 1843, Aimé Le Goff fut ordonné prêtre le 23 décembre 1865 à Rome. Après avoir été vicaire et recteur de plusieurs paroisses, il sera curé-archiprêtre de Saint-Pol-de-Léon, en 1898, et mourra sept ans plus tard.

Lucien Rossi naquit à Quimper en 1844 et fut promu au sacerdoce à Rome en 1870. Vicaire à Loctudy, puis sous-principal du Collège de Lesneven, il deviendra en 1885 aumônier de la Miséricorde de Kernisy à Quimper, où il restera jusqu'à sa mort, survenue le 3 janvier 1920.

Né à Saint-Matthieu de Quimper en 1845, Félix d'Amphernet reçut la prêtrise le 10 août 1869. Aumônier militaire en Tunisie pendant sept ans,

il fut nommé en 1890 aumônier du cimetière de Kerfautras à Brest, où il mourra trois ans plus tard.

Eugène Nicolas, né à Saint-Louis de Brest en 1845, prit à Rome son doctorat en théologie et y fut ordonné prêtre le 19 septembre 1868. Il sera curé de Concarneau de 1889 à 1897.

Charles Le Querré vit le jour à Saint-Louis de Brest en 1847, et fut fait prêtre à Rome le 16 avril 1870. Eudiste de 1872 à 1880, il deviendra aumônier du Refuge à Brest.

Quant à Sylvain Adigard, il était né à Sarzeau en 1839. Promu au sacerdoce à Rome le 19 septembre 1863, il sera vicaire à Ploaré le 20 mai 1864, et entrera dans la Compagnie de Jésus, qui lui confiera une chaire de théologie à la Faculté de Poitiers.

Au Collège Romain, Paul Peyron et ses disciples suivirent les cours de plusieurs professeurs. Tandis que le Père Ballerini professait la morale, les leçons de dogme étaient données par les PP. Franzelin et Palmieri. De ce dernier on connaît les traités volumineux de *Deo Creante* et de *Summo Pontifice*. Quant à Franzelin, à qui étaient confiés le cours de dogme de l'après-midi, il jouissait à cette époque d'un grand renom, et nos jeunes gens s'éprirent d'admiration pour lui. Il enseigna à la Grégorienne de 1858 à 1877 et

reçut la pourpre en 1896. Ses traités sont connus, spécialement le volume de *Traditione et Scriptura* (1).

On ne dira jamais assez les avantages de la formation romaine : culture générale plus large, connaissances théologiques plus étendues, méthode très sûre, respect de la hiérarchie et sens de la tradition. « Tout cela, me disait un jour le vénéré M. Belbéoc'h, on le puise à Rome et on le conserve toute sa vie. »

(1) On sait que dans les explications philosophiques des thèses dogmatiques le Père Billot a inauguré une autre méthode. Le Collège Romain que la douloureuse tourmente de 1870 avait contraint de se réfugier au Palais Borromée *via del Seminario*, a été transféré, par Pie XI, en 1932, au centre même de Rome, *Piazza della Pilotta*. Douze de ses élèves furent élevés au souverain pontificat, entre autres Léon XIII, Benoît XV, Pie XI. Il en compte six autres qui jouissent de l'honneur suprême des autels, et, de surcroît, plus de trente Bienheureux parmi les Confesseurs et les Martyrs.

CHAPITRE IV

A l'Evêché de Quimper avec M. Peyron

Paul Peyron dut rentrer de Rome dans ses foyers vers la fin de juin 1866. Trois mois plus tard Mgr Sergent lui fit l'honneur de l'attacher à sa personne en qualité de pro-secrétaire (1).

Dès qu'il fut informé par son ancien élève de l'heureuse nouvelle, le Père Talabardon s'empressa d'adresser à Paul ses congratulations : « Paul le bien-aimé, j'avais appris votre nomination et votre installation plusieurs jours avant la notification que vous avez bien voulu m'en faire, et tout d'abord j'avais pris la résolution de vous en féliciter. Contre ma volonté, aujourd'hui seulement je puis vous écrire. Ce retard a du reste cet avantage de me rassurer sur la manière avec laquelle vous envisagez la position que vous a

(1) Paul Peyron se rendait en voiture à Quimper, avec son père quand ils aperçurent, dans la côte de Saint-Yvi, une calèche qui semblait mal en point. Ils approchèrent et reconnurent l'équipage de Mgr Sergent, évêque de Quimper. Bien entendu ils offrirent leurs services et le père Sylvain profita de l'occasion pour présenter son fils, jeune prêtre.

faite la divine Providence. Vous vous trouvez heureux, et tout naturellement, mon cœur battant à l'unisson du vôtre, moi aussi je suis heureux de votre bonheur. Je désire qu'aucun mécompte ne vienne vous troubler, que tout vous arrive à souhait. Ce que je vous souhaite ainsi regarde surtout le bien de votre âme, car c'est elle que vous voudrez toujours, mon Paul, perfectionner, sanctifier.

« Sans doute, indépendamment de votre charge de pro-secrétaire, vous aurez quelque ministère à remplir, quelque aumônerie sans doute, comme cela souvent est dévolu aux secrétaires d'évêques. Vous confesserez donc, et vous prêcherez : aussi bien est-ce pour cela que vous avez reçu l'onction sacerdotale.

« J'espère bien, mon Paul, que votre position élevée ne vous fera pas oublier et négliger votre vieux frère et ami, que vous aurez encore parfois en esprit au milieu de ses très humbles occupations de sacristie. Quand vous accompagnerez votre Révérendissime Evêque, pontifiant dans sa magnifique cathédrale, vous vous souviendrez encore parfois de nos offices aussi parfois bien solennels de Saint-Sauveur de Redon... »

Le 31 octobre 1866 Mgr Sergent écrivait à M. Peyron : « *Mon cher abbé, je vous ai laissé de fort longues vacances parce que nous n'avions pas de logement à vous offrir; maintenant nous sommes en mesure de vous recevoir. Si vous pou-*

vez venir samedi, j'en serai fort aise, car je pars dimanche, et j'aurai le temps de vous installer et de vous mettre en rapport avec M. Téphany. »

A l'évêché, le nouvel arrivé trouva comme secrétaire général M. Téphany, comme pro-secrétaire M. Moëlo.

Joseph Téphany, né à Camaret-sur-Mer, le 30 juillet 1831, avait reçu la prêtrise le 29 juillet 1855. Pro-secrétaire de l'évêché sous Mgr Sergent, il devint secrétaire général en 1863, et fut nommé chanoine honoraire en 1865. Chanoine titulaire en 1870, il deviendra en 1891 doyen du chapitre, et mourra en 1906 le 11 septembre. Il composa plusieurs ouvrages.

Quant à Yves Moëlo, né à Arzano le 27 avril 1794, il avait été promu au sacerdoce le 27 mai 1820. Pro-secrétaire depuis le 1^{er} février 1841, il était nommé chanoine honoraire le 20 novembre 1865. Il mourra le 18 février 1881. Dans un opuscule il avait annoncé la *Fin du Monde*; son livre a disparu avec lui.

*
**

Mgr Sergent eut comme successeur sur le siège de Saint-Corentin, Mgr Nouvel, né à Quimper en 1814. Entré au séminaire de Saint-Sulpice en 1838, il y fut ordonné prêtre. Vicaire général de Mgr Godefroy de Saint-Marc, archevêque de Rennes, il voulut entrer en religion en 1869, et se retira au monastère des Bénédictins de la Pierrequi-Vire, au diocèse de Sens, mais à peine avait-il

fait profession, sous le nom de Dom Anselme, qu'il fut désigné pour remplacer Mgr Sergent. Sacré à la Pierre-qui-Vire, le 4 février 1872, par l'archevêque de Sens, il fit son entrée solennelle à Quimper le 15 février suivant. Pendant tout son épiscopat, il conserva son costume religieux, et pratiqua l'abstinence quotidienne des aliments gras, couchant tout habillé sur une simple pailleasse.

M. Téphany ayant quitté l'évêché pour entrer au chapitre cathédral, M. Peyron devint secrétaire général le 4 février 1874, et le 29 mars, il recevait de Mgr Nouvel le camail de chanoine honoraire. Le 14 avril, un vieil ami de Concarneau lui écrivait : *« Je te demande bien pardon de venir si tard te féliciter de ta nouvelle dignité, qui est venue garantir tes épaules des rigueurs de l'hiver, en les revêtant d'un camail ou d'une cappa-magna. Si je ne t'ai pas écrit, sois sûr, cependant, que j'ai été très heureux de cette dignité qui t'arrivait, et que j'en ai témoigné toute ma joie à tes parents de Concarneau qui me l'ont annoncée. »*

Le nouveau secrétaire général de l'évêché ne tarda pas à prendre un logement en ville. Il jeta son dévolu sur la demeure de M. de la Hubeaudière, située sur le quai, à l'endroit où se trouve la maison du Dr Renault.

A Quimperlé, Mme Peyron est assez inquiète de voir son fils en ménage, et elle l'enveloppe, comme toujours, de sa tendre sollicitude; voici ce qu'elle lui mande, à la date du 8 mars : *« Parlons un peu de toi; toutes les personnes qui t'ont*

rendu visite à ton nouveau logement, sont touchées de compassion par le dénuement qui t'entoure; qu'est-ce qu'il te manque, cher Paul, fais-le moi savoir, et je m'empresserai de te venir en aide. D'ici, je ne puis voir ton installation; les uns disent que tu n'as qu'un méchant lit, les autres, que tu n'as pas de linge. Fais ton inventaire, et envoie-le moi.

« Ton frère Sylvain te propose sa bibliothèque qui, une fois vernie, sera sûrement plus luxueuse que celle que tu avais à l'évêché. Nous avons aussi un lit en noyer et une table de nuit de même bois; nous avons deux devants de bahut, propres à te confectionner un meuble de ton goût, et approprié à ton logement. Mais pour cela, il faut les dimensions des pièces que tu occuperas. Ton logement est-il arrêté pour la Saint-Michel? Dans ce cas, il te serait facile de désigner dès à présent l'emplacement des meubles nécessaires, non élégamment, car ce n'est pas ton goût ni le mien : celui qui prêche contre le luxe du siècle doit commencer par suivre l'exemple, et, sous ce rapport, je sais ce que tu feras, mais les gens qui t'aiment ne trouveront jamais que c'est trop bien. Ecris-moi donc et fais savoir ce qui te manque. »

En post-scriptum : *« Va porter un sou à mon petit saint qui m'a fait retrouver une erreur qui me tourmentait »* (1).

(1) Le petit saint est saint Jean Discalceat, le *Santik-Du* de la cathédrale de Quimper auquel M. le chanoine Cardalliaquet vient de consacrer une charmante brochure.

Comme pro-secrétaire, M. Peyron vit nommer à l'évêché M. Le Vézo, qui fera place en 1878 à M. Queinnec. François Le Vézo, né à Plonévez-Lochrist le 8 avril 1843, avait été ordonné prêtre le 9 août 1868. Vicaire à Notre-Dame de l'Assomption de Quimperlé, puis à Saint-Corentin en 1871, il devint pro-secrétaire de l'évêché le 15 avril 1874 et mourra le 11 mars 1878.

Quant à M. Queinnec (Jean-Marie), il naquit à Landivisiau le 16 octobre 1853, et reçut la prêtrise à Paris le 26 mai 1877. Vicaire à Lambézellec, il devint, au bout de huit mois pro-secrétaire de l'évêché. Secrétaire général en 1890, il sera pourvu en 1900 de la cure de Taulé. Chanoine honoraire en 1909, il deviendra doyen du chapitre en 1926, et mourra le 25 décembre 1930.

*
**

Vers 1886, M. Peyron laisse le logement de la rue du quai pour venir habiter rue Bourg-les-Bourgs, une vieille maison, démolie depuis la construction de l'école Paul-Bert. C'est là qu'il reçut l'année suivante la nouvelle de la mort de Mgr Nouvel, survenue le 1^{er} juin 1887. Le prélat fut inhumé dans l'enfeu de Saint-Corentin, en la cathédrale. C'est Mgr Bétel, évêque de Vannes, qui prononça son éloge funèbre.

Le prélat défunt fut remplacé par Mgr Lamarche. Né à Paris en 1827, promu au sacerdoce en 1851, le nouvel évêque avait été aumônier militaire pen-



Monseigneur NOUVEL
Evêque de Quimper



Monseigneur LAMARCHE
Evêque de Quimper



Monseigneur VALLEAU
Evêque de Quimper

dant la guerre de Crimée et la guerre de 1870. Il était curé de Sainte-Marie-des-Batignolles quand il fut nommé évêque de Quimper le 25 novembre 1887. Mgr Richard, archevêque de Paris, le sacra à Notre-Dame le 29 janvier 1888.

Le nouvel évêque donna un témoignage éclatant de son amour pour la sainte Vierge dans les belles fêtes du Couronnement de Notre-Dame-du-Folgoët, et prit à cœur la cause du vénérable Michel Le Nobletz, qui fut commencée sous ses auspices.

Le 14 janvier 1890, M. le chanoine Peyron se vit investi de la dignité de chancelier-archiviste, et M. Queinnec devint secrétaire général de l'évêché, en même temps que M. Pédel y entraît, comme pro-secrétaire. Vincent Pédel, né à Loperhet en 1861, prêtre en 1885, deviendra recteur de Combrit en 1906.

*
* *

Après un court épiscopat, Mgr Lamarche fut enlevé à l'affection de ses diocésains le 15 juin 1892. C'est Mgr Vallean qui le remplaça sur le siège de Saint-Corentin. Henri-Victor Vallean, né dans l'île de Ré, au diocèse de la Rochelle, en 1835, fut promu au sacerdoce en 1861. Il était curé-archiprêtre de la cathédrale Saint-Pierre de Saintes, quand il fut nommé à l'évêché de Quimper, le 25 novembre 1892. C'est Mgr Ardin, arche-

vêque de Sens, qui, le 5 mars 1893, lui donna la consécration épiscopale, à Saintes. Mgr Valteau mourut subitement le 26 décembre 1898. Pendant son court épiscopat, il présida aux fêtes du Couronnement de Notre-Dame-des-Portes, en Château-neuf, et à la translation de reliques de saint Pol de Léon au mois de septembre 1897.

*
**

A Mgr Valteau succéda Mgr Dubillard. François-Virgile Dubillard naquit à Soye, diocèse de Besançon le 16 février 1845. Successivement professeur, supérieur du Grand Séminaire et vicaire général, il fut nommé évêque de Quimper au Consistoire du 14 décembre 1899. Sacré à Besançon par l'archevêque, Mgr Fulbert Petit, le 24 février 1900, il fit son entrée solennelle à Quimper le 22 mars de la même année.

Mgr Dubillard amenait avec lui dans le diocèse l'un de ses amis, M. Vieille-Cessay, né en 1868, prêtre en 1874, dont il fit son secrétaire général.

L'inventaire prévu par la loi du 9 décembre 1905 sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat eut lieu à l'évêché de Quimper les 22 et 23 novembre 1906.

Le 22, en une demi-heure, les agents du gouvernement visitèrent les trente pièces de l'immeuble et le jour suivant ce fut, dans la matinée, la visite des archives. M. Peyron y reçut Clément

ceau avec sa jovialité proverbiale. Dans l'après-midi la force armée fit irruption dans le secrétariat pour y introduire l'inspecteur de l'Enregistrement et ses deux témoins.

Le 6 janvier 1907 Mgr Dubillard quittait le Palais de Rohan pour aller habiter Saint-Joseph. Il incombait à M. Peyron de surveiller le déménagement des archives et de la bibliothèque.

*
**

Le 16 décembre 1907 l'évêque de Quimper était transféré à l'archevêché de Chambéry, et Mgr Adolphe Duparc, précédemment curé de Lorient, prenait sa place sur le siège de Saint-Corentin. Préconisé le 16 février 1911, il fut sacré le 25 février dans la basilique de Sainte-Anne-d'Auray.

M. Vieille-Cessay quittant le diocèse avec Mgr Dubillard, ce fut M. Pilven qui lui succéda comme secrétaire général de l'évêché. Jean-Marie Pilven, né à Quimper, Saint-Matthieu, en 1874, prêtre en 1897, était précédemment professeur d'Histoire au Petit Séminaire de Pont-Croix.

A Noël 1911, M. Peyron vit arriver à l'évêché comme commensal un de ses bons amis, M. le chanoine Gadon que Monseigneur attachait à sa personne en qualité de vicaire général.

Né en 1845 à Concarneau, où Paul avait de la famille, Amand Gadon fut promu au sacerdoce en

1869. Professeur au Petit Séminaire de Pont-Croix il passa, en 1888, au Grand Séminaire dont il devint économe en 1891, et deux ans plus tard supérieur (1).

Décédé en 1919, M. Pilven eut comme successeur Yves-Corentin Perrot, déjà pro-secrétaire depuis 1913, et précédemment professeur au Petit Séminaire de Pont-Croix. Chanoine honoraire en 1919, M. Perrot est entré au Chapitre cathédral en décembre 1943, tout en conservant ses fonctions à l'évêché.

(1) Quand j'étais jeune professeur au Séminaire, de 1901 au début de 1907, M. Peyron nous faisait, tous les dimanches soir, le plaisir de sa visite. A table il s'intéressait, comme tout le monde, aux choses de la vie courante. A huit heures et demie du soir je l'accompagnais jusqu'à la conciergerie où il causait longuement avant de partir, de Marie-Amice Picard, Catherine Daniélou, l'ermite du Flumiou... L'expulsion de 1907 nous sépara pour quatre ans.

CHAPITRE V

L'Aumônier des Religieuses du Sacré-Cœur de Quimper

(1872-1906)

L'angle de la bifurcation des chemins de Pont-l'Abbé et de Pont-Croix, en Saint-Matthieu de Quimper, délimitait, avant la Révolution, le domaine des Capucins, dont le couvent, fondé en 1631, comprenait la chapelle de Saint-Sébastien, bâtie vers la fin du xv^e siècle. Vendus comme bien national, les bâtiments monastiques furent acquis en 1806 par les Dames Visitandines, que remplacèrent en 1817 les Dames du Sacré-Cœur de Jésus, vouées à l'instruction des filles. Commencé à Paris en 1800, cet institut eut longtemps à sa tête une femme de grand mérite, Mme Barat, morte en 1865.

C'est en 1872 que M. Peyron remplaça M. Chesnel comme aumônier des Religieuses du Sacré-Cœur. Il vit démolir, cinq ans plus tard, la vieille chapelle de Saint-Sébastien, que remplaça la chapelle actuelle.

A l'établissement est annexé un beau et vaste parc boisé, où l'on voyait, avant 1907, une vieille croix de granit datée de 1643. Le cimetière des religieuses se trouvait au haut du bois (1).

Le 18 mai 1878, l'aumônier du Sacré-Cœur recevait un précieux cadeau de son père, qui lui écrivait : « Mon cher Paul, je t'envoie cy-inclus une petite partie d'une chaussette ayant appartenu à Pie IX (j'en ai l'authentique), dont je fais cadeau à la communauté du Sacré-Cœur ; elle en fera l'usage qui lui conviendra. On parle déjà de miracles obtenus par l'intercession de Pie IX. J'attends aussi beaucoup de son intercession, comme ayant eu l'insigne honneur et l'avantage de lui avoir parlé, et d'avoir reçu de lui une réponse pleine de bonté et de mansuétude, qui fait ma consolation dans cette vie, et qui sera pour vous, mes enfants, un souvenir du pèlerinage de votre père à Rome en 1875... »

M. l'Aumônier faisait aux élèves des cours de religion, fort appréciés des grandes et des religieuses qui en prenaient note. Les petites élèves qui assistaient à ces cours semblaient plus encore intéressées au sort du tapis de la table qui, sous les poussées des bras du professeur, finissait par risquer de tomber, signal de la fin de la conférence.

(1) De 1873 à 1906, M. Peyron y verra inhumer vingt-cinq religieuses. L'exhumation des religieuses enterrées au cimetière de l'établissement aura lieu le 1^{er} janvier 1919, deux ans avant la mort de M. Peyron. Les restes mortels furent transférés au cimetière Saint-Marc.

Elles remarquaient également les pieds de l'aumônier qui battaient une certaine cadence. « Pour ma part, nous écrit de Poitiers la Mère Rolland, je lui dois les instructions préparatoires à ma première Communion 1891, il savait si bien mettre son enseignement à notre portée qu'on ne l'oubliait plus. Un peu plus tard je fus dans son cours de religion. Quel soin dans sa préparation, et quelle manière pratique de nous faire comprendre la doctrine ! Il composait sa feuille pour chaque jour et une des Mères en autocopiait autant d'exemplaires que d'élèves : le tout relié composait un traité dogmatique, car alors, il n'y avait point comme à présent, de manuels de religion complets et documentés avec textes à l'appui. Aussi ces cahiers nous furent précieux. Je m'en suis servie pour mon enseignement plus d'une fois.

« Chaque dimanche après la messe de neuf heures, M. Peyron donnait une instruction à tout le pensionnat réuni : nous étions cent. Il prenait un sujet à suivre, par exemple : le Pater, demande par demande ; les vertus théologales, etc., et malgré l'absence de qualités oratoires qu'il ne recherchait pas, il y avait, ce qui valait beaucoup mieux, des pensées profondes, des comparaisons saisissantes qui éveillaient nos jeunes esprits et faisaient entrer la vérité jusqu'au cœur. »

A ses religieuses et à leurs élèves M. Peyron donnait des sermons courts et bons, « plus profitables, notait-il, parce qu'ils évitaient les longueurs. »

Tous les ans il invitait un prédicateur pour la retraite de la communion solennelle. Un jour ce prédicateur ayant fait défaut, le bon aumônier dut, à son corps défendant, prendre sa place et payer de sa personne. Les enfants remarquèrent qu'à peu près toutes les allocutions, assez brèves au demeurant, se terminaient par une causerie sur les vieux saints bretons, Amice Picard, Catherine Daniélou...

« Comme il aimait la jeunesse, nous écrit l'une de ses petites nièces, ancienne élève du Sacré-Cœur, comme il savait l'attirer et l'intéresser ! Rien ne rendra jamais le ton, le sourire, le bon rire et l'esprit particulier qui marquaient les histoires et anecdotes qu'il racontait et qui en faisaient tout le charme... »

Aux enfants il parlait le langage candide et naïf qui convenait à leur âge. La Mère Gallouedec se rappelle encore aujourd'hui une comparaison, qui frappa vivement sa jeune imagination : « Un oiseau qui étend les ailes ressemble à une croix. Quiconque, sous prétexte de le décharger d'un fardeau, lui couperait ses ailes, lui rendrait le plus mauvais service que l'on puisse imaginer. Portons donc avec joie notre croix, puisqu'elle forme nos ailes, qui nous élèvent vers le ciel. »

Què l'on nous permette de transcrire ici, pour montrer sa manière, une page de l'un de ses sermons sur la Présentation de la sainte Vierge.

« Puisque la fête de la Présentation termine les mystères de l'enfance de Jésus, je vous parlerai

aujourd'hui, mes enfants, des diverses manières dont on honore à Rome le petit Jésus. » Et M. Peyron de décrire les gracieux sermons faits au *Bambino* de l'*Ara Cœli*, que nous connaissons déjà par une de ses lettres. Puis il poursuit : « La crèche de l'Enfant-Jésus est vénérée à Rome, d'une façon particulière, à Sainte-Marie-Majeure. Elle est faite d'un morceau de bois d'olivier, qui vient du Jardin des Oliviers. Par l'intercession du petit Jésus on a obtenu à Rome beaucoup de miracles. Et voilà pourquoi, maintenant encore, quand les dames romaines sont malades, elles demandent comme une grâce qu'on leur apporte chez elles l'Enfant-Jésus de l'*Ara Cœli*; et quand on leur accorde cette faveur, les grandes dames envoient leur calèche le chercher. Deux prêtres se placent dans la voiture et mettent entre eux le *Bambino* recouvert d'une étole, dont les bords pendent des deux portières de la voiture. Ils traversent ainsi les rues de Rome. Les chevaux vont au pas, et sur le passage tous s'agenouillent pour rendre hommage à l'Enfant-Jésus.

« Il arrive parfois que des princes romains prêtent leur voiture et leurs chevaux pour conduire le petit Jésus chez de pauvres gens.

« Mes enfants, aimons bien l'Enfant-Jésus, demandons-lui la grâce de penser souvent à lui, et surtout qu'il ne nous arrive jamais de le chasser de nos cœurs.

« Maintenant vous ne verrez plus le petit Jésus dans sa crèche, mais faites-lui comme une

crèche dans votre cœur, dont il ne s'en aille jamais. Notre cœur est pauvre comme la crèche qui reçut Notre-Seigneur; travaillons à l'orner de notre mieux afin que Jésus y soit plus à son aise... »

Pour éviter l'expulsion prévue par la loi du 7 juillet 1904 sur la suppression de l'enseignement congréganiste, les Dames du Sacré-Cœur fermèrent leur établissement au début de septembre 1906, et quittèrent Quimper pour se réfugier en d'autres maisons de leur ordre, en Belgique, en Angleterre, en Espagne, au Mexique (1). Trois d'entre elles survivent encore.

M. Peyron qui venait de perdre sa vieille bonne Julie peu de mois auparavant, prenait pension chez les religieuses qui, bien filialement, pourvoyaient à son entretien. Le départ de celles-ci envoya le bon aumônier à l'évêché où Mgr Dubillard lui réserva l'accueil le plus large : « Ces Dames n'auraient su comment se défaire de moi. Le bon Dieu a bien arrangé les choses » : toujours le même optimisme.

(1) Voici deux articles de cette loi :

ART. 1^{er}. — L'enseignement de tout ordre et de toute nature est interdit en France aux Congrégations. Les congrégations autorisées à titre de congrégations exclusivement enseignantes seront supprimées dans un délai maximum de dix ans.

ART. 3. — ... La fermeture des établissements et des services scolaires sera effectuée aux dates fixées pour chacun d'eux par un arrêté de mise en demeure du ministre de l'Intérieur, inséré au *Journal Officiel*, notifié au directeur de l'Etablissement quinze jours au moins avant la fin de l'année scolaire.

M. Peyron n'était donc plus aumônier du Sacré-Cœur. Il en souffrit assurément, mais des cœurs reconnaissants venaient de temps à autre adoucir son chagrin. Voici par exemple ce que lui écrivaient le 20 décembre 1906, de la maison du Sacré-Cœur, à Nantes, sept de ses anciennes élèves :

« MONSIEUR L'ABBÉ,

« Les petites Quimpéroises de Nantes, qui sont toujours vos enfants, viennent vous offrir leurs vœux bien respectueux et reconnaissants pour cette nouvelle année qu'elles voudraient tant passer dans leur cher Sacré-Cœur. »

« Là nous avons reçu tant de grâces et nous avons été l'objet de tant de bontés que le souvenir de ces années ne s'effacera jamais de nos mémoires, car la reconnaissance est un devoir sacré pour les vrais Bretons. »

« Nous voulons aussi vous dire, Monsieur l'Abbé, combien nous avons pris part au chagrin que vous a causé la mort de notre petite compagne, et combien nous avons prié pour elle. »

« Le jour de Saint-Corentin n'a pas passé inaperçu pour nous, malgré l'oubli dans lequel est ici ce bon saint. Le 12 nous étions toutes de cœur avec les Quimpérois qui fêtaient leur saint Patron. »

« Notre aumônier, M. Belliot, nous fait tous les dimanches une très bonne instruction, mais cela ne nous empêche pas de regretter beaucoup vos bonnes conférences qui nous apprenaient si bien à »

connaître nos saints bretons; nous nous désolons aussi d'être privées de votre cours d'instruction si intéressant, car nous devons rédiger nous-mêmes le nôtre au moyen des notes de M. Belliot; mais plus notre travail nous donne de peine, plus nous sommes reconnaissantes de celui fait par vous pour les compagnes qui nous ont précédées; l'autre jour en classe, à notre grande joie, ma Mère Rébillard nous a lu un passage de votre catéchisme sur la nature de Dieu.

« Peut-être bientôt passerez-vous encore à Nantes? Vos visites, Monsieur l'Abbé, sont toujours un grand plaisir pour nous.

« Daignez agréer, Monsieur l'Abbé, avec nos vœux les plus reconnaissants, l'assurance de notre profond respect.

« Vos Quimpéroises de Nantes. »

Suivent les signatures.

Le 30 août 1907 c'est une de ses anciennes religieuses qui, de Gora, en Galicie, évoquait les bons jours passés à Quimper, et disait toute sa gratitude à M. Peyron :

« MONSIEUR L'ABBÉ,

« Je pense à ce dernier jour de notre cher Sacré-Cœur, qui a terminé pour vous cette vie de trente-cinq années de dévouement, dont nos petites Bretonnes ont recueilli les fruits précieux. En voyant tant de ruines derrière nous, le pauvre cœur se brise, et sent le besoin de s'appuyer bien fort sur Celui qui est la vie et la résurrection.

« Comment va la chère petite tribu des Penanros? Je suis heureuse de penser que Maryvonne fera sa première communion au Sacré-Cœur de Nantes; aux quatre sœurs, et aux chers parents, j'envoie par vous, Monsieur l'Abbé, mon meilleur souvenir.

« Je compte sur le Cœur de Jésus, Monsieur l'Abbé; pour acquitter toutes mes dettes de reconnaissance, je garderai toujours de mes trois années à Quimper un souvenir reposant et fortifiant. »

La Révérende Mère Vicair de Paris, 32, rue Saint-Dominique, nous écrit d'autre part : « Toutes les Supérieures qui se sont succédé dans le cours de ces années 1872-1906, ont grandement apprécié l'abbé Peyron pour ses hautes qualités intellectuelles et morales, et encore plus pour ses vertus sacerdotales. Théologien de marque, son enseignement catéchistique était en tous points remarquable. La doctrine la plus sûre était exposée avec toute la clarté de sa belle intelligence, et toute la chaleur de son âme d'apôtre. Il ne manquait à cet enseignement qu'une certaine facilité de diction; parler en public fut toujours l'épreuve de l'Aumônier du Sacré-Cœur; ses homélies du dimanche que l'auditoire écoutait avec tant de charme et de profit, étaient sa souffrance de chaque semaine, si bien qu'il disait en souriant que s'il mourait un samedi, il se réjouirait d'éviter l'instruction du lendemain.

« Les rapports avec l'aumônier étaient des plus agréables; il s'intéressait à tout ce qui concer-

nait la maison, ses œuvres, les enfants. Il y avait toujours au Pensionnat une tribu de nièces de l'Abbé, et quand à certains jours, ce jeune groupe se réunissait au parloir autour de « tonton Paul » comme on l'appelait, les joyeux rires qui s'entendaient du dehors, témoignaient de la gaieté que le bon oncle savait entretenir dans ce petit groupe familial.

« Bien des générations d'enfants se sont succédé durant ces longues années du ministère de l'abbé Peyron au Pensionnat du Sacré-Cœur de Quimper, toutes ont reçu de lui, avec de solides principes de foi, une sérieuse formation de vie chrétienne. »

A la mort de M. Peyron la Très Révérende Mère générale des Dames du Sacré-Cœur fera envoyer aux cent cinquante Maisons de la Société sa lettre de décès. Le bon chanoine aura donc bénéficié de sept mille messes et communions des religieuses du Sacré-Cœur.

CHAPITRE VI

Séjour à Rome Le Concile du Vatican

(1869-1870)

Convoqué par Pie IX au Concile du Vatican, Mgr Sergent désigna pour l'accompagner MM. les chanoines Chesnel, vicaire général de Quimper et Darras, son propre ami, tous deux en qualité de théologiens, puis son fidèle pro-secrétaire l'abbé Paul Peyron (1).

Celui-ci rejoignit son évêque à Paris, au Séminaire des Missions-Etrangères, la dernière semaine de novembre 1869. Voici quelques détails de son voyage, qu'il donne à sa chère maman :

« A Redon, j'ai trouvé Robert et autres en parfaite santé; ils ont fait honneur, comme tu le penses, aux crêpes de Marianne. Le soir il y a eu

(1) L'abbé Darras, professeur d'histoire ecclésiastique au Séminaire de Troyes, connu par son *Histoire de l'Eglise*. Il mourra le 8 novembre, en 1878, dans sa 54^e année.

grand concert au collège donné par deux nains italiens, jouant de la mandoline d'une manière surprenante; du reste Robert ne manquera pas de t'en parler s'il ne l'a déjà fait; il n'avait plus d'argent, je lui ai donné 2 francs en attendant qu'il en reçoive de la maison pour le premier de l'An. De Redon, je suis parti pour Angers, où j'ai passé plus d'une heure avec Emilie, que j'ai trouvée très bien; elle n'est pas habillée d'une manière aussi ridicule qu'elle avait l'air de le dire, elle a une robe noire, un camail de même couleur, comme les miens, et un bonnet blanc aussi frais pour le moins que celui que tu as l'air de porter sous ton vieux chapeau noir. Le dimanche, au lieu d'un camail, elle a un joli châle noir et un beau bonnet noir comme sont à peu près ceux de Mme Chéron. Elle paraît et se dit enchantée de son sort; elle travaille maintenant aux écritures et à la couture, mais elle préfère avoir à soigner les malades, chose à laquelle elle s'entend mieux que tu ne le penses, c'est au moins ce qu'elle m'a assuré. »

A Paris, Mgr Sergent avait demandé un passeport pour l'Italie. Voici la reproduction de la pièce qui lui fut délivrée le 25 novembre 1869 :

EMPIRE FRANÇAIS

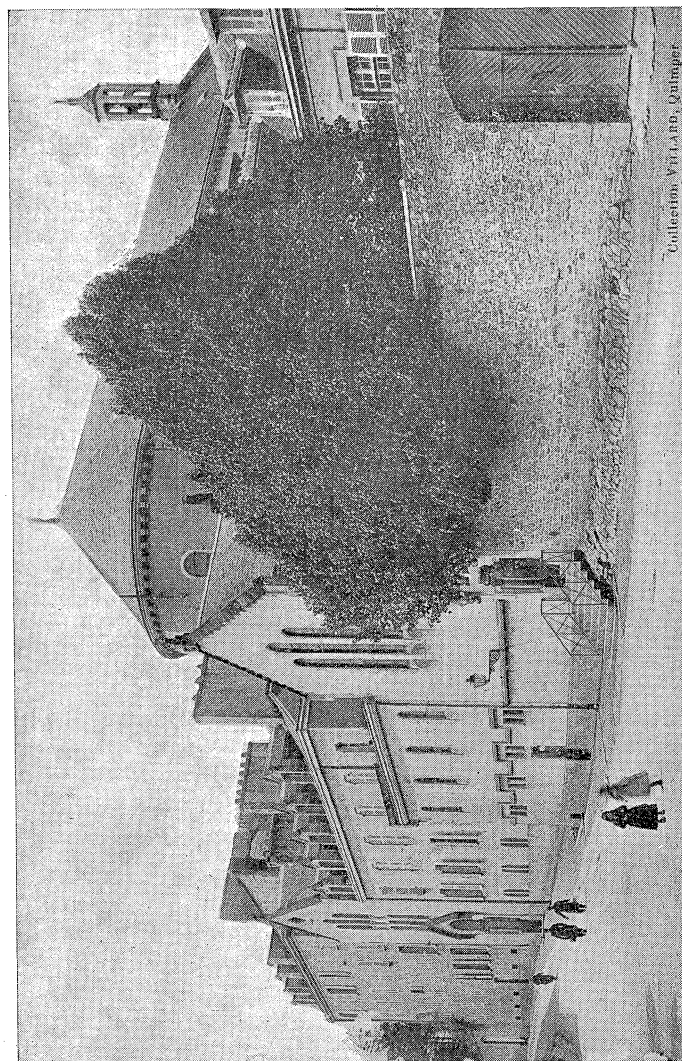
PASSE-PORT A L'ÉTRANGER

valable pour un an



Monseigneur DUBILLARD
Evêque de Quimper

(Cliché Imprimerie Cornouaillaise).



Collection VILLARD, Quimper

QUIMPER. — Ancien établissement des Dames du Sacré-Cœur

(Photo Villard).

POLICE GENERALE

DÉPARTEMENT

de la Seine

Registre 10. — N° 2758

Signalement :

Agé de : 67 ans.

Taille : 1 m. 70.

Cheveux : grisonnants.

Front : Haut.

Sourcils : bruns.

Yeux : gris.

Nez : ordinaire.

Bouche : moyenne.

Menton : rond.

Visage : ovale.

Teint : clair.

Signes particuliers : trois
petites verrues autour
de la bouche.

AU NOM DE L'EMPEREUR

NOUS, préfet de police

requérons les autorités civiles et militaires de l'empire français, et prions les autorités civiles et militaires des Etats amis ou alliés de la France, de laisser passer librement Monseigneur Sergent (René-Nicolas), évêque natif de Corbigny (Nièvre), de Quimper et demeurant à Paris, rue du Bac, 127

allant à Rome et Italie et de lui donner aide et protection en cas de besoin.

Le présent passe-port est valable pour sortie de France.

Fait à Paris le 25 novembre 1869.

Le Préfet :

Le Chef de Bureau :

Le Secrétaire Général :

Nos voyageurs quittèrent Paris le soir du 27 novembre, à destination de Marseille, où ils s'embarquèrent le jour suivant pour l'Italie. Sur le bateau, avaient pris place avec eux : Mgr David, évêque de Saint-Brieuc ; Mgr Laouénan, des Missions-Etrangères, de Paris, premier évêque de Pondichéry, Louis Veillot et d'autres passagers.

Dans une lettre à sa mère, du 7 décembre, Paul Peyron relate les incidents du voyage :

« MA CHÈRE MAMAN,

« Je t'ai écrit quelques lignes dès mon arrivée à Rome pour te tranquilliser dans le cas où tu aurais appris par les journaux le mauvais temps et les contrariétés que nous avons éprouvées dans notre

voyage de Marseille à Cività. Nous devions arriver dans ce port le mercredi à cinq heures du matin, nous n'y sommes arrivés que le jeudi soir à quatre heures. Mardi soir le mauvais temps nous a pris comme nous doublions le Cap Corse, et pendant toute la nuit il nous a fallu relâcher dans un petit port et nous mettre à l'abri de notre mieux, mais pas encore suffisamment pour échapper complètement à la violence du mistral; nous avons chassé sur nos ancres, la sonde en arrivant donnait seize à dix-sept brasses, et vers la fin de la nuit plus de quatre-vingt. Heureusement que le vent nous jetait en pleine mer. Le mercredi matin au lieu d'être à Cività, nous étions encore en Corse, et quand nous sommes partis vers neuf heures le capitaine ne nous promettait pas de nous y conduire pour le soir, et en effet, le soir vers cinq heures nous cherchions un second refuge pour la nuit dans un petit port sur la côte d'Italie où nous passâmes la nuit. Le matin, jeudi, le capitaine ne nous promettant pas de pouvoir entrer le soir à Cività à cause de la violence du vent, plusieurs passagers résolurent de descendre à terre et d'aller prendre le chemin de fer à deux ou trois lieues de la côte, mais un petit nombre purent exécuter ce projet, car dans la petite bourgade de Saint-Stephano ne se trouvaient que deux voitures et la route était très mauvaise; enfin les plus pressés d'en finir avec la mer descendirent et pour ceux qui étaient restés dans le paquebot après avoir renouvelé les provisions de pain qui étaient épuisées, ils reprirent la mer vers dix

heures, et le soir à quatre heures nous avons pu, malgré la violence du vent, faire notre entrée dans le port de Cività, dont l'abord est des plus difficiles.

« Pendant la traversée, je n'ai pas souffert du mal de mer, mais à condition de me tenir allongé sur ma couchette, ce qui n'était pas toujours amusant, surtout à l'heure du repas, car j'avais assez faim; mais dès que je me mettais à table, je sentais que je ne me conduirais pas bien longtemps; aussi je ne tardais guère à déguerpir, emportant un morceau de pain sec et quelques fruits que je mangeais de bon appétit, mais dans mon lit. Pourtant le second et le troisième jour comme nous étions au mouillage, j'ai pu me tenir à table et me rattraper. Le soir au relâche, comme il y avait un piano dans le salon, on a fait de la musique en prenant le thé. A bord j'ai trouvé plusieurs connaissances : M. Le Doré, de Redon, qui accompagnait Mgr Poirier, puis M. de Guesbriant qui est du diocèse et que j'avais vu à Quimper, M. des Natches, chez qui se trouve Paul Le Corre, et qui était venu à Quimperlé il y a deux ans, Mgr de Saint-Brieuc, Mgr Charbonneau et Mgr Laroüenan prêtres dans les missions.

« A Cività, le général Dumont, qui commandait l'armée française, est venu sur un bateau de l'Etat chercher à bord quelques évêques, entr'autres Mgr de Quimper pour les faire dîner et les conduire à la gare. D'un autre côté le délégué est venu prendre sur un bateau de l'Etat pontifical les

autres évêques, afin de les recevoir de son mieux. A sept heures nous étions tous embarqués dans le train qui nous débarqua à Rome à dix heures du soir. Là on avait été prévenu de l'arrivée des évêques par le télégraphe, et le Pape avait envoyé les voitures de la Cour pour les recevoir et les conduire à leurs domiciles. Nous avons été des premiers rendus à Santa-Chiara, où nous avons pu nous reposer un peu des fatigues du voyage.

« J'ai eu grand plaisir de retrouver au Séminaire d'anciens élèves que j'avais connu, ainsi que ceux du pays: Damphernet, Ch. Le Querré, Rossi. Au Séminaire, il y a environ quatorze évêques. Tous les soirs après le souper on se réunit dans un salon pour prendre le thé. J'ai toute la journée pour me promener et j'en use largement. J'ai beaucoup de plaisir à revoir toutes ces choses que j'ai fréquentées pendant trois ans. Dis à ma tante qu'il n'est pas si difficile qu'on aurait pu le croire d'abord, de trouver à se loger à Rome, et qu'il ne coûtera pas bien cher d'y vivre, puisque, dans un restaurant français qui est le moins monté à Rome, on promet la pension pour cent vingt francs par mois, et il sera facile de trouver une chambre pour moins de soixante francs, soit dans un hôtel, soit dans une maison particulière.

« Dans ma prochaine lettre je vous parlerai du Concile qui va s'ouvrir demain. Nous sommes tous bien portants. Je pense que vous aussi y compris Anicet. Continuez à vous trouver parfaitement. Je vous embrasse de tout mon cœur. Ne me laissez pas sans nouvelles. »

Mgr Sargent et ses compagnons entrèrent à Rome dans la nuit du 2 au 3 décembre et prirent logement au Séminaire Français, via *Santa-Chiara*.

*
**

C'est le 8 décembre qu'eut lieu la séance solennelle de l'ouverture du Concile. Paul Peyron ne tarda pas à en donner des nouvelles à sa maman. Cette lettre, hélas ! nous manque, nous n'en possédons que les deux dernières pages, où le pro-secrétaire de Mgr Sargent déclare avoir perdu son évêque.

Nous savons qu'une cinquantaine de cardinaux et environ six cent cinquante évêques assistèrent à la séance du Concile, dans la basilique de Saint-Pierre. La messe fut chantée devant le Pape par le Doyen des cardinaux. Après une touchante allocution du Pape, on chanta les prières préparatoires à l'ouverture de la première séance synodale, qui fut très courte. Commencée à huit heures du matin, la cérémonie se termina à trois heures et demie de l'après-midi.

La sortie fut assez compliquée ; il fallait se rendre aux chapelles que l'on avait quittées le matin, y retrouver ses vêtements et ses autres objets. Malgré les mesures prises, il y eut un moment de confusion un peu désagréable. L'immense basilique était remplie de monde, et toute cette foule se portait sur le passage des évêques. Deux rangs de soldats protégeaient sans doute les prélats ;

mais ces rangs, refoulés par la multitude, se rétrécissaient sans cesse, se coupaient par endroits, et avaient été totalement débordés aux abords des chapelles. Ces chapelles étaient encombrées d'ecclésiastiques, de serviteurs, de tables, de gens de toute sorte. Enfin, après beaucoup d'efforts et de patience, on put se retrouver. Mais il fallut ensuite sortir et découvrir chacun sa voiture; les équipages étaient là par centaines; pour comble, il pleuvait dru; chacun se pressait, bousculant les autres; encore des efforts et de la patience. Bref, il était presque nuit quand les évêques rentrèrent chez eux.

« Après plus d'une heure de cette poursuite, écrit M. Peyron dans le fragment de lettre qui nous a été conservé, j'ai rejoint quelques évêques, qui, ne trouvant pas leurs affaires, s'étaient résignés à monter en voiture la chape sur le dos et à retourner chez eux; je pensais que Monseigneur en avait fait autant et que quelque confrère l'avait reçu dans sa voiture; trouvant M. Le Doré de Redon qui était dans le même cas que moi et renonçait à jouer à cache-cache avec son évêque, je prenais, moi aussi, la voiture que j'avais arrêtée pour Monseigneur, car ce n'était pas encore chose facile de trouver une voiture et il pleuvait à verse, si bien que lorsque je m'embarquais, remarquant deux pauvres évêques pataugeant dans la boue sans parapluie, j'eus pitié d'eux, et j'allais leur offrir ma place dans la voiture, car ils n'avaient pas pu en trouver une. Un de ces évêques était

celui des Natches, l'évêque de Paul Le Corre, dont je t'ai déjà parlé; mais il n'accepta ma voiture que pour son compagnon l'évêque du Nouveau-Mexique. Pour lui il était avec d'autres évêques, et la voiture n'était pas assez grande. J'allais donc déposer chez lui mon évêque américain; c'était toujours un évêque de plus ramené chez lui, mais ce n'était pas le mien malheureusement. En arrivant au Séminaire Français j'étais tant soit peu inquiet, y trouverai-je mon évêque oui ou non? Il n'y était pas encore; alors je retournais bien vite avec ma voiture à Saint-Pierre, mais en arrivant il faisait déjà nuit close, les portes étaient fermées et plus une âme sinon la garde suisse et un bon gendarme qui me dit avoir vu, il y avait un quart d'heure un gros évêque à cheveux blancs, sans chapeau, qui, après avoir longtemps attendu, venait de se décider à partir avec la première voiture qui avait passé. Je retournais donc à Santa-Chiara où je retrouvais enfin mon évêque qui avait fini par confier sa chape, son rochet, et sa mitre à un monsieur polonais qui l'avais pris en pitié, et s'était embarqué sans chapeau ni manteau dans la première voiture venue, mais pas avant cinq heures du soir. Comme tu le vois, ce n'était pas une bonne journée, et nous devions avoir besoin de prendre quelque chose, même en notant que les évêques n'étaient pas à jeun, comme certains journaux l'ont dit. Car ils avaient tous pris quelque chose avant de se rendre à la cérémonie du matin, mais il y avait du temps depuis.

« Quand vous recevrez cette lettre, vous serez, vous, rassemblés; embrasse bien tout le monde pour moi.

« Pour employer mon temps ici, je me suis mis à suivre les cours du Collège Romain, de sorte que je n'ai pas encore trop de temps libre.

« Je vous embrasse de tout mon cœur. »

Si la lettre de Paul Peyron à sa mère a été égarée, nous avons, par contre, sous la main, la réponse venue de Quimperlé :

« Cher Paul, écrit la bonne maman, en date du 25 décembre, nous avons reçu ce matin seulement ta lettre nous donnant de grands détails sur les belles fêtes dont tu es l'heureux témoin. Nous l'attendions avec bien de l'impatience, cette lettre, surtout moi qui n'ai pas le temps de lire les journaux, mais qui suis heureuse de lire les lettres de mes chers enfants.

« Je comprends tout ce que tu as éprouvé d'ennui à la recherche de ton évêque, qui de son côté, devait être dépité contre son secrétaire à demi-aveugle et auquel il eût fallu, à défaut de ses yeux, avoir l'instinct de mon rotomago qui, lui, sait trouver sa maîtresse perdue au milieu même de la foule.

« Malgré cet incident, la fête a été bien belle. Nous avons bien pensé à vous surtout dans nos prières; d'après ce que tu nous dis, notre seigneur a des chances d'être nommé pour faire partie d'une commission importante. J'ai tant à cœur qu'il soit nommé que je crains qu'il n'en fasse pas partie. Je

pense que tu nous feras connaître de suite sa nomination, si telle était la volonté de Dieu... (1).

« ... Pour le premier jour de l'An, nous attendons renfort d'enfants: c'est Camille et sa bande puis l'oncle Gustave, de Concarneau, qui viendra ici rejoindre ses enfants, qui, n'ayant qu'un jour de congé, ne pourraient pas aller jusqu'à Concarneau. Comme tu le vois, nous allons nous trouver au grand complet et la besogne ne nous manquera pas; toi, tu seras là-bas dans le calme, aussi pense à nous dans tes prières, et demande avec moi pour tous mes chers enfants, mon mari, les grâces de salut dont ma foi sent l'importance, quoique par ma nature je sois poussée à désirer pour eux les biens matériels; je sens même que je les souhaite trop fortement, parce que je suis, par nature, attachée à ce qui passe et qui flatte. Je voudrais, cher Paul, étouffer ce sentiment matériel qui me domine et me console de ce qu'il m'ôte d'un côté pour me donner de l'autre, je l'espère. Prie avec moi, Paul, afin que nous persévérions tous dans le bien, jusqu'à la fin.

« Je suis aise de penser que tu occupes le temps que tu as de libre à l'étude; ton père t'engage à passer ton examen de docteur si tu penses réussir. En tout cas l'étude est un passe-temps fort

(1) Mgr Sergent fut nommé membre de la Commission de Discipline. On sait que, toujours très attaché aux doctrines romaines, il prit une part importante aux travaux du Concile.

agréable. Profite donc de l'occasion que tu as d'y donner tes heures de loisir.

« ... Tante Emilie est toujours disposée à effectuer son voyage de Rome. Mme Bornigal et elle y tiennent et ont fixé leur départ du 10 au 12 février. As-tu écrit à Emilie ta sœur? Je sais qu'à Quimper, on se plaint de ta paresse à écrire; fais en sorte de contenter tout le monde, devrais-tu pour cela nous écrire moins souvent; ce qui serait un sacrifice, il est vrai, mais que nous nous sentons le courage de faire pour que tu sois agréable aux autres... »

« ... Présente mes respects à Mgr Sergent; nous faisons des vœux sincères pour que sa santé soit bonne; pour que l'esprit de Dieu soit avec lui, soit avec toute l'assemblée des évêques; en cela, nous nous renfermons dans l'avis qu'il nous a donné dans son mandement. Nous comptons que, de son côté, il voudra bien penser à nous, lorsqu'il sera aux pieds du Saint-Père et qu'il en recevra sa bénédiction pour lui et le troupeau qui lui est confié. Pourra-t-il, à ce moment, jeter les yeux sur son petit secrétaire sans penser qu'il a une famille qui souhaite être particulièrement bénie par le représentant de Jésus et le successeur du grand saint Pierre, le patron de notre famille.

« Je termine en te souhaitant une bonne année, que Dieu te continue ses faveurs et qu'il te maintienne dans la ferveur et l'amour de tes devoirs de chrétien. En retour de ce souhait, demande pour nous que nous demeurions soumis aux volontés divines. »

Dans son journal manuscrit, conservé à l'évêché, l'abbé Darras mentionne quelques promenades qu'il fit à Rome avec M. Peyron.

Le samedi 11 décembre, ils se rendent à l'église de Saint-Laurent-in-Damaso. Elle est située dans l'intérieur même du palais de la Chancellerie, où sont installées les Congrégations des Indulgences, des Evêques et Réguliers, du Concile, etc... C'est dans ce palais que le parlement romain, institué par Pie IX en 1847, tenait ses séances. On montra aux deux visiteurs l'escalier où fut tué, le 21 novembre 1848, le fameux ministre pontifical Rossi. Son tombeau se trouve dans l'intérieur de l'église, qu'ils ne purent visiter parce que le cardinal titulaire y chantait la messe solennelle du saint Patron.

Après avoir traversé le marché aux volailles et le *Campo di Fiori* (Champ de Flore) l'un des quatre points officiellement désignés, avec les portes de Saint-Pierre, de Saint-Jean-de-Latran et de Sainte-Marie-Majeure, pour l'affichage des bulles et décrets pontificaux, nos deux promeneurs arrivèrent à la place *Madama*, en face du ministère des Finances où un spectacle curieux les attendait. Laissons l'abbé Darras nous décrire la scène.

« Tous les samedis à midi précis, on y tire la loterie pontificale, et cette institution est tellement populaire à Rome qu'il serait impossible de songer à l'abolir. Au balcon du ministère, une loge tendue de draperies rouges est disposée: à l'avant,

une roue de cristal, montée sur un pied de bronze doré, attend que des billets au nombre de quatre-vingt-dix y soient mis, un à un, par quatre personnages, qui ont chacun leur rôle dans la cérémonie. Au fond de la loge deux trompettes se tiennent prêts à sonner une joyeuse fanfare à chacun des numéros qui sortiront tout à l'heure. C'est un peu long de voir quatre-vingt-dix numéros scrupuleusement vérifiés et montrés à la foule, roulés successivement et religieusement disposés dans la roue de fortune. Quand on arrive au dernier, le ministre des finances, lequel est un prélat occupant un poste cardinalice, paraît au balcon en rochet et mantelletta ; il fait au peuple romain l'honneur de mettre le dernier numéro dans la boîte de Pandore.

« A ce moment un silence solennel se fait dans la foule, un *orphanello*, vêtu de blanc, s'approche de l'urne, qu'un massier tourne au moyen d'une manivelle. L'orphelin lève son large tricorné blanc, fait un grand signe de croix, puis passe deux fois en sens inverse sa main ouverte au-dessus de sa tête. Le pro-secrétaire des finances ouvre une petite porte ménagée dans l'urne qui ne roule plus ; l'*orphanello*, sans regarder, prend un billet et le remet tout ouvert au secrétaire, qui le transmet tout ouvert à un héraut d'armes. Celui-ci, d'une voix de stentor, chante sur un ton de psaume les paroles suivantes : « *Prima estratta n° 51* ». Les trompettes sonnent leur fanfare, la foule siffle ou applaudit, ou plutôt applaudit et siffle en même temps. On tourne et retourne l'urne, autre extrac-



Chanoine Joseph-Epiphan DARRAS
Vicaire général honoraire
de plusieurs diocèses

tion de numéros; on en tire cinq, lesquels apparaissent, à mesure de leur tirage, en gros caractères, sur une plaque destinée à les recevoir au fond du balcon ministériel.

« Les Juifs, me dit-on, sont les plus assidus à la loterie. D'ailleurs tous les Romains y jouent. Dans la maison où je suis logé, chacune des dames, au nombre de quatre, avaient exposé l'énorme somme de quatre sous; elles en ont gagné chacune vingt-cinq. Voilà une belle journée. »

Le jeudi 30 décembre, toujours accompagné de l'abbé Darras, M. Peyron s'en alla à l'église de l'*Ara-Cœli*, voisine du Capitole, entendre les enfants prédicateurs, qui, durant toute l'octave de Noël, récitent un joli petit sermon en l'honneur du divin *bambinello*. Au retour ils se rendirent chez les bouquinistes.

Le 9 janvier, les deux amis poussent jusqu'à l'église de Saint-Pierre-in-Montorio, endroit où, d'après les traditions, saint Pierre aurait été crucifié. Le retour se fit par Sainte-Marie-du-Trans-tévère (1).

Le lendemain dimanche, le Saint-Père donna audience à tous les prêtres français. MM. Chesnel, Darras et Peyron se rendirent à Saint-Pierre et l'audience commença à trois heures. La réunion d'environ sept cents prêtres eut lieu dans la salle du Consistoire.

(1 Il est dommage que l'intéressant Journal de l'abbé Darras se termine au 27 janvier 1870.

Quand Pie IX a pris place sur son trône, chacun se précipite près de la balustrade pour être plus à portée d'entendre, de voir le vicaire de Jésus-Christ. Il parle français, avec un accent italien qui donne du relief à sa parole, du reste sans prétention, comme un bon père :

« Mes enfants, mes fils, dit-il *Ego vox clamantis in deserto*. La voix qui crie, c'est la vôtre, c'est celle de vos évêques, c'est la mienne; le désert, c'est le monde. Nous lui crions, il ne veut pas nous entendre. Ce monde va mal (*applaudissements*), tout le monde se plaint que tout va mal, la parole ne suffit donc pas à transformer le monde, il faut l'exemple. Saint François d'Assise convertissait plus par son silence même que par ses discours: il suffisait de voir sa figure pénitente, et la sainteté peinte sur son visage.

« Je vous citerai encore l'exemple d'un saint, il n'était pas Français, mais Espagnol, c'était saint Pierre d'Alcantara. Chaque jour venait dans sa cellule un marquis, lequel se plaignait du Roi des ministres, du gouvernement, du commerce, de tout enfin. Le serviteur de Dieu le laissait dire. Moussou lou Marquis redoublait. Durant quinze jours il renouvelait son jérème (1). Enfin un beau jour le saint dit : « Moussou lou Marquis, j'ai trouvé un remède à tous les maux. » — « Ah ! saint homme, que Dieu vous bénisse ! Quel est le remède ? » — « Voici, j'ai fait un beau règlement

(1) Sa jérémiade.

pour les rois, les ministres, pour les religieux, pour les religieuses, pour les pères, les mères, les jeunes filles, les enfants, pour chaque condition enfin. Je me suis agenouillé et j'ai dit : « Jésus-Christ, Seigneur, mon Dieu, si avec votre grâce mon règlement est suivi, le monde sera changé et tout ira bien » : donc Moussou lou Marquis, vous direz à Mme la Marquise d'être le modèle des femmes chrétiennes, par la vertu, la piété, la douceur, la bonne éducation des enfants; vous direz la même chose, selon leur condition, à tous vos employés, serviteurs, intendants, fermiers, ouvriers et manœuvres; vous donnerez le premier l'exemple, et nous commençons par vous-même la transformation du monde. »

« Eh bien ! mes enfants, mes fils, voilà le secret. C'est par vous qu'il faut commencer. On me dit qu'en France on fait une distinction entre les chrétiens qui croient et les chrétiens qui pratiquent : qu'est-ce que peut être une foi qui ne pratique pas ?

« Voici donc que vous allez retourner, pour la plupart, dans votre patrie. Les fêtes de Noël réclament votre présence et votre ministère; rapportez dans vos paroisses l'exemple, plus puissant encore que la parole. Ma pensée, mon amour, et mes bénédictions vous suivront dans votre lointain voyage.

« Nous sommes tous en marche pour le grand voyage de l'éternité. Heureux sera celui qui aura virilement achevé sa course, et pourra se présenter

au Seigneur, les mains pleines, en sorte qu'il puisse être admis dans les tabernacles de la Jérusalem céleste.

« Je vais, reprit le Pape, vous bénir, vous, votre patrie, vos paroisses, tout ce qui vous est cher » et les prêtres français recurent à genoux sa bénédiction.

Le Souverain Pontife regagna ensuite ses appartements, tandis que les Français criaient : « Vive Pie IX ! Vive le Pape-Roi ! »

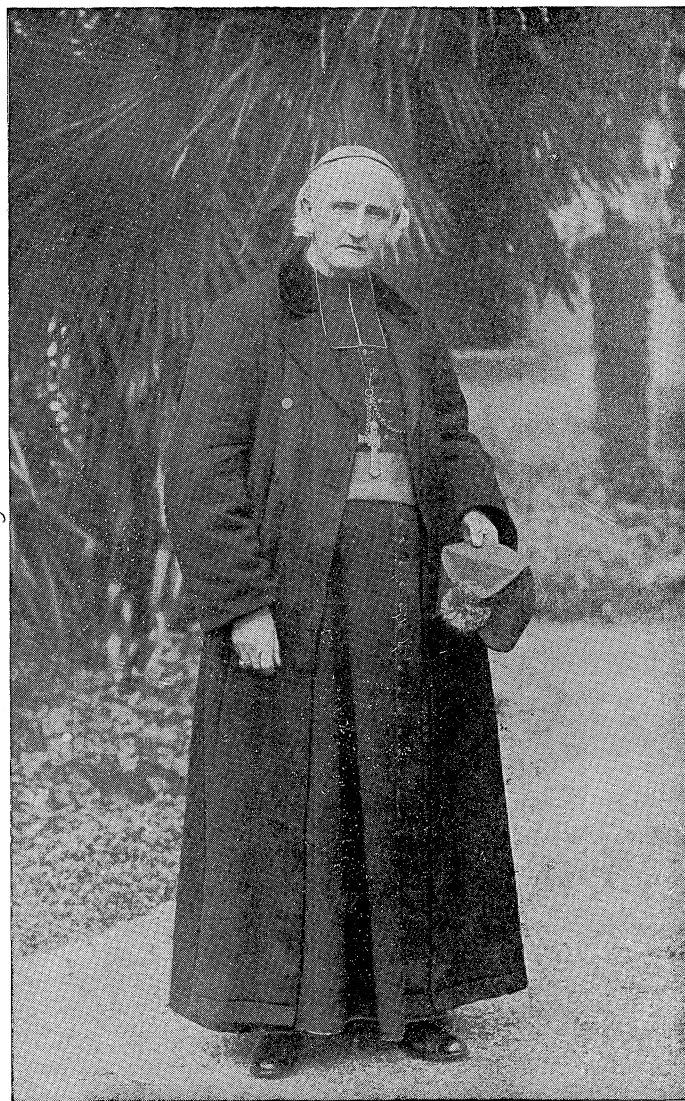
Huit jours plus tard, Mgr Sergent et ses compagnons furent admis à voir le Saint-Père. A onze heures et demie, ils entraient dans l'antichambre pontificale, mais l'audience n'était pas particulière, une quinzaine d'évêques étaient convoqués pour la même heure. Chaque évêque était escorté de ses grands vicaires, théologiens et secrétaires. Ceux-ci furent retenus tous dans une première antichambre, les évêques seuls entrèrent dans une seconde antichambre, où ils attendirent que l'appartement du Pape leur fût ouvert.

Ils y furent reçus *in globo*, puis le Pape, suivi d'eux tous, vint prendre place à la salle du Trône, où les compagnons de Mgr Sergent furent admis au baisement du pied : chacun défila en faisant les trois génuflexions antérieures. Cette cérémonie terminée, Pie IX donna sa bénédiction aux personnes présentes, à leurs familles, à leurs amis. Il bénit également les divers objets de piété qu'elles avaient apportés.

La visite au Pape fut suivie d'une visite au cardinal Antonelli, secrétaire d'Etat.



Chanoine J.-M. PILVEN
Secrétaire général
de l'évêché de Quimper



Monseigneur DUPARC
Evêque de Quimper et de Léon

(Cliché chanoine Kerbiriou).

Le 11 janvier 1870, Mme Peyron écrit à son fils :

MON CHER PAUL,

« Nous avons reçu ta lettre puis celle de Charles Le Querré à Pauline. Nous voyons avec plaisir que vous allez tous deux très bien et que les quelques jours de fièvre que tu as eu n'ont eu d'autres résultats que des marques d'intérêt paternel de la part de Monseigneur à ton égard. Tu es un enfant gâté de Dieu et des hommes, cher Paul; que la bonté divine te continue ses faveurs en ce monde et surtout en l'autre, car je suis persuadée qu'il est plus facile d'avoir à louer Dieu de ses faveurs que d'avoir à le servir alors qu'il vous châtie par des épreuves en ce monde. Prie donc avec ferveur afin que, dans telle circonstance où nous nous trouvions, nous ayons la force de nous soumettre à ce qu'Il Lui plaira nous envoyer...

« Je prie Dieu souvent pour qu'Il n'abandonne aucun de vous, chers enfants, à lui-même, qu'il soit avec vous, et alors vous n'aurez pas à craindre le mauvais effet de votre nature plus ou moins portée au mal. Si j'adresse à Dieu cette prière pour vous, de votre côté, priez aussi pour moi, pour votre père, car à tous il faut le secours de Dieu pour persévérer jusqu'à la fin; il y a des moments où je crains de manquer de courage, prie donc bien fort...

« Tante Emilie pense sérieusement à se mettre en route le 12 ou 13 février pour être témoin

du bonheur de Charles Le Querré le jour de son ordination...

« Rien de nouveau par ailleurs. Portez-vous bien tous et priez pour nous, afin que nous ayons part aux bénédictions abondantes que le Saint-Père verse sur vous; dans ces heureux moments pensez à ceux qui sont loin et qui ne peuvent les recevoir que par transmission. »

Le 12 mars, son frère Sylvain annonce à Paul que sa tante Emilie est en route pour l'Italie :

« Ma tante Emilie et sa gouvernante Mme Bournigal sont en route depuis huit jours. Mon père lui a écrit à Marseille, et moi j'écris aujourd'hui à Nice où elles doivent rester jusqu'au 16 courant; elles te rejoindront à Ancône si les vicissitudes et les embarras du voyage ne les retiennent pas en route (1).

(1) Paul servit de guide à la tante Emilie (sœur de son père) qui, âgée de 72 ans, le rejoignit en la Ville Eternelle. C'est d'ailleurs à son neveu et pilote que la voyageuse dédicace ainsi sa relation de voyage.

« C'est à toi, cher Paul, que je dédie ce journal des deux mois les plus heureux de ma vie. C'est toi qui a été la cause déterminante de ce beau voyage. Tu as pris une part active dans une grande partie du souvenir qu'il me laisse. Pour cette raison, il pourra avoir quelque intérêt pour toi, il te fera revoir le passé quand tu auras besoin de te distraire du présent; il te parlera aussi de moi, quand je ne serai plus; alors tu prieras pour celle qui t'aima plutôt comme une seconde mère que comme une tante. »

« Au moment où je t'écris, les derniers arbres du quai et les peupliers de Saint-Nicolas tombent sous la hache des vandales; nous n'avons pas voulu participer au massacre des innocents, et avons laissé à d'autres le soin d'exécuter les décrets absurdes du Conseil municipal. J'espère que ma tante trouvera en Italie un ciel plus clément que le nôtre, car depuis plusieurs semaines, nous avons de très forts vents d'est, qui retiennent le thermomètre à peu de degrés au-dessus de zéro.

Le chœur de l'église de Quimperlé marche comme toute chose à Quimperlé poco a poco; les plus incrédules cependant pensent que vers l'an de grâce 1900 ce sera terminé; en attendant Bigot se désespère et s'arracherait volontiers le toupet de désespoir. Enfin quand tu seras nommé évêque ce sera peut-être terminé, mais payé... bien sûr que non! »

Le 17 mars c'est Mme Peyron qui écrit à son fils :

« Pauline veut faire cadeau, à une jeune dame qui attend un premier-né, d'une petite médaille en or bénite par le Saint-Père; envoie-la lui donc le plus tôt que tu pourras. Si tu peux dénicher à Rome M. Lucas, aumônier de la marine, donne-la lui...

« Et toi, cher Paul, souriens-toi devant Dieu de ton père et de ta mère, tes sœurs, frères, neveux et nièces. Demande pour eux premièrement les grâces spirituelles, puis les biens temporels, s'il lui plaît de nous les donner; qu'il nous détache de tout

ce qui passe, et alors nous sentirons moins les peines qui doivent un jour finir. Je voudrais avoir en souvenir de ton voyage une croix de cuivre de cinq ou six sous bayoques, car je sais que tu n'es pas riche, mais sur laquelle seraient appliquées les indulgences de la bonne mort pour tous ceux qui, en ce moment suprême, la tiendront en main. Elle pourrait ainsi servir à toute la famille; je voudrais bien aussi avoir un petit Christ pour porter sur la croix que j'ai fait faire avec le marbre de l'autel de Sainte-Croix.

Je voudrais pouvoir connaître le jour où vous serez à la Lorette, je me joindrais à vos prières et je me figurerais être à vos côtés, priant dans ce saint lieu pour tous ceux que j'aime tant et dont je désire le salut. »

Dans la missive du 5 juin, nous relevons les deux passages suivants :

« Voilà plus de trois mois, cher Paul, que je suis infirmière, et malgré toute la fatigue, jusqu'ici le bon Dieu me conserve mes forces physiques; celles morales sont plus faibles, car on est plus maître de son corps que de son esprit, et celui-ci se ressent de la charge que j'ai à porter de mes sept enfants et sept petits-enfants. Plus j'avance dans la vie, et plus je redoute, pour ceux que j'aime tant, les dangers auxquels on est exposé en ce triste monde, où chacun court après ce qui flatte l'amour-propre et les autres passions, sans se préoccuper de la seule et unique chose nécessaire.

« La nature, il est vrai, recherche tout cela, et tout chrétien que l'on est, on ne ressent pas moins une foule de désirs que l'on n'approuve pas; il faut donc une grande foi à la jeunesse pour rechercher avant tout le royaume de Dieu; eh bien, cher Paul, prie, afin que chacun de nous ait cette foi vive qui éclaire nos actions ici-bas, dans tous les âges et dans toutes les circonstances de notre triste vie...

« Notre pêche n'est pas encore commencée, on commence à se tourmenter. La sécheresse fait aussi grand tort à nos pâturages et aux récoltes, il faut donc se mettre en prières. Dis donc une messe pour nous au bon saint Pierre le patron des marins, afin que le bon Dieu renouvelle en notre faveur une seconde pêche miraculeuse...

« Je vois avec peine que tu n'es pas encore prêt de rentrer en France. J'espère que M. Chesnel ou M. Damphernet nous apporteront prochainement de tes nouvelles. Robert est près de nous depuis Pâques; nous allons le faire travailler cet été, puis après la pêche nous l'enverrons en Allemagne. Ton père voudrait que ce fût dans les environs de la Prusse où la langue est la meilleure. C'est aussi de ces parages-là que nous tirons nos bois du Nord; c'est donc de ce côté qu'il faut que tu nous aides à trouver une bonne maison ou un bon collègue, afin que sans danger pour son salut, il puisse apprendre cette langue. Je compte sur toi pour nous aider dans cette délicate affaire. »

Le retour des « Romains » en France se fait désirer de plus en plus. Une lettre de Mme Peyron du 6 juillet nous livre ces lignes :

« Nous avons reçu ta lettre, cher Paul, nous donnant l'espoir de ton retour pour les premiers jours d'août. Dieu veuille que ce projet ait son exécution tel que vous l'avez conçu. »

« Sûrement, cher Paul, tu n'as pas dit la messe à saint Pierre à l'intention que je t'avais recommandée, car nous voilà au 6 juillet, et personne n'a encore une sardine en magasin. La consternation et le découragement sont dans les esprits des négociants et des marins; car les premiers jettent tous les jours leur argent à l'eau, et les autres perdent leur temps et ne gagnent pas de quoi manger. Jamais, de mémoire des plus anciens marins, pareille chose ne s'est vue. Prie donc de nouveau, et ne quitte pas la ville de saint Pierre sans avoir obtenu de lui qu'il veuille bien intercéder pour nous près de la divine Providence qui semble ne pas écouter nos prières à nous. Nous prions Mgr Sergent de vouloir bien penser dans ses prières aux besoins temporels de ses chères brebis, pour lesquelles un hiver dur se prépare, je le crains, si la grande sécheresse continue. »

« Jeudi, 14 juillet, il y a un grand pèlerinage à Sainte-Anne-d'Auray, de toutes les conférences de Saint-Vincent-de-Paul de toute la Bretagne : ton père et tes deux frères s'y rendront. Ce sont de trop touchantes cérémonies qu'il ne faut pas négliger les occasions de s'y trouver et surtout d'en

rendre témoin les jeunes gens qui ont besoin de voir par leurs yeux que ce ne sont pas seulement les femmes qui approchent des sacrements mais des hommes de tout âge et de tout rang. Suis-les donc dans la pensée, ce jour du 14 juillet, et prie pour eux afin que leurs cœurs soient bien disposés à recevoir les grâces que le bon Dieu leur prépare. »

« A bientôt, cher Paul, j'ai hâte de te voir au milieu de nous. »

La seconde session solennelle du Concile du Vatican s'était tenue le 7 janvier 1870.

Le dimanche de Pâques, 18 avril, se déroulèrent dans la basilique vaticane les pompes de la grand'messe papale, à laquelle Paul Peyron assista. Le soir il put contempler la belle illumination de l'église et de la coupole de Saint-Pierre. Le mardi de Pâques, au soir, ce fut la ville elle-même qui se trouva complètement illuminée.

La troisième session solennelle du Concile eut lieu le 24 avril; la quatrième, le 18 juillet. C'est à cette dernière session que fut définie l'infaillibilité pontificale.

Le lendemain, la France déclarait la guerre à la Prusse, ce qui amena dans le jour suivant le départ de Mgr Sergent et de ses compagnons.

M^{me} Peyron, toujours en correspondance avec son fils, lui mande, le 23 juillet :

« MON CHER PAUL,

« Je ne puis résister au plaisir que j'éprouve à t'adresser une lettre en France (1) et quoique celle-ci risque fort de ne pas te parvenir, je la risque néanmoins. Nous allons donc te revoir, cher fils, et cette pensée éclaircit notre horizon, comme dirait M. Cottenez. Tu vas aussi voir à Paris ta pauvre tante, et à Valognes ta sœur; que de joies tu vas procurer à ces deux chères amies, et que je voudrais être à ta place !

« Tu nous dis que tu seras ici samedi soir ou dimanche matin. Je ne puis penser que vous restiez coucher à Lorient, si près du but, et avec la chance de coucher encore une fois à l'hôtel. Si j'osais, je proposerais à Monseigneur de le faire prendre à Lorient à l'arrivée du train du soir, afin qu'il soit ici samedi. Je lui offre, non pas notre maison, qui n'est pas digne de le recevoir, mais la maison de Saint-Nicolas qui est vide de ses habitants, et où il dormirait et se reposerait tout tranquillement; il serait là chez lui, et le lendemain matin il ne se trouverait pas loin des Ursulines. Voilà pour nous un joli projet que j'ose à peine te soumettre.

« Notre pêche est toujours très misérable; à peine avons-nous commencé à pêcher, et nous sommes demain à la bénédiction de la mer. Peut-

(1) La lettre est adressée à Nîmes, où la famille connaissait quelques dames.

être saint Pierre attend-t-il ce jour pour intercéder en notre faveur.

« Je ne t'envoie pas aujourd'hui l'argent que tu me demandes; je crains que cette lettre ne te trouve plus à Nîmes, mais je t'en adresse une autre chez ta tante Perrine qui contiendra ta demande...

« Nous avons une continuité de chaleur et de sécheresse qui est très nuisible aux arbres et aux jardins, mais qui heureusement n'a pas nui aux grains qui, à l'exception des avoines, sont magnifiques. Le pain est pourtant très cher, faute d'eau pour tourner les moulins; la petite vérole règne aussi dans nos environs, quoiqu'elle ne soit pas à l'état d'épidémie comme dans les cantons du Faou et de Brest où elle a fait de grands ravages. »

CHAPITRE VII

**Paul pilote sa tante Emilie
à Rome, Naples, Pompéi**

(23 mars — 21 avril 1870)

Emilie Peyron, fille de Jean-Baptiste, était la tante de Paul Peyron. Après Marengo, son père vint en garnison à Turin, Alexandrie, Pavie et Milan. Rentré dans ses foyers, une fois la paix conclue, il conservait de son séjour en Italie un souvenir enthousiaste pour ce beau pays. Et cet enthousiasme, il le communiqua à sa fille Emilie. Celle-ci conçut dès lors un ardent désir de voir l'Italie, et ce désir devint une réalité au cours de l'année où Paul Peyron se trouvait à Rome à l'occasion du Concile du Vatican.

Partie de Quimperlé le 6 mars 1870, en compagnie d'une amie, Mme Bornigal, elle arrivait le 21 mars à Ancône, où son neveu Paul, venu de Rome, l'attendait. Le lendemain ce fut le voyage classique à la Santa Casa de Lorette, où Paul offrit le Saint Sacrifice pour sa famille. De retour à Ancône le soir du même jour, nos voyageurs attei-

gnaient Rome le 23 mars au matin. Les deux dames prirent logement Via Santa-Chiara, 49, près le Séminaire Français.

Durant son séjour dans la Ville Eternelle, « tante Emilie » trouva dans son neveu Paul un pilote aussi aimable qu'expérimenté. Celui-ci fut encore son guide dans une randonnée qu'ils firent à Naples et à Pompéi du 4 au 7 avril. Ce fut le 21 du même mois qu'Emilie Peyron quitta la Ville Eternelle, pour être à Quimperlé le 12 mai suivant.

Cette personne cultivée a laissé à sa famille un long Journal de son voyage. Il est fort intéressant. On en jugera par les extraits suivants que nous mettons sous les yeux du lecteur, et qui nous apportent un complément d'informations touchant la carrière de Paul Peyron.

Vendredi 25 mars. — Fête de l'Annonciation, chapelle papale à la Minerve (1).

... Enfin la garde noble entra et fit la haie par où devait passer le Saint-Père. Quelle ne fut pas ma joie en voyant ces militaires se placer près de moi ; le Pape passerait donc par là, je pourrai voir Pie IX pour qui j'ai une si grande vénération, et cela bientôt, car la musique se faisait entendre ; le pape entra dans l'église par la porte de la sacristie.

(1) L'église de la Minerve, toute proche du Séminaire Français est celle des Dominicains. Paul y accompagnait sa tante.

Il était précédé du clergé, des évêques et des cardinaux, tous en grand costume de cérémonie. Enfin le Pape parut porté sur la *Sedia Gestatoria* par les officiers de sa maison. Il était vêtu de blanc sous le rochet, garni de dentelles, la tête couverte d'une mitre comme les évêques au lieu de la tiare; un grand voile de soie blanche, garnie de franges d'or, est soutenu au-dessus de sa tête comme un dais. Sa Sainteté était entourée de ses hallebardiers ou gardes du corps et suivie des fonctionnaires séculiers. Tout cela défilait près de moi.

A l'approche du vicaire de Jésus-Christ, tout le monde se mit à genoux, et le Père des fidèles donnait sa bénédiction en passant. Je ne pourrais exprimer mon émotion lorsque mon tour arriva; elle se traduisait par mes larmes, et je puis dire qu'elle était partagée par toute l'assistance. La procession descendit dans l'ordre indiqué, jusqu'au bas de l'église, puis remonta jusqu'au chœur, où chacun prit place selon son rang. Pendant cette période de la procession, plus calme, je remarquai quelques détails qui m'avaient échappé : les fameux éventails en plume de paon, qui font partie indispensable du cérémonial, et le costume des hallebardiers, habillés à la mode de François I^{er} aux couleurs noires, rouges et jaunes, réunies par petites bandes. Le casque avec panache en crin blanc, beaux hommes d'ailleurs et portant crânement leur hallebarde. Tout l'ensemble est très imposant.

Je remarquai encore que le Pape était pâle et avait l'air fatigué; mais on m'a dit qu'il est tou-

jours ainsi quand il est porté; cela lui donne comme le mal de mer.

La messe commença, après que le Pape eût pris sa place sur un trône au fond du chœur.

On nomme chapelle papale, l'église où le Pape célèbre la messe comme chef de l'Eglise catholique. J'étais bien placée pour voir le cortège, mais non pour voir la cérémonie du chœur pendant l'office divin. Après la messe, le Saint-Père sortit avec le même cérémonial que pour l'entrée. Lorsqu'il monta en voiture, des acclamations chaleureuses nous l'annoncèrent. Nous nous empressons de sortir pour joindre nos vivats à ceux de la foule, mais il venait de partir. Nous avons, seulement, vu défiler les carrosses dorés des cardinaux.

Nous avons vu le Pape, reçu sa bénédiction, assisté à sa messe, quel bonheur! c'était une matinée bien remplie.

* Samedi 26 mars. — Voie Appienne. Catacombes de Saint-Sébastien.

Paul nous a conduit promener sur la Voie Appienne qui fut le Père Lachaise des Romains païens. Aujourd'hui on ne voit de ces anciens tombeaux que des ruines informes, dépouillés qu'ils sont, non seulement des corps qu'ils recouvraient, mais encore de toutes matières pouvant s'utiliser. Le seul qui ait conservé un nom est celui de *Cécilia Metella*; encore ressemble-t-il plus à un pigeonier sans toit qu'à un mausolée.

... En revenant de la Voie Appienne Paul nous conduisit aux catacombes de Saint-Sébastien. J'ai une grande vénération pour les catacombes, berceau du christianisme naissant, premiers monuments de l'Eglise impérissable qui se fondait. J'aime à honorer ceux qui y furent ensevelis, après avoir versé leur sang pour la foi ; mais j'ai une profonde horreur pour ces lieux souterrains. Je demandai donc à rester dans l'église pendant cette visite, mais Paul ne voulut pas admettre mon abstention, il me mit, comme aux autres, une petite bougie en mains et m'entraîna, malgré mes protestations, à travers les sombres voûtes, jusqu'à l'endroit où fut inhumée sainte Cécile et son époux Valérien. J'en avais lu la touchante histoire ; mais cela ne suffisait pas pour dissiper ma terreur, d'ailleurs chimérique. Je n'avais en ce moment qu'une pensée, celle de revoir le jour au plus tôt. Je recueillis un peu de terre dans la place où furent déposés les époux martyrs et, en revenant à la clarté du jour, je fis le serment que, désormais, rien ne me déciderait à aller sous terre avant ma mort.

Lundi 28 mars. — Saint-Pierre. Galerie de Raphaël.

... Paul, avec MM. Lucas et Clatton, étant venu nous rejoindre, nous avons été ensemble voir la galerie de Raphaël au Vatican. On y arrive en montant cent soixante-huit marches d'un escalier monumental qui se trouve, dans le vestibule, du côté de Constantin.

On ne devrait voir ce que contiennent ces galeries qu'en dernier, tant ce qu'elles renferment surpasse les chefs-d'œuvre qu'on peut voir ailleurs. Nous y avons admiré *l'Ecole d'Athènes*, *la Dispute du Saint-Sacrement*, *Saint Pierre en prison*, et le chef-d'œuvre du créateur de tant de merveilles : *La Transfiguration*.

Dans cette salle d'honneur, on a placé la *Communion de saint Jérôme mourant* par Le Dominiquin. Il est digne de figurer dans cette illustre compagnie.

Nous sommes restés là longtemps, nous allions d'un tableau à l'autre, trouvant, chaque fois, de nouvelles raisons d'admirer. Tous les soirs en me couchant, je remercie Dieu de m'avoir permis de voir tant de belles choses.

Mardi 29 mars. — Le Forum romain. Le Colisée.

Mme Bornigal est allée ce matin, avec les Nimaises, visiter les catacombes de Saint-Calixte ; comme j'en avais assez, je n'ai pas voulu l'accompagner. Ayant la matinée à moi, je vais au Séminaire. En entrant, je trouve Paul qui sortait : « Où vas-tu ? » — « Me promener. » — « Et moi je cherchais à le faire. » — « Allons ensemble. » — « Très bien, où irons-nous donc ? » — « Au Colisée. » — « Soit. »

Chemin faisant, nous chercherons à retrouver, dans les ruines d'aujourd'hui, ce qui fut le Forum romain autrefois, en commençant par le Capitole,

qui sera plus tard, pour moi, le but d'une promenade, que nos compagnes seront bien aises de faire avec nous. Rendus près de la prison Mamertine : « C'est ici, dit Paul, que commençait le Forum, le plus grand de Rome. » Il était entouré d'édifices magnifiques, tels que la maison d'or de Néron, le palais de Cicéron, de Mamurra et de tant d'autres personnages au langage austère, en public, mais qui étaient dans leurs demeures, de voluptueux Sybarites, entourés d'un luxe dont nous ne pouvons nous faire une idée dans ce siècle de Crysocale où nous vivons. Que reste-t-il de tant de splendeurs qui bordaient le côté gauche de la Voie Sacrée? A peine quelques vestiges informes. Mais nous voilà au Colisée. Nous y entrons nous reposer dans un bon petit coin, au soleil, à l'abri du vent froid. Que nous étions bien là! heureux d'être ensemble, à causer de nos chers absents, si loin de nous par la distance, si près par notre pensée. Le temps s'écoulait vite ainsi; mais nous avions notre excursion archéologique à continuer, et nous reprîmes la Voie Sacrée. Comme toutes les voies romaines, celle-ci est pavée de larges dalles; elles portent encore les traces des roues du char du triomphateur. Que de personnages tristement célèbres ont passé par là!

Vendredi 1^{er} avril. — Le pape à Santa-Croce.

... On nous dit que Sa Sainteté se rend en station à *Santa Croce* (Sainte-Croix). Nous, aussitôt, d'indiquer cette direction à notre cocher. En arrivant une grande foule y stationnait déjà, Paul en

faisait partie. L'église n'était pas grande. Les évêques y entraient, les autres faisaient le pied de grue en dehors, tentant de se procurer une bonne place. J'en trouve une sur les degrés, ainsi que Paul et M. Lucas. Mes compagnes avaient pris position ailleurs.

Bientôt nous voyons arriver les hallebardiers, qui forment la haie, vers une porte latérale, justement de mon côté : le Pape passera donc par là. Puis sur la place de Saint-Jean de Latran, nous voyons un carrosse doré, traîné par quatre chevaux noirs, c'est le Saint-Père qui arrive. Il descend de voiture tout près de nous, et des milliers de voix crient : *Viva! Viva!* Je n'avais vu Sa Sainteté qu'en grande cérémonie. Sur la Sédia, c'est le chef visible de l'Eglise, le vicaire de Jésus-Christ, ici c'était un pieux évêque, allant prier pour lui et le troupeau qui lui est confié. Il portait une soutane blanche et un camail rouge sur le rochet garni de dentelles, la tête couverte d'une calotte blanche, descendant sur les oreilles. Dans la voiture, il portait sur cette calotte un chapeau, rouge en dessus, vert en dessous. Je lui ai trouvé bien meilleur visage que lorsque je l'avais vu à la Minerve. C'est un beau petit vieillard, frais, alerte; l'expression de son visage est la bonté, la sérénité et l'intelligence. Il souriait à la foule et la bénissait sur son passage. Elle ne cessa de l'acclamer que lorsqu'il fut rentré dans l'église, pour recommencer de plus belle à la sortie. Paul et M. Lucas revinrent en voiture, avec l'évêque, nous n'avons pu en trou-

ver une pour nous ; il a fallu revenir à pied, course bien longue ; les hallebardiers suivaient en partie notre route ; leurs tambours marquaient le pas et nous l'emboîtions.

Lundi 11 avril.

Il nous restait à voir une des plus belles basiliques de Rome : Sainte-Marie-Majeure. Paul nous y a conduit ce matin.

Jeudi 14 avril. — A Saint-Pierre.

... J'ai eu bien de la peine à me frayer un passage, et je parvenais aux dernières marches du péristyle, lorsque le canon du fort Saint-Ange annonça que la cérémonie allait commencer, et, levant les yeux, juste au-dessus de moi, je vis le vicair de Jésus-Christ, qui, de l'estrade où il était placé, semblait être dans les airs, au-dessus des évêques dont on ne voyait que les têtes, autour de lui. D'autres avaient pris place sur le faite de la colonnade, formant hémicycle de chaque côté. Le canon se tût, tout fit silence, la formule de la bénédiction fut lue par un évêque ; le silence était si complet qu'on entendait toutes les paroles ; pendant ce temps le Pape avait les yeux et la main tendus vers le ciel, implorant la bénédiction de Dieu pour tout l'univers...

... Je rentre avec le cher neveu qui, en jouant des coudes, me conduit assez près de l'endroit où le pape lavait les pieds aux prêtres, représentant les apôtres. Ceux qui ont cet honneur sont vêtus de longues robes blanches et bonnets blancs sur la tête. Parmi eux se trouvait un prêtre nègre qui

avait sollicité le Pape de l'admettre au nombre des apôtres : « Soit, lui dit le Saint-Père, mais vous me donnerez bien du mal pour vous blanchir. » Je pouvais le voir, il avait une drôle de binette dans ce blanc costume, il n'était pas peu fier. Mme Bournigal, qui se trouvait par là, se dressant sur ses pointes pour tâcher de voir quelque chose de la cérémonie, nous aperçut.

Vendredi 15 avril. — Vendredi-Saint.

Le rendez-vous de l'après-dîner était au Colisée pour faire le Chemin de la Croix. Paul vient avec nous. L'affluence, aujourd'hui, en ce lieu, comprenait ce que Rome a de plus distingué ; en étrangers nous avions pris position dans un bon petit coin, bien placés, pour voir entrer et circuler. Nous étions édifiés en voyant des groupes recueillis faire les stations de la voie douloureuse ; nous regardions en attendant notre tour, quand nous entendions chanter : *Sancta Mater, istud agas*, nous regardons d'où vient ce chant qui rappelle la manière française de remplir cette dévotion, et nous voyons l'évêque de Beauvais, qui, remarquant que tant de monde, Français, pour la plupart, faisait isolément le Chemin de la Croix, prit l'initiative d'en diriger un général, pour les Français présents. Nous nous joignons avec empressement au petit groupe, bientôt suivi de plus de cinq cents personnes, toutes animées de la plus touchante piété, répondant à haute voix aux prières d'usage, s'agenouillant par terre, se relevant en chantant,

de tout cœur, la strophe latine. J'étais attendrie, en voyant tant d'individus, inconnus les uns des autres, n'avoir, en ce moment, qu'une même pensée, pour glorifier le sacrifice, qui, au prix de la mort d'un Dieu, donnait la vie éternelle au monde par la Rédemption.

Samedi 16 avril. — Samedi-Saint : Ordination à Saint-Jean de Latran. Audience du Pape.

Nous avons été, Mme Bornigal et moi, à Saint-Jean de Latran pour assister à l'ordination de l'abbé Le Querré; il y avait beaucoup de monde arrivé avant nous, et les bonnes places étaient occupées. Mais ici, on est très prévenant pour les étrangers; on se pressa sur un banc pour nous faire place, en nous tendant la main pour nous aider à monter dessus; autrement on ne peut rien voir. Nous avons donc pris possession de ce banc hospitalier qui, par un heureux hasard, se trouvait posé de manière à permettre de bien voir ce qui allait se passer dans le chœur. Paul, MM. Damphernet et Lucas, qui rôdaient dans l'église, nous ayant trouvés, sont restés causer en attendant la cérémonie à laquelle ils devaient prendre part, Paul comme assistant de M. Le Querré et M. Damphernet remplissant la même fonction pour l'abbé Rossi.

Les aspirants au sacerdoce, en se rendant à l'autel, où ils allaient se consacrer à Dieu, défilèrent processionnellement près de nous. A la tête du cortège marchaient trois nouveaux chrétiens : deux Juifs et une jeune fille Juive, qui venaient de

recevoir le baptême. A moins d'urgence, on ne baptise les convertis que le Samedi-Saint. La cérémonie de l'Ordination a duré très longtemps. Après qu'elle a été achevée, on a ouvert le tabernacle qui contient les têtes de saint Pierre et de saint Paul, et les assistants ont eu le bonheur de voir et vénérer ces précieuses reliques...

... Après dîner nous faisons la sieste, quand Paul entra dans ma chambre, comme un ouragan, : « Voulez-vous aller à l'audience du Pape, dit-il? » — « Certainement, notre audience demandée est-elle accordée? » — « Non, pas la vôtre, mais, vos compagnes, plus favorisées en ont une et m'ont chargé de vous dire que vous pouvez aller avec elles. » J'appelle Mme Bornigal qui accueille cette bonne nouvelle avec transport. Alors Paul nous quitte en disant : « Faites vite votre toilette d'ordonnance et allez rejoindre vos introductrices ». Ainsi, avons-nous fait.

Dimanche 17 avril. — Pâques.

... J'étais à Saint-Pierre depuis quelque temps, attendant le cortège papal, quand je me sens touchée par derrière, à l'épaule; je me retourne et je vois mon cher Paul, qui, m'ayant découverte, venait me rejoindre. Rien ne pouvait me faire plus plaisir, en ce moment où je me trouvais si isolée au milieu de cette foule indifférente. Peu après, le Saint-Père fit son entrée avec le cérémonial et la suite ordinaire, le corps diplomatique et les hauts fonctionnaires romains. D'où j'étais, on pouvait voir assez bien de loin ce qui se

passait à l'autel et aux environs. Paul suppléait à la faiblesse de ma vue, en me désignant ce que je ne voyais que confusément. Il me servait de lorgnette et m'expliquait la cause des évolutions exigées par le cérémonial de la Messe du Pape, lorsqu'il la célèbre comme Souverain Pontife. L'office terminé, nous nous hâtons de chercher à sortir pour nous trouver sur la place du Vatican, à temps pour recevoir la bénédiction solennelle. Comme le Jeudi-Saint, ce n'était pas chose facile de sortir, tant il y avait foule aux portes pendant le trajet du Pape de l'église à la Lodgia, le canon tirait du château Saint-Ange, les cloches des cinq cents églises de Rome carillonnaient à qui mieux mieux. Enfin nous parvenons sur la place et prenons position vis-à-vis le balcon, comme le Saint-Père y arrivait. Le jour du Jeudi-Saint, j'ai tâché de donner une idée de cette imposante et touchante cérémonie, je ne la répéterai pas aujourd'hui, bien que ce spectacle sublime ne fût pas nouveau pour moi, je n'en fus pas moins impressionnée et je le verrais cent fois qu'il me causerait une aussi vive émotion de bonheur.

Aujourd'hui s'accomplit ma soixante-douzième année! C'est une bien longue existence, dans laquelle les moments heureux ont été bien rares. Aurais-je jamais pu espérer que de pareilles consolations m'étaient réservées à la fin de ma carrière? Après cet instant de ravissement, il fallut songer à revenir, et comment retrouver Mme Bornigal, dans cette bagarre de voitures et de piétons encombrant

toutes les issues? Nous restons sur les marches du péristyle pour laisser s'écouler un peu le torrent. Les carrosses dorés des cardinaux et des ambassadeurs passent près de nous en si grand nombre que c'est à ne plus finir. Ces grands dignitaires passent devant mes yeux qui ne cherchent qu'une seule personne sans pouvoir la découvrir. Paul, me laissant veiller au dehors, rentre dans l'église et revient seul. Alors, désespérant de retrouver ma compagne, ailleurs qu'au logis, Paul m'engage à partir; je cède, et, à ma grande terreur, il me fait traverser la file des voitures, au milieu des chevaux, prétendant que c'est la manière d'arriver plus sûrement et plus vite; il m'entraîne plutôt qu'il ne me persuade, mais Dieu sait mes angoisses! Enfin, parvenus dans une rue à trottoir, près le pont Saint-Ange, je me révolte, et, me réfugiant sur ce lieu d'asile, je refuse net de me mêler aux chevaux. Paul proteste, mais n'importe, je suis les piétons, lentement, mais à peu près en sécurité. Ici la foule ne bouscule pas comme chez nous; *patienza* et elle avance, traînant ou portant une bande d'enfants qui, comme partout, suivent pères et mères au risque d'être écrasés; mais non, chacun passe le pont sain et sauf et, l'étroit passage franchi, on regagne tranquillement la *Casa* par les nombreuses rues qui aboutissent au Tibre. Il était deux heures et la faim faisait presser le pas. Paul me quitte à ma porte et va à son dîner dont il avait grand besoin, et moi aussi.

Mercredi 20 avril.

O quelle belle soirée ! des lanternes vénitiennes à tous les étages, des guirlandes de fleurs et de verres de couleurs se croisent dans les rues. Des feux de bengale ceignent le palais et les fontaines de leur lumière fantastique : une foule énorme partout, joyeuse mais calme, faisant retentir des *vivats* enthousiastes dans les rues que parcourt le Pape. Dans tous les principaux quartiers, des orchestres ne cessaient de faire entendre d'harmonieuses fanfares. C'était enchanteur et comme, dans le cours de notre promenade, nous nous félicitions d'être à pied, libres de nos mouvements, en voyant les voitures stationner, avec leur chargement, à la file, dans les rues les moins fréquentées et leurs locataires prenaient souvent le parti de les quitter pour voir quelque chose. Le plaisir que nous goûtions nous faisait oublier la fatigue, car nous avons visité tous les monuments élevés pour la circonstance, aussi variés que de bon goût. Les fontaines surtout étaient d'un merveilleux effet. En revenant nous nous sommes arrêtés longtemps à celle du Panthéon jusqu'à la cessation de ces eaux couleur de rubis. Nous avons eu de la peine à nous frayer un passage, tant la masse se pressait aux abords de notre *Casa* pour entendre la musique de l'orchestre de la place de la Minerve. De notre lit nous avons pu en jouir jusqu'à minuit.

Adieu Rome, que ne puis-je vous dire au revoir !

Jeudi 21 avril. — Départ de Rome.

A huit heures, la voiture du départ était à notre porte avec Paul. Notre *Padrona* nous suit presque dans la rue, en nous faisant les plus tendres adieux ; elle nous baise la main en nous disant qu'elle va nous recommander à la Madone pour que nous fassions bon voyage, enfin tous les compliments dont les Italiens sont si prodigues. Nos compagnes nous attendaient à la gare : là quel tohu-bohu ! Quel encombrement de malles de dimension à pouvoir servir de lit au besoin. Que de monde se pressant, se bousculant au guichet des billets et aux bagages ! Heureusement Paul était là pour prêter main-forte. Il fallait le voir au milieu de la mêlée, le manteau relevé sur son bras, se démener dans la bagarre avec sa suite de dames se ralliant à son tricorné. Pour moi, de garde des petits colis, je le voyais comme un général d'armée dans une déroute, protégeant sa troupe sans perdre la tête... Peu à peu l'ordre succède au tumulte, chacun prend sa part des paquets ; nous votons à l'unanimité des remerciements à Paul, en lui disant adieu ! C'est le dernier lien qui nous rattache à Rome...

CHAPITRE VIII

Au Mont-Dore avec Mgr Sergent
La mort et les obsèques de l'évêque

(1871)

Souffrant beaucoup d'une maladie asthmatique, Mgr Sergent avait déjà fait une cure au Mont-Dore en juillet 1869. Avec son pro-secrétaire, M. Peyron, il était descendu à l'Hôtel de Paris. A la date du 11 juillet, Mme Peyron écrit à son fils Paul :

« Petite Marie est aujourd'hui au fameux pardon de la Tourviny, ou autrement dit pardon de Locronan. Ces dames auront chaud et bien du mérite si elles font le tour de la procession à l'ermilage du saint. Mais plus de peine plus de mérite; je ne dis pas plus de plaisir, car la procession a deux ou trois lieues et en plein soleil (1). Nous sommes aises d'apprendre que la santé de Mgr Ser-

gent s'améliore de la suite de son traitement. Nous faisons des vœux pour qu'il la recouvre entièrement, afin que le bon Dieu nous le conserve longtemps, pour le bien de son troupeau et la satisfaction de mon cher fils Paul, qui est si heureux dans sa compagnie; entoure-le donc de plus d'attentions possible et sois pour lui un fils dévoué et attentif à prévenir ses moindres volontés. Pour le quart d'heure ce sont les devoirs que tu as à remplir et je suis certaine que tu t'en acquittes bien.

« La sardine est abondante et je ne sais trop si le bénéfice sera en rapport avec la peine que nous nous donnons. Quoique loin de Quimper, tu peux quand même prier le bon petit saint Jean chargé de présenter à Dieu mes demandes temporelles; il y a des jours où je crois que le bon Dieu ne veut pas que nous ayons la satisfaction de laisser à nos enfants quelques biens : cela attriste ma nature que je croyais au-dessus de ces biens lorsque tout nous souriait. Prie le bon Dieu pour nous tous, afin qu'avec les inquiétudes il nous envoie la force de ne jamais manquer à aucune de nos obligations envers lui.

« Emy m'a écrit pour le jour de ma fête; elle me parle de tout le plaisir que lui a causé ta visite inattendue. Elle et toi vous êtes les plus heureux de mes enfants; vous êtes donc ceux auxquels je ne pense qu'avec joie; les autres sont assujettis aux soucis et aux peines de la famille. Priez donc tous

(1) Il s'agit de la Grande Troménie de Locronan.

les deux pour eux, afin que leur génération soit bénie de Dieu. » (1).

En 1871, toujours accompagné de son jeune secrétaire, l'évêque de Quimper retourna au Mont-Dore. Il allait y demander aux eaux thermales un réconfort pour sa santé, sérieusement ébranlée par un séjour de huit mois à Rome, et les fatigues de la visite pastorale. Le départ eut lieu le 21 juin.

Le 16 juillet, Mme Peyron écrivait à son fils :

« Nous avons reçu ta première lettre par laquelle tu nous fais savoir que ta malle est égarée; nous partageons ta contrariété et apprendrons avec plaisir que tu es enfin en possession de ta toilette. Depuis ton départ nous avons eu l'espoir de voir enfin la pêche commencer à donner, mais cette espérance a été vaine jusqu'ici, ce qui est d'autant plus piquant qu'à Concarneau ils pêchent tant qu'ils veulent; il semble que le bon Dieu nous veuille mener au ciel par la famine; s'il n'y avait que moi à en souffrir ce moyen ne serait pas plus dur qu'un autre, mais je manque de résignation à l'idée de voir souffrir les autres; et c'est par là justement que je crains que Dieu veuille me prendre, car c'est la partie la plus sensible de ma personne que mes chers enfants, que j'aime plus que moi-même. Prie donc, cher Paul, pour eux tous, afin que je les voie un peu heureux et surtout fermement chrétiens. »

(1) Cette lettre se termine par les lignes suivantes de la main d'un petit neveu : « Tonton Paul je suis un joli garçon. Quand tu viendras je marcherai seul. Je prends des bains de mer et je mange des pommes de terre. J'ai eu deux beaux lapins, que j'aime. »

« Je t'en quitte car tout mon monde commence à se mouvoir autour de moi, et bientôt je ne saurai plus ce que je dirai. Présente mes respects à Monseigneur, nous souhaitons que sa santé se fortifie et qu'il revienne parmi nous mieux portant. »

Les eaux thermales furent très salutaires à Mgr Sergent. Le 25 juillet, son traitement fini, il quitta les bains du Mont-Dore pour revenir dans son diocèse, où il devait présider, le jeudi 3 août, la distribution des prix de son Petit Séminaire de Pont-Croix.

M. Peyron nous a laissé un récit très circonstancié de la mort de son évêque. Le voici :

« La saison fut excellente, et le 23 juillet il écrivait à Quimper pour annoncer son arrivée en parfait état. Je l'accompagnais encore cette année aux eaux, comme je l'avais fait en 1869. Partis le matin 25 juillet du Mont-Dore nous étions à Clermont dans la soirée : en 1871 ce trajet se faisait encore en voiture. Après un dîner à l'hôtel de la Gare, où Monseigneur mangea fort bien, nous primes le train qui devait nous conduire à Paris pour le lendemain matin. Il était environ huit heures, Monseigneur paraissait fort bien, et, à la gare de Riom, il fit accueil à un magistrat de la Cour d'Appel qui était venu le saluer au passage. Nous continuons notre route sur Saint-Germain-des-Fossés. L'évêque me demanda permission de fumer une pipe, ce que je ne l'avais jamais vu faire en public; il fumait d'ordinaire le cigare.

A Saint-Germain-des-Fossés, nous dûmes attendre près d'une heure, car là le train se formait en express pour gagner Paris.

C'est en cette station que Monseigneur fut pris d'une douleur violente dans le dos, ne pouvant plus trouver une position pour s'appuyer. Je m'étonnai de ce mal inaccoutumé, et lui fis observer qu'il avait plus de peine à respirer. Je lui proposai d'appeler un médecin qui devait se trouver dans une gare si voisine de Vichy, mais il me répondit que les médecins n'y verraient rien, et que son mal disparaîtrait quand le train aurait repris sa marche. Nous étions tous deux seuls en coupé, et Monseigneur avait la ressource de s'appuyer sur la petite tablette qui est vis-à-vis de chaque voyageur.

Au départ du train, vers dix heures et demie, Monseigneur sembla se trouver mieux, il put s'appuyer le dos et essayer de reposer; je ne voyais pas bien ses traits, car le voile de la lampe était baissé, et nous avions pris nos dispositions pour passer la nuit le plus paisiblement possible. J'étais pourtant trop inquiet pour m'endormir, et me rappelais le propos que m'avait tenu ma vieille tante Perrine, femme du docteur Guillou : « Tu ne soigneras pas longtemps ton évêque ».

J'observai que Monseigneur s'épongeait souvent le visage. A un moment donné, il me pria de fermer la vitre du wagon, qu'il tenait continuellement ouverte, par habitude, jour et nuit pendant ses voyages. Je lui rendis aussitôt ce service, je soupçonnai qu'il devait être bien fatigué, mais ne

pouvais me douter que cette transpiration était l'effet des sueurs de l'agonie. Après cela il ne parla plus, et sembla reposer; mais dès que le train s'arrêta en gare de Moulins, qui était la première après Saint-Germain-des-Fossés, il fut pris d'une suffocation, et sans bouger un membre râla fortement deux ou trois fois. Comme j'étais sur mes gardes, je lui donnai immédiatement l'absolution et le débarrassai de son col, qui était trempé de sueurs. J'appelai aussitôt par la portière pour demander un médecin. Il était alors onze heures et demie; on ne pouvait songer à réveiller le médecin de la Compagnie, mais on trouva parmi les voyageurs un docteur (on m'a dit que ce devait être un docteur Julou de Reines) qui monta immédiatement dans notre compartiment pour déclarer que Monseigneur était mort.

Inexpérimenté, comme un jeune homme de vingt-huit ans, je m'imaginais que je pouvais continuer mon voyage jusqu'à Paris avec mon évêque mort; mais le chef de gare me fit observer que ce n'était pas possible.

On descendit donc le corps sur le quai de la gare, et on l'assit sur une chaise. Monseigneur d'Amiens, qui revenait également des eaux du Mont-Dore descendit du train, et me demanda si j'avais pensé à donner à mon évêque une dernière absolution. Les dames qui avaient connu aux eaux les façons aimables de Monseigneur s'empressèrent autour de moi, me demandant à quoi elles pourraient m'être utiles. Le train repartit avec un re-

tard assez notable, me laissant seul avec mon évêque, qu'à chaque instant j'étais tenté d'interpeller pour savoir que faire.

Tous les voyageurs avaient été plus ou moins émus de l'incident, et j'entendais dans mon entourage des réflexions dans le genre de celles-ci : « Un voyageur mort? d'où vient-il? des eaux du Mont-Dore, ce n'est pas étonnant! »

Il était minuit, je demandai au chef de gare si on pouvait déposer le corps de mon évêque dans une salle d'attente, en attendant le jour; il me fut répondu que c'était impossible, vu qu'il y avait d'autres trains qui devaient passer pendant la nuit. Je ne savais où aller à pareille heure. Un voyageur qui rentrait à Moulins me dit que sa maison n'était pas très éloignée de la gare, et que je pourrais y déposer le corps jusqu'au jour. Mais le chef de gare me dit qu'il était plus simple pour moi de me rendre directement à l'évêché de Moulins, d'expliquer mon cas et d'y demander l'hospitalité pour mon évêque défunt.

Je suivis ce conseil et l'omnibus me conduisit, immédiatement à l'évêché où je frappai avec persévérance. Un concierge réveillé en sursaut vint m'ouvrir, mais pour me déclarer que Monseigneur était absent, aux eaux de Pougues, mais que je pouvais voir le Grand Vicaire.

On m'introduisit près de Mgr Guibert, prélat que j'avais aperçu à Rome pendant le Concile; il fut fort embarrassé de ma demande, me faisant

observer que rien n'était disposé pour la réception d'un corps mort à l'évêché, que le valet de chambre accompagnait Monseigneur aux eaux et qu'il me conseillait d'envoyer le corps de Monseigneur à l'Hôpital général tenu par les Sœurs de Nevers, qui avaient dû connaître Mgr Sergent, qu'il se chargeait de faire prévenir l'hôpital de mon arrivée, et de m'envoyer à la gare une voiture pour prendre le corps.

Je retournai donc à la gare avec l'omnibus et j'y retrouvai Monseigneur, je remarquai alors qu'il avait au doigt sa plus belle bague, un saphir entouré de diamant, que je lui ôtai, craignant que le doigt n'enflât, et qu'il fallut le couper dans le cas où il aurait disposé de cette bague par testament. Le fait fut du reste constaté par le commissaire de surveillance, qui dressa procès-verbal de l'événement, il me demanda également des détails sur la mort de mon évêque et d'après ce que je puis dire on conclut à la rupture d'un anévrisme.

Lorsque la voiture arriva nous prendre on y plaça le corps de Monseigneur, assis au fond de la voiture et je me mis sur la banquette vis-à-vis pour empêcher, avec l'appui de mes genoux, le corps de glisser. Le chef de gare eut la complaisance de mettre à ma disposition un homme d'équipe pour aider au débarquement à l'hôpital, où nous fûmes bien accueillis par la bonne Supérieure qui, effectivement, avait autrefois connu Monseigneur à Nevers.

Le corps fut transporté et déposé sur un lit dans une chambre de l'hôpital, où je demeurai avec lui jusqu'au lever du soleil du 26 juillet, jour de la fête de sainte Anne, et j'eus la consolation de dire dès le matin la messe pour notre cher défunt, dans la chapelle même de l'établissement.

Au cours de la nuit, j'avais inventorié le sac à main de Monseigneur pour voir s'il s'y trouvait de l'argent. Sa Grandeur m'avait déjà dit qu'il n'avait en partant du Mont-Dore que juste ce qu'il nous fallait pour prendre le train à Paris sur Quimper, et que c'était pour cela que cette année, il n'avait apporté aucune bouteille de la liqueur du Mont-Dore; en effet, le sac ne contenait que deux cents francs. Je profitai aussi de ce moment pour rédiger les lettres et les dépêches que j'enverrai dès la première heure. Je télégraphiai non seulement à Quimper, mais aux amis du défunt les plus à proximité : M. Darras à Paris, M. Hurbain à Nevers.

Après ma messe je m'abouchai avec le directeur des pompes funèbres pour qu'il tint, le lendemain, un cercueil préparé avec un permis d'inhumer de la mairie et une autorisation de transport de la préfecture de Moulins. Je voulais partir avec le corps le lendemain 27, vers midi, pour arriver à Quimper dans l'après-midi du 28, comme je l'avais annoncé. On me fit d'abord quelques difficultés parce que c'était un train express qui ne pouvait prendre la charge d'un cadavre avec voiture spéciale. Cependant, à force de consulter les

règlements, on finit par découvrir qu'il y avait quelques mois que cette autorisation était accordée, mais moyennant un tarif élevé qui, pour la circonstance, s'éleva à quatre cents francs. Je n'hésitai pas à y souscrire, et vins trouver le secrétaire de l'évêché qui, sur ma demande, me remit une somme de quinze cents francs pour faire face aux dépenses. De retour à l'hôpital, je demandai à la Supérieure de pourvoir à l'embaumement du corps de mon évêque, car je ne doutais pas du désir qu'on aurait à Quimper de le voir exposé comme d'usage dans la salle synodale.

Le médecin et un pharmacien procédèrent à cette opération qui se fit par le procédé *Ganal*, c'est-à-dire que, moyennant une incision à la veine carotide, par une pompe on aspira tout le sang et humeurs du corps, puis par une autre pompe refoulante on y introduisit un liquide dans les artères qui devait préserver de corruption pendant un certain temps les tissus. Pourtant les opérateurs recommandaient de ne point ouvrir le cercueil une fois arrivé à Quimper.

Dans l'après-midi M. de Cong, doyen des chanoines, vint me voir et prier près des restes de Monseigneur. Il remarqua qu'il n'avait pas son anneau, et je lui dis pour quelle raison je l'avais retiré. — « Mais il faut qu'un évêque soit enterré avec son anneau, me dit-il, et je vous en céderai un qui n'a pas une très grande valeur, mais qui m'a été donné par le défunt lui-même, que j'ai bien connu. Il me remit, en effet, un anneau portant

un chaton d'améthiste que je passai au doigt de mon évêque, il me dit, de plus, que, le lendemain matin, le chapitre chanterait une messe avec service et conduirait le corps à la gare.

Dans la soirée du même jour, je fus réconforté par la venue de M. Hurbain qui arrivait de Nevers avec l'intention de m'accompagner jusqu'à Quimper. Il resta cette nuit près de Monseigneur et moi j'allai coucher à l'évêché, car j'avais bien besoin de repos après mes émotions de la nuit dernière et les démarches fatigantes du jour.

Le 27 nous prîmes la route de Bretagne mais veillant bien à chaque embranchement de la voie, à ce que le wagon du corbillard ne fût pas détaché du train.

A Quimper, la nouvelle de la mort de Mgr Sergent arriva comme un coup de foudre, d'autant plus que la dépêche suivait de près une lettre du prélat annonçant son arrivée en excellent état.

Un concours immense de peuple attendait le corps à la gare et sa conduite à l'évêché rappelait celle qui avait accueilli Monseigneur revenant du Concile au mois de juillet de l'année précédente, mais la tristesse avait remplacé la joie sur tous les visages.

A l'évêché, où devait reposer la dépouille mortelle jusqu'au jour de l'inhumation, on se demanda si l'on devait exposer le corps à découvert dans la salle synodale, ou le laisser dans la châsse selon les recommandations du docteur de Moulins.

MM. Chauvel, père et fils, furent d'avis qu'on devait ouvrir le cercueil et agir selon l'état du cadavre.

Le corps fut trouvé dans un état fort satisfaisant de conservation. Je remarquai même que les traits du visage fort boursoufflés au moment de la mise en bière avaient repris leur état normal et que même la partie supérieure de la figure avait une certaine coloration. On décida donc que le corps, qui n'avait que sa soutane, serait revêtu de ses ornements pontificaux et exposé encore trois jours avant l'inhumation à laquelle les évêques et chapitres de la province avaient été convoqués.

Le jour de l'enterrement, le corps était encore si bien conservé que l'on décida qu'il serait porté à découvert par les rues de la ville, en passant par le quai et en revenant par la rue Quéréon. Toutes les autorités civiles, municipales et militaires y assistèrent, à la suite d'un concours énorme de clergé, venu, non seulement du diocèse, mais de tous les évêchés de Bretagne.

Après la cérémonie, pendant que le clergé prenait part à un repas servi dans la salle synodale, j'accompagnai le corps du défunt à la sacristie de la paroisse de la cathédrale, avec les deux docteurs Chauvel; car une dernière cérémonie, poignante, restait encore à faire : il s'agissait d'extraire le cœur de Mgr Sergent pour le transporter dans sa paroisse natale Corbigny-de-la-Nièvre, dont Monseigneur avait pendant plusieurs années dirigé le collège.

Ce ne fut qu'après qu'on déposa le cercueil dans l'enfeu de sa cathédrale qu'il avait choisi à cet effet.

M. de Lézéleuc composa l'épithaphe qui se lit sur son tombeau en kersanton fait par le sculpteur Le Brun de Lorient. »

Les obsèques furent célébrées le 2 août dans la cathédrale devant Mgr Brossais de Saint-Marc, archevêque de Rennes, quatre évêques et plus de cinq cents prêtres. M. Peyron conduisait le deuil avec M. le chanoine Téphany, secrétaire général de l'évêché, M. l'abbé Hurbain, prêtre de Corbigny, M. l'abbé Darras et plusieurs membres de la famille du défunt. A l'issue de la cérémonie funèbre, la dépouille mortelle fut portée jusqu'au caveau qui s'ouvre au pied de l'autel du Mont-Carmel, dans le pourtour du chœur, à gauche, près de la sacristie.

CHAPTRE IX

Membre puis Vice-Président de la Société Archéologique du Finistère

(1872-1920)

Les études d'archéologie eurent de bonne heure les faveurs de la famille Peyron puisqu'un Bigot, architecte diocésain, figure comme trésorier au Bureau de la Société Archéologique du Finistère fondée en 1856. Cette Société ne fut qu'une étoile filante : supprimée en 1859 par un décret du Troisième Empire, elle dut attendre, pour être reconstituée, le mois d'avril 1872. La liste de ses membres fondateurs compte deux Peyron de Quimperlé, Sylvain et son fils Paul ; deux Bigot, le père, architecte diocésain, le fils architecte de l'arrondissement de Brest, et un Le Guillou de Penanros, membre du Conseil général (1). Il y avait là encore Mgr Nouvel, évêque de Quimper ; M. Jégou, vicaire

(1) Plus tard d'autres membres de cette famille, puis Auguste Chancerelle, apparenté lui aussi aux Peyron, s'agrégeront à la Société.

général; Mgr de Lézéleuc de Kerouara, évêque d'Autun, puis un jeune prêtre professeur au Petit Séminaire de Pont-Croix, Jean-Marie Abgrall, plus tard chanoine et président de la Société.

A la présidence de la Société M. l'abbé Peyron connut successivement MM. Aymar de Blois, Louis-Marie de Carné-Marcein, de l'Académie Française, le vicomte Théodore Hersart de la Villemarqué, membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, le baron Halna du Fretay, Jean Le Moine, archiviste du département, Paul du Châtellier, Bourde de la Rogerie, archiviste du département, puis le chanoine Abgrall. Il devint lui-même vice-président en 1892, en remplacement de Mgr du Marc'hallach, vicaire général et vice-président depuis 1873.

Il aimait que le clergé fît bonne figure à la Société d'Archéologie, et c'est avec joie qu'il présentait, comme parrain, tel ou tel confrère qui avait le bon goût de s'y agréger.

C'est ainsi qu'il patronne, en 1899, M. Pierre Guirriec, vicaire de Mellac; en 1901, M. Jean-Louis Bars, professeur au Grand Séminaire; en 1903, M. Eugène Cognec, vicaire à Plonéour-Lanvern; en 1904, M. le chanoine Toulemont, membre du Chapitre cathédral; en 1906, M. Jean-Marie Pilven, professeur au Petit Séminaire de Pont-Croix; en 1908, M. Arthur Louvière, secrétaire de l'évêché; en 1913, M. René Bossennec, professeur au Collège de Lesneven; en 1916, M. Joseph Mé-

vel, recteur de Trémaouézan; en 1918, M. Henri Pérennès, professeur au Grand Séminaire; en 1919, M. Yves Perrot, secrétaire de l'évêché.

Quelques-uns de ces Messieurs ont eu des liens plus spéciaux avec M. Peyron.

C'est d'abord M. l'abbé Cognec, enfant de Quimperlé comme lui qui, à son instigation, publia en 1904 la *Monographie paroissiale de Plonéour-Lanvern*. « Je dois remercier surtout M. le chanoine Peyron, écrit l'auteur dans son *Avant-Propos*. Ses notes nombreuses, ses encouragements non moins nombreux, ses corrections et ses retouches ne m'ont pas fait défaut. »

C'est ensuite M. Pilven qui devint, en 1907, secrétaire particulier de Mgr Dubillard, puis en 1908, peu après l'arrivée de Mgr Duparc, secrétaire général de l'évêché. Il donna au *Bulletin de la Société Archéologique* en 1906 un article sur la *Vie Municipale de Pont-Croix en 1790-1791*. Parmi les études qu'il a laissées on retiendra principalement sa Biographie du premier évêque constitutionnel, *Expilly, évêque du Finistère*, et son exposé de l'œuvre de restauration du culte accomplie par *Monseigneur Dombideau de Crouseilhès*, dans le diocèse de Quimper et de Léon. Tirées à part, ces œuvres ont d'abord paru au *Bulletin Diocésain d'Histoire et d'Archéologie*.

Puis ce sont MM. Louvière et Perrot qui furent les compagnons de M. Peyron à l'évêché.

Quant à MM. Pondaven et Pérennès, ils ont été les successeurs de M. Peyron à la direction du *Bulletin Diocésain*.

*
**

Jusqu'en 1918, deux ans avant de disparaître, Paul Peyron suivit assidûment les séances de la Société Archéologique, et il y fit à diverses reprises d'intéressantes communications. Contentons-nous d'en relever quelques-unes.

A la séance du 30 juin 1887, M. Diverrès apprit aux assistants qu'en plusieurs régions, vers le temps de la récolte du foin, les habitants des campagnes creusaient dans une prairie un trou où ils enterraient un coq vivant, laissant le cou seul du volatile émerger au-dessus du sol; puis un homme, les yeux bandés, et la main armée d'une faux, était amené à une certaine distance; il devait, suivant la règle du jeu, essayer, à la joie des spectateurs, de couper la tête du coq. Le tour d'un plus adroit venait après; et ainsi de suite jusqu'à l'immolation de la victime.

A ce sujet, M. Peyron rappelle un fait qui se passa à Quimperlé en 1862. Son père, à cette époque, faisait construire une maison en ville, et les ouvriers employés aux travaux vinrent lui demander la permission d'immoler un coq, *suivant l'usage*, et d'en répandre le sang autour des fondations. Au sentiment de Paul Peyron, le sacrifice du coq avait pour objet de conjurer un mauvais sort: de même, en effet, qu'un proverbe arabe en-

seigne que le mort est toujours la première personne qui vienne habiter une maison neuve, de même, selon la tradition populaire bretonne, l'un des habitants d'une maison nouvellement construite doit mourir dans l'année.

En 1888 un Comité s'étant formé pour l'érection d'une statue à Brizeux, sur l'une des places de Quimperlé, Paul Peyron, dont le père était trésorier du groupe quimperlois, se vit confier la même fonction par le Comité. En cette qualité, au cours d'une session, il remercia la Société Archéologique d'avoir voté cent francs pour l'érection de la statue.

L'année suivante, le secrétaire de l'évêché communique à l'assemblée le fameux manuscrit de Saint-Vougay. Ce manuscrit, qui semble du ^{xv}^e siècle, et renferme quarante-sept feuillets, est le plus ancien livre liturgique de Bretagne. Par les soins de Mgr Lamarche, il venait d'être relié et restauré à Paris.

Le 28 janvier 1892, M. de la Villemarqué, président, invite M. Bigot, doyen d'âge, à prendre place au fauteuil de la présidence et M. l'abbé Peyron à lire une étude qu'il avait composée sur l'incendie de l'évêché, relaté par le chanoine Moreau. Ce mémoire démontre victorieusement que la destruction du logis de Rohan n'est point imputable à l'évêque, qui ne résidait pas alors à l'évêché, mais aux soldats de la Ligue, qui en occupaient les bâtiments et menaient joyeuse vie. Paul Peyron

reçut les félicitations de son oncle pour avoir fait la lumière sur un point jusqu'alors contesté.

Le 17 octobre 1892, M. Peyron donne lecture d'un rapport de M. Bigot sur le cloître des Augustines de Carhaix. Des remerciements unanimes furent adressés à l'auteur.

Le 23 février de l'année suivante, Paul Peyron fit part à la Société du mémoire de son oncle Bigot sur la restauration et la reconstruction de l'église Sainte-Croix de Quimperlé (1).

Le 30 octobre 1913 M. Peyron signale la trouvaille faite dans le jardin du nouvel évêché (Maison Saint-Joseph) d'une gargouille du ^{xvi}^e siècle figurant un homme d'armes, et d'une base de colonne. A son avis ces deux objets proviennent d'un édifice civil, peut-être de l'ancien manoir de Kernihy ou Kernisy.

Le 30 avril 1916 la séance s'achève par une visite au Musée iconographique constitué à l'évêché. Le bon chanoine en fit les honneurs avec l'affabilité bienveillante et l'érudition très sûre que tous les sociétaires lui connaissaient.

Dans deux circonstances, M. Peyron eut la joie de voir son évêque présider à la séance de la Société.

(1) M. Bigot avait chargé son neveu, Paul, de réunir les renseignements et documents qu'il possédait sur la chute et la reconstruction de l'église.

Ce fut d'abord le 29 mars 1893 Mgr Vallean (1). Au prélat M. de la Villemarqué souhaita la bienvenue puis il lui offrit le fauteuil de la présidence. Monseigneur remercia le président et la Société de la délicate attention qu'ils avaient eu en le nommant président d'honneur de la Société Archéologique du Finistère. Il fit un parallèle entre les monuments de la Saintonge, son pays natal, et la Bretagne, puis en terminant promit de venir souvent aux réunions.

Le 27 juin 1918, un groupe assez nombreux de sociétaires quitta le Musée Départemental pour visiter la banlieue de Quimper. La première halte fut au palais épiscopal, rue de Rosmadec.

Mgr Duparc reçut les visiteurs dans son grand salon, et après les présentations d'usage, M. le chanoine Abgrall, président, pria l'évêque de vouloir bien présider une séance tenue en son palais, en qualité de président d'honneur.

Après la lecture du procès-verbal de la séance précédente, Monseigneur, avec sa bonté et sa distinction bien connues, adressa la parole aux excursionnistes. Voici un rapide aperçu de son allocution donné par M. Abgrall, lui-même.

« Puisque la Société Archéologique lui a fait l'honneur de le choisir comme un de ses Présidents d'Honneur, il est bien naturel qu'il accueille de

(1) Originaire de la Saintonge, Mgr Vallean était, depuis près de vingt-trois ans, membre titulaire de la Commission des Arts et Monuments historiques de la Charente-Inférieure.

tout cœur les membres de cette Société qui se présentent chez lui. Il s'intéresse à nos travaux, les suit attentivement par la lecture de nos Bulletins, en reconnaît la haute utilité, tant dans l'étude des monuments, de l'histoire et de la géographie ancienne du pays que dans les recherches patientes de ceux qui s'adonnent tout particulièrement au déchiffrement des archives, toutes choses qui sont des sources abondantes de savoir et aboutissent à la reconstitution du passé de notre petite patrie, à la connaissance vraiment documentée de la vie civile, religieuse, militaire, sociale et familiale. Il nous encourage à continuer ces travaux, car le champ à explorer est tellement vaste que des générations successives ne suffisent pas à récolter des matériaux qui ne sont jamais épuisés. »

Après avoir béni ses visiteurs, Mgr Duparc les convia à jeter un coup d'œil sur la galerie iconographique de M. Peyron, et sur le calvaire original qu'il avait dressé dans un coin du jardin.

*
**

On trouvera plus loin la liste des travaux que donna M. Peyron au *Bulletin de la Société Archéologique*. Son œuvre principale à cet égard est la série de ses études sur *les Eglises et Chapelles du diocèse de Quimper* : « La nomenclature que nous entreprenons, note-t-il dans son *Avant-Propos*, nous a semblé le plus beau témoignage à rendre de la foi de nos pères, et un jalon utile pour nous gui-

der dans l'étude de nos vieux saints bretons, dont plusieurs ne vivent encore dans notre mémoire que par le culte immémorial qui leur a été rendu dans tel ou tel lieu de dévotion.

« Nous diviserons ce travail d'après la division actuelle du diocèse en archiprêtres, doyennés et paroisses, en résumant en quelques lignes ce qui a déjà été publié sur les chapelles en renom et en donnant quelque développement à la notice que pour fournir un renseignement inédit. »



CHAPITRE X

Secrétaire de la Commission Diocésaine d'Architecture et d'Archéologie et rédacteur du Bulletin de cette Commission (1901-1920)

Un événement qui marqua dans la carrière de M. le chanoine Peyron fut la fondation, en 1901, d'une Commission diocésaine d'Architecture et d'Archéologie par l'inspiration et sous la présidence de Mgr Dubillard, qui, l'année précédente, venait de remplacer Mgr Valleau sur le siège de Saint-Corentin.

Voici le dispositif de la circulaire adressée à ce sujet au clergé par le nouvel évêque :

Nous, François-Virgile, évêque de Quimper et de Léon, avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ART. I.

Il est établi dans Notre Grand Séminaire une chaire d'Archéologie et d'Architecture religieuses, et Nous nommons professeur de ce nouveau cours M. Abgrall, chanoine honoraire, aumônier de l'Hôpital civil et militaire de Quimper.



M. le chanoine Jean-Marie ABGRALL
(1846-1926)



Chanoine J.-M. QUÉINNEC
Secrétaire général
de l'évêché de Quimper

ART. II.

Il est institué dans Notre Diocèse une Commission d'Archéologie et d'Architecture dont le principal devoir sera de veiller à la conservation et au bon entretien de nos monuments religieux et du mobilier de nos églises et de nos sacristies.

ART. III.

La dite Commission sera appelée à donner son avis toutes les fois qu'il s'agira pour nos églises, chapelles ou autres monuments, de reconstruction, réparations, agrandissements ou remaniements quelconques. Cet avis sera prépondérant.

ART. IV.

Sont soumis aux mêmes règlements que les édifices religieux : les autels, retables, chaires à prêcher, fonts baptismaux, tables de communion, confessionnaux, vitraux et autres meubles importants.

ART. V.

Nul objet mobilier, quel qu'il soit, dès qu'il paraît avoir un caractère artistique ou archaïque, ne pourra être vendu, échangé ou même modifié, sans avis préalable de la Commission et sans une autorisation formelle de Notre part.

ART. VI.

Sont nommés membres de la Commission :

Membres ecclésiastiques :

- MM. PEYRON, chanoine titulaire de la Cathédrale, aumônier du Sacré-Cœur ;
ABGRALL, chanoine honoraire, aumônier de l'Hôpital civil et militaire ;
BARGILLIAT, chanoine honoraire, aumônier de la Providence ;
THOMAS, chanoine honoraire, aumônier du Lycée.

Membres laïques :

- MM. DU CHATELLIER, archéologue ;
GUÉRIN, inspecteur des édifices diocésains.

Membres correspondants :

- Arrondissement de Brest (partie basse) : M. JOURDAN DE LA PASSARDIÈRE, ingénieur ;*

Arrondissement de Brest (partie haute) : M. STÉPHAN, recteur de Plounéour-Trez ;

Arrondissement de Châteaulin : M. GUIRRIEC, recteur de Locmaria-Berrien ;

Arrondissement de Morlaix : M. CLECH, professeur de dessin au collège de Saint-Pol ;

Arrondissement de Quimper : M. LE BRIS, professeur d'Archéologie au Séminaire de Pont-Croix ;

Arrondissement de Quimperlé : M. DE BRÉMOND D'ARS, archéologue.

Donné à Quimper, en Notre palais épiscopal, sous Notre seing et le sceau de Nos armes et le contre-seing du Secrétaire général de Notre Evêché, le 5 novembre 1900.

† FRANÇOIS-VIRGILE,
Evêque de Quimper et de Léon.

Par Mandement :
F. VIEILLE-CESSAY,
Secr. gén. de l'Evêché.
Ch. hon.,

Les membres de la Commission d'Architecture et d'Archéologie, établie par la lettre-circulaire de Monseigneur l'Evêque, se réunirent en première séance le 22 novembre 1900. Sa Grandeur désigna M. l'abbé Abgrall pour remplir les fonctions de vice-président, et M. l'abbé Peyron pour remplir celles de secrétaire de la Commission. On décida de plus, la rédaction de statuts ou règlements indiquant les attributions et fonctionnement de cette Commission.

Ces statuts, élaborés par MM. Bargilliat et Abgrall, furent lus à la seconde séance du 27 décembre 1900 et fixés définitivement le 29 janvier 1901, en une séance générale à laquelle assistaient les membres titulaires et les membres correspondants.

Voici la teneur de ces règlements :

RÈGLEMENTS **de la Commission Diocésaine d'Architecture & d'Archéologie**

Etablie par ordonnance de Monseigneur l'Evêque de Quimper
en date du 5 Novembre 1900

ART. I.

La Commission diocésaine d'Architecture et d'Archéologie se compose de membres titulaires et de membres correspondants et fonctionnera sous la présidence de Monseigneur l'Evêque, qui se réserve le choix des membres et la désignation de ceux qui devront remplir les charges de vice-président et de secrétaire.

ART. II.

Les membres titulaires se réuniront en séance une fois par mois, dans une des salles de l'Evêché, à un jour et à une heure fixée à l'avance.

ART. III.

Dans ces réunions la Commission examinera les projets, plans et devis de constructions d'églises, chapelles et presbytères, ainsi que les projets de réparations, d'agrandissements et remaniements de ces édifices. Elle donnera son avis sur l'opportunité de ces travaux et sur les modifications et améliorations qu'on pourrait apporter aux plans et devis.

ART. IV.

On devra également soumettre à la Commission les projets d'une certaine importance relatifs au changement, remplacement ou exécution nouvelle du mobilier d'églises : autels, retables, chaires à prêcher, fonts baptismaux, tables de communion, confessionnaux, vitraux, peintures. Les plans, dessins et devis de ces travaux devront être exactement dressés à l'avance, pour éviter toute surprise et mécompte, faute de style ou vice d'exécution.

ART. V.

Nul objet mobilier, dès qu'il paraît avoir un caractère artistique ou archaïque, ne pourra être vendu, échangé ou même modifié sans l'avis préalable de la Commission et sans une autorisation formelle de Mgr l'Evêque. Pour les acquisitions importantes, la Commission se met volontiers à la disposition des intéressés pour les guider dans leur choix.

ART. VI.

Le Secrétaire dressera procès-verbal des questions traitées en séance, et se chargera de la correspondance relative à l'objet des études de la Commission : il avisera en outre chacun des membres du jour et de l'heure de la réunion mensuelle.

ART. VII.

Outre les membres titulaires se réunissant une fois par mois, la Commission comprend des membres correspondants, résidant en différents points du diocèse et qui seront convoqués spécialement deux ou trois fois par an pour une réunion générale à Quimper.

ART. VIII.

Le rôle des membres correspondants sera de concourir avec les membres titulaires à dresser une statistique aussi complète que possible de tous les monuments religieux remarquables du diocèse, ainsi que la liste des objets mobiliers ayant une valeur artistique : cette nomenclature servira de base à une description détaillée de ces monuments ou objets. La Commission recueillera également les monuments écrits, cartulaires, pièces d'archives, ayant trait à l'histoire de nos églises, chapelles, monastères et lieux de pèlerinages. La lecture de ces études occupera une partie des séances mensuelles.

ART. IX.

Pour qu'un plus grand nombre puisse profiter de ces travaux artistiques, archéologiques et historiques, il sera fondé pour leur diffusion un organe qui prendra le titre de : *Bulletin de la Commission diocésaine d'Archéologie et d'Architecture*, paraissant tous les deux mois. MM. les Membres du clergé seront invités à s'y abonner ainsi que les personnes du monde qui s'intéressent à ce genre d'études et à l'histoire monumentale du pays.

ART. X.

Il sera créé dans le palais épiscopal un musée religieux pour réunir les statues, bas-reliefs, fragments de sculptures, peintures, vitraux, broderies, livres liturgiques qui seraient hors d'usage et qui pourraient former une collection propre à l'étude de l'art dans notre région. Les membres de la Commission s'emploieront à organiser et à enrichir ce musée ; et la publicité du Bulletin pourra y concourir d'une manière très efficace.

ART. XI.

Le comité d'art religieux, fondé à Brest en 1898, et qui a déjà son musée spécial, est rattaché à la Commission centrale de Quimper et formera une deuxième section, continuant à recevoir dans son musée les objets de cette partie du diocèse. Une troisième section sera formée pour le pays de Morlaix et Saint-Pol-de-Léon (1).

Répondant au but qui lui était assigné, la *Commission diocésaine* se mit en mesure de publier le *Bulletin* projeté et fit appel à toutes les bonnes volontés.

Il fut décidé que le *Bulletin* paraîtrait tous les deux mois en un fascicule de quarante-huit pages et que MM. les chanoines Peyron et Abgrall en assureraient la direction et la rédaction (2).

Paul Peyron était au comble de bonheur : il voyait exaucés des vœux si longtemps caressés. Jusque-là ses articles d'histoire locale ou d'archéologie avaient passé assez lentement dans les pages de la *Semaine Religieuse* et du *Bulletin de la Société Archéologique* ; maintenant il avait son périodique bien à lui, et il se promettait de faire de la bonne besogne. La fondation du nouveau *Bulletin* s'ajustait, d'ailleurs, au programme qu'il esquisait et que l'on a trouvé parmi ses notes. Le voici :

(1) *Bulletin de la Commission diocésaine d'Architecture et d'Archéologie* 1901, p. 1-20.

(2) Jean-Marie Abgrall, né le 21 juin 1846 à Lampaul-Guimiliau, prêtre le 14 août 1870, professeur de dessin et d'archéologie au Petit Séminaire de Pont-Croix, architecte, aumônier de l'Hôpital de Quimper, le 20 mars 1886, chanoine honoraire en 1893, titulaire en 1905, doyen du chapitre en 1917, décédé en 1926.

« Ce que je voudrais savoir de mon pays, de ce pays de l'*extrême Finistère*, où je suis né :

« 1° Qu'était-il avant d'être habité par des humains? Géologie, orographie.

« 2° Quels en furent les premiers habitants? Quels monuments ont-ils laissés de leur séjour?

« 3° Ce que l'on sait de leur histoire, jusqu'à l'époque de l'occupation romaine?

« 4° Quelles notions a-t-on de cette occupation romaine jusqu'aux v^e et vi^e siècles? Que peut-on savoir de leur manière de vivre avec les autochtones?

« 5° Comment le christianisme pénétra-t-il jusqu'à nous, quels furent les premiers apôtres, avant les émigrations d'outre-mer?

« *Fondation des Evêchés.* — Saint-Corentin; Saint-Pol; Saint-Tugdual (Tréguier); Saint-Patern (Vannes); Saint-Samson (Dol), seuls diocèses qui entrèrent dans la composition de notre *Finistère*.

« Quelle a été l'action et l'influence de ces saints fondateurs?

« Comment se sont formées les paroisses?

Pou, Pagus; — Plou, Plebs; — Tribu, Trève; — Guic, vicus, bourg.

« *Histoire de nos saints.* — Influence de leurs actes, de leurs gestes sur la mentalité bretonne?

« Les obstacles qu'ils ont eu à vaincre : paganismes, *dragons*, druidisme, superstitions, culte des éléments.

« Comment ils ont accommodé ces pratiques à la religion en les faisant tourner à la gloire du Créateur ou des saints?

« Culte des saints Apôtres, des Martyrs, de saint Jean-Baptiste, de la sainte Vierge, de sainte Anne, des saints Fondateurs des paroisses.

« *Histoire des interventions de la sainte Vierge* vis-à-vis des fidèles du Finistère.

« *Histoire des oppositions du démon* contre les desseins du Dieu Rédempteur : sorciers, sorcelleries.

« *Histoire des évêques de Quimper* ;

- de Léon ;
- des monastères ;
- des couvents ;
- des paroisses.

« *Anciennes coutumes.* — Religieuses : processions, etc. ; civiles : papegault, soule, etc.

« *Redevances seigneuriales.* — Evêques, communautés religieuses, seigneurs laïcs. »

L'œuvre capitale publiée par M. Peyron dans le *Bulletin Diocésain* est la partie historique de la monographie de nos paroisses, M. Abgrall se réservant la partie architecturale.

Pour établir ces notices il dut puiser à deux sources principales : les Archives départementales et celles de l'évêché.

Quarante ans durant il dépouilla, aux Archives du département, les séries G, H et L. La première a trait aux paroisses, ainsi qu'au clergé séculier,

la deuxième aux monastères et au clergé régulier, la troisième se rapporte aux documents de la période révolutionnaire. La plupart des pièces qui forment ces trois séries sont aujourd'hui classées et possèdent leurs *Répertoires*, ce qui facilite grandement les recherches. Aux temps héroïques où M. Peyron remuait les archives tout cela était en vrac. Quelle patience, quel temps ne lui a-t-il pas fallu pour les discriminer et en tirer profit!

En 1887 il commença un *Répertoire* des cartons et registres de la série G qu'il acheva quelques années plus tard. Cet inventaire comprend deux grands registres manuscrits de trois cent soixante pages chacun, complétés par des tables des noms de lieux. Une foule de détails s'y trouvent accumulés qui rendront de grands services aux travailleurs de l'avenir.

Aux Archives de l'évêché sommeillait toute une histoire de notre passé religieux en d'innombrables documents, répartis sans ordre et sans méthode dans des dossiers épars, condamnés, par leur abandon et leur dispersion même à la stérilité. M. Peyron vint, les découvrit et en comprit tout l'intérêt. Une bonne partie de son existence se passa à les classer, à les déchiffrer, à les transcrire. Ils sont aujourd'hui dans la chambre des archives répartis en des cartons de sa façon, selon l'ordre alphabétique des paroisses.

La période des recherches terminée venait celle de la composition. Voici de façon générale comment notre archiviste composait le plan de sa

monographie paroissiale. Après quelques notions liminaires il laissait son collègue, M. Abgrall, décrire les monuments, églises et chapelles, calvaires, puis intervenait lui-même dans la partie historique, s'attachant notamment à relever l'état du clergé et à développer la partie relative à la Révolution. Les noms des recteurs et vicaires, il les trouvait dans des registres qu'il avait confectionnés ou dans des notes spéciales qu'il avait relevées (1). En ce qui touche l'histoire religieuse de la Révolution, les pièces qui la concernent se trouvaient à sa disposition dans les deux volumes importants qu'il avait publiés en 1892 et 1897 : *Documents pour servir à l'histoire du clergé et des communautés religieuses dans le Finistère pendant la Révolution*. Cet ouvrage aujourd'hui très recherché ne fut malheureusement tiré qu'à cent exemplaires. Voici comment M. Peyron le caractérise dans son *Avant-Propos* : « Les documents que nous avons réunis dans ce volume sont inédits à un très petit nombre près; ils sont tous empruntés aux Archives départementales, où nous avons puisé à loisir, grâce à l'accueil bienveillant que nous y avons reçu de M. l'Archiviste et de MM. les Auxiliaires.

(1) L'un des registres les plus utiles est celui que composa, à l'instigation de M. Peyron, M. le chanoine Queinnec, pro-secrétaire de l'évêché dès 1878, secrétaire général depuis 1890. Il donne par cantons et par paroisses le *curriculum vitae* des prêtres, de 1840 à 1894.

« Nous sommes loin d'avoir épuisé le fonds si riche de la série L concernant la période révolutionnaire, qui ne comprend pas moins de trois cents registres et quatre cents liasses; nous nous sommes contenté d'en extraire les documents les plus saillants concernant la conduite des ecclésiastiques pendant ces temps malheureux... »

*
**

Que penser de la méthode historique de M. le chanoine Peyron?

Laissons ici la parole à M. l'abbé Pondaven : « Des documents il faisait un emploi judicieux. Il y aurait surtout à souligner l'attitude de sa pensée en face des tendances qui se disputent le domaine de l'Histoire. Ni crédule, ni démolisseur par système. Ni irréductiblement attaché aux opinions ruineuses ni engoué de l'excessive exigence des rigides novateurs, iconoclastes de ce temps, visiblement plus satisfaits de détruire que préoccupés d'édifier. Né comme Dom Morice à Quimperlé, le chanoine Peyron pardonna sans doute à M. de la Borderie d'avoir exalté Dom Lobineau aux dépens de l'autre Bénédictin « remis à sa place qui n'est même pas la deuxième ». En tout cas, il semblait bien s'être résolument rangé dans le groupe des esprits aux solutions tempérées qui inclinent à retrouver, dans les antiques récits hagiographiques, des vérités au moins fragmentaires, qui se persuadent que la tradition orale peut char-

rier de l'or, que la dévotion populaire a une valeur d'indice, que les monuments tiennent souvent lieu d'authentiques, et qu'il est plus de réalité dans le monde que n'en révèlent les chartes et les parchemins. Ainsi, par principe, de même que par tempérament, M. Peyron s'est défié du corrosif de l'hypercritique. D'instinct, le bon sens chez lui corrigeait les affirmations — ou les négations — outrancières de certains érudits. Bien des fois les arguments auraient foisonné sous sa plume. Mais nul ne fut moins l'homme des polémiques. Néhémie du Temple de Science, il lui eût fort déplu d'avoir à manier l'épée au lieu de la truelle. Comme son ami Jourdan de la Passardière, cette phrase de M. Bourde de la Rogerie l'aurait résumé à merveille : « Il n'appréciait pas les livres que remplit le relevé des erreurs commises par d'autres écrivains et qui aboutissent à des conclusions purement négatives ». Car pour lui aussi, l'affirmation sereine de la vérité semblait un redressement suffisant, et une méthode de plus grande fécondité que l'épluchage pointilleux des travaux de devanciers. » (1).

*
**

L'article 10 des Règlements de la Commission diocésaine d'architecture et d'archéologie prévoyait la création d'un musée dans le palais épiscopal. M. Peyron se mit immédiatement à l'organiser. En

(1) *Bulletin diocésain* 1920, p. 12.

une page délicieuse, M. le chanoine Cornou a peint le « Paradis » du bon Chancelier : « L'on venait de passer par une période ingrate aux vieux imagiers et tailleurs de pierre bretons. Les ateliers du quartier Saint-Sulpice envahissaient nos églises de leurs statues aux profils mièvres et au teint anémié; le joli chassait le beau, et le moderne, trop uniformément élégant et correct, expulsait le primitif à la vivante et forte variété. Comme aux époques des invasions normandes, ce fut un exode douloureux de nos vieux saints, dépossédés de leurs niches et expulsés de leurs temples. Des brocanteurs à l'affût se promettaient d'exploiter cette erreur pour de fructueuses emplettes. M. Peyron déjoua les calculs de ces profiteurs d'un commerce scandaleux. Il ouvrit un asile aux vieux saints disgraciés en créant le Musée Archéologique de l'évêché, unique en son genre probablement par le nombre et le pittoresque des œuvres recueillies. Parfois, victimes de ces déplacements inattendus, les antiques statues lui parvenaient avec un membre brisé, avec un pan de leur vêtement tombé de vétusté. L'introducteur, avec un soin patient et délicat, les rétablissait dans leur intégrité perdue, et, pieux rebouteur, réduisait les fractures qu'un emballage défectueux, un cahot de voiture ou de wagon, ou quelque déménagement précipité par l'application des lois spoliatrices, avaient provoquées. Ce Paradis archéologique, où pour tout autre il n'y avait que silence, immobilité et quelquefois laideur, avait pour M. Peyron sa vie et son

animation. Tout y avait pour lui un langage, et le saint dont la légende et l'histoire lui étaient familières, et les artistes inconnus qu'il se représentait, le ciseau en main, fixant dans le bois ou dans la pierre l'expression souvent inculte de leur foi et de leur piété. Il vivait avec eux comme avec des contemporains et des amis (1). »

*
**

Pour commémorer le centenaire de naissance de Paul Peyron, le *Bulletin Diocésain* a publié, en 1942, un *Index alphabétique* de cent soixante-seize pages remarquablement étoffées, des travaux qui y ont paru depuis sa fondation jusqu'à 1940 inclusivement.

Dom Malgorn, Bénédictin de Kergonan, s'était chargé de confectionner cette table. La mort l'ayant empêché de mener son œuvre jusqu'au bout, M. Daniel Bernard a bien voulu y mettre la dernière main.

(1) *Semaine Religieuse de Quimper* 1921, p. 747.

CHAPITRE XI

M. le Chanoine Peyron et sa famille

M. Peyron avait une tendre affection pour tous les membres de sa nombreuse famille. Nous avons vu la correspondance pleine d'abandon qu'il entretenait avec sa bonne maman.

Pour sa tante, Emilie Peyron, personne très cultivée qui, déjà vers 1820, avait fait le voyage de Rome, Paul Peyron a un penchant tout particulier. Quand elle forma le projet de le joindre en 1870 dans la Ville Eternelle, il lui écrit : « N'oubliez pas d'apporter des costumes noirs et des voiles noirs, sans quoi (lors des cérémonies papales) vous n'aurez pas place aux endroits réservés, qui sont les seuls où on puisse s'asseoir, à moins qu'on ne porte avec soi un pliant. Il est inutile de compter sur des chaises, il n'y en a pas une dans Saint-Pierre. Les places réservées aux dames appartiennent aux premières occupantes. Il n'est plus nécessaire de se procurer des billets comme autrefois, il suffit d'avoir le susdit costume et d'arriver de bonne heure, c'est-à-dire plus de deux heures avant le commencement de la cérémonie. »

M. Peyron aime beaucoup ses trois sœurs Camille, Pauline et Marie, au caractère tout jovial comme le sien. A la nouvelle du mariage de Camille en 1867, il éprouve une certaine mélancolie, que, dans une lettre du 18 janvier, il lui avoue fort ingénument :

« MA CHÈRE CAMILLE,

« Je n'ai pas été peu étonné en apprenant la nouvelle de ton mariage, je ne sais cependant trop par quel pressentiment je m'attendais bien à ne pas passer cette année sans recevoir une nouvelle de ce genre, soit de toi, soit de Sylvain; aussi n'était-ce pas sans une certaine impatience que, cette année surtout, j'aspirais après les lettres de Quimperlé; enfin quand j'ai lu la lettre de Pauline me donnant la nouvelle, j'ai éprouvé un sentiment que je ne peux guère définir; ce n'était pas de la tristesse, ce n'était pas pourtant non plus de la joie à proprement parler, c'était un peu de l'un et de l'autre. J'avais un peu de peine à m'imaginer comment en changeant de nom tu restais pourtant notre sœur Camille comme auparavant. J'ai bien pensé à cela pendant près de deux jours de suite sans presque désespérer, maintenant je commence à me faire à cette idée; et je ne pense plus guère qu'à aller chanter la grand'messe à Quéménéven et baptiser tes enfants, comme tu m'en as déjà prié. Il me manque une chose, c'est de connaître ton mari, comme tu l'appelles. »

L'affection dont il entourait ses sœurs il la reportait sur ses neveux et nièces.

Comme aumônier des Dames du Sacré-Cœur, il recevait ses nièces chez lui, à tour de rôle, jusqu'à leur première Communion. Elles allaient en classe à l'établissement, puis prenaient pension dans sa maison d'abord sur le quai, puis à partir de 1887-1888 à la rue Bourg-les-Bourgs. Après leur première Communion elles devenaient pensionnaires au Sacré-Cœur même.

Tous les dimanches la religieuse surveillante appelait au salon « les nièces de M. l'Aumônier ». Ce n'était pas alors une ou deux élèves qui sortaient des rangs, mais une quinzaine de tous les âges : demoiselles Hervieu, Peyron, de Penanros, Le Querré, des Déserts, Bigot, Chancerelle, Roger, Grivart... Elles passaient une bonne demi-heure avec leur tonton, qui, parfois, leur avait apporté des choux glacés à la crème, et d'ordinaire sortait de sa poche un bâton de réglise, le coupait en tranches bien fines et faisait la distribution. Il leur parlait souvent de son séjour à Rome et leur contait de petits faits de nature à les intéresser, comme quoi, par exemple, il surprit un pickpocket qui avait glissé sa main dans sa poche et qu'il saisit avec force... et celui-ci de répondre à son étreinte, en lui demandant de ses nouvelles comme une vieille connaissance !

C'est lui qui eut l'idée, après la mort de sa bonne maman, de réunir chaque année, au mois d'août autant que possible, un certain nombre des



Réunion des anciens de la famille. — Quimperlé (2 août 1904)



Au Pont-Guen, en Quéménéven, réunion de famille (1910)

membres de la famille, en un endroit fixé d'avance. On y accourait des quatre coins du Finistère, de Bordeaux, du pays Nantais et ces réunions groupaient jusqu'à soixante-dix, quatre-vingts membres de la famille. Quelle joie pour tous, petits et grands, quelle fête !

Le programme était toujours le même. La journée s'ouvrait par la messe, que disait l'oncle Paul pour les défunts de la famille. Elle était suivie d'une visite au cimetière ; puis l'on faisait une offrande aux pauvres. Vers midi pique-nique parfaitement organisé, comprenant un menu complet, chacune des familles apportant un plat commun pour tous.

Chaque année le lieu de la fête changeait : Quimperlé (1904), Quéménéven (1905), Moëlan (1906), Concarneau (1907), Tréboul (1908), Quimperlé (1909), Quéménéven (1910), Le Pouldu (1911), Les Sables-Blancs, Tréboul (1912). La guerre vint interrompre en 1914 ces joyeux rendez-vous. En 1919 cependant un dernier petit groupe parvint à se reformer, pour entourer ce bon tonton Paul, qui ne se déplaçait guère désormais, et ce fut à l'évêché même que Mgr Duparc eut la bonté d'accueillir et de bénir la famille.

Nous avons parlé des menus. Dans ces joyeuses réunions ils s'agrémentaient parfois d'une poésie composée et dite par M. Joseph de Penanros, de Penfoennec, en Poullan. Au Pont-Guen en Quéménéven voici d'après le poète, la composition du menu : crevettes, andouille, saumon, canards, pâté, melons ; nous voici au dessert :

Petits cousins, ouvrez bien les oreilles,
J'en suis pour vous au point intéressant :
Voici les fruits dorés remplissant les corbeilles,
Et les gâteaux exquis et les bonbons fondants.

Suivent les vins fins et le champagne, et voici
la strophe finale, la douzième :

Et maintenant que voilà le programme,
Qu'à vous servir en vers on m'avait condamné,
Allons, nobles seigneurs, vite la main aux dames,
Et toi, bon tonton Paul, le *Benedicite*.

Le poème qui agrémenta la réunion de Quimperlé chez maman Zoé le 2 août 1904 est plus grave d'allure : nous le donnons intégralement :

Des quatre coins du Finistère,
De Bordeaux, du pays Nantais,
Merci, d'être venus exprès
Au rendez-vous de la Grand'mère,
Qui convoque tous ses enfants,
Les petits, les moyens, les grands
Pour leur dire, ainsi que l'apôtre,
Que Jésus aimait entre tous
Ces seuls mots qui résument tout :
« Aimez-vous bien les uns les autres —
« Aimez les petits, vous, les grands ;
« Vous, petits, aimez vos parents,
« Par vous, le soir verra lever l'aurore ;
« N'oubliez pas les disparus,
« Si parmi vous, ils ne sont plus
« Priez pour eux — c'est les aimer encore.
« Pensez aux malheureux aussi
« Autant que vous pourrez, soulagez leur misère
« L'aumône vaut une prière
« Car par la Charité, tous vont au Paradis
« Et c'est là, mes enfants, que vous attend grand'mère. »

Dans la famille de Paul Peyron, aucune cérémonie ne se passait sans lui : baptêmes, premières communions, mariages, enterrements.

Il disait en 1915 que Camillette Hervieu, fille aînée de sa sœur Camille, était la première des cent dix ou cent douze neveux, nièces, petits-neveux et petites-nièces qu'il avait baptisés. A partir de cette époque il ne se déplaçait plus pour les baptêmes, qui devenaient par trop fréquents, alors que les voyages se compliquaient du fait de la guerre.

Sa sœur Camille fut la première de sa famille dont il bénit le mariage, en 1867. Un mois avant sa mort, en 1920, il bénissait à Poullan l'union de Patrick Bardin et de Marie-Yvonne de Penanros. De Rome, le 28 janvier 1908, il fit parvenir la bénédiction papale à son neveu Jean Peyron qui épousait à Quimperlé Agnès Rouvière. On a souvent plaisamment répété qu'il refusait aux jeunes époux son allocution de mariage, parce qu'il ne voulait pas en varier le texte dans d'autres circonstances semblables : c'est une légende, on peut voir aux Archives de l'évêché un certain nombre de ses discours de mariage.

A l'appel de ses parents absents du pays il se faisait une joie de leur apporter le réconfort et la douceur de sa présence. C'est ainsi qu'en 1904 on le trouve à Salix-de-Béarn, près d'Orthez, en 1905 à Cambo-les-Bains, où hivernait un de ses cousins germains avec sa famille. En 1908, revenant de Rome, il fait le chemin des écoliers, passant à Ajaccio, Barcelone, Saint-Sébastien, Bordeaux et Nantes, où des parents l'attendaient. Il aimait aussi à faire des surprises : en 1910, il franchit la

Manche pour s'en aller chez les Ursulines de Beaconfield, rendre visite à quatre de ses petites-nièces pensionnaires : quelle joie pour ces pauvres enfants ! L'année suivante on le voit à Saint-Sébastien au couvent des Dames du Sacré-Cœur, assistant à la première communion de trois autres petites-nièces.

*
**

En 1883 un deuil cruel viendra broyer le cœur de Paul Peyron, c'est la mort de son père.

Le 1^{er} avril de cette année il recevait de sa bonne maman quelques lignes écrites à la hâte :

« CHER PAUL,

« La journée d'aujourd'hui dimanche n'est pas bonne. Ton père n'a pas demandé un journal, ni son livre de messe. Je ne comprends pas que M. le Curé ne lui envoie pas le viatique. Tâche d'arriver pour arranger cette grande affaire, et nous tranquilliser par l'accomplissement de cette grande action que ton père était si disposé à accomplir au cours de la Semaine Sainte... »

Quelques jours plus tard, le 5 avril, Sylvain Peyron partait pour un monde meilleur. Décédé Place au Lait, il fut inhumé le lendemain au cimetière paroissial « en présence de MM. de la Villemarqué et Audran » dit l'acte de décès, signé de Jean-François Abgrall, vicaire (1).

(1) Futur missionnaire des Missions-Etrangères de Paris.

A cette occasion M. le chanoine Peyron reçut de multiples condoléances. Le lundi 16 avril son vieil ami Cosquer, recteur de Loctudy, lui adressait ces lignes : *« Je viens de recevoir ta lettre ; non, je ne savais pas lorsque je t'écrivais que tu avais perdu ton bon père. Je l'ai su cependant depuis, le jour même où ma lettre est partie, par M. Arhan, de Redené, mon ancien vicaire, qui est venu me faire une petite visite. Je prends la plus grande part à ton chagrin, et je prierai pour lui, comme tu me l'as recommandé, au Saint Sacrifice de la messe. »*

Vers la même époque il reçut l'émouvante lettre qui suit, d'un autre ami, le Père Adigard. Elle est écrite de Jersey le 11 avril :

« MON CHER AMI,

« La lettre du cher Père Le Moigne m'apporte la nouvelle de la mort de M. Peyron, je m'unis de tout cœur à ton chagrin, et je veux m'associer à tes prières pour le repos de son âme. Je sais combien sont vifs, dans ta famille, les liens de l'affection mutuelle, et par suite combien l'épreuve est pénible pour vous ; si Mme Peyron en était le cœur, M. Peyron était la tête et le centre, et certes Dieu l'avait béni dans ses enfants et les enfants de ses enfants. Mais tous savent aimer la sainte volonté de Dieu plus que leur propre volonté, et contempler les immortelles espérances qui rendent si beau le tombeau d'un chrétien et d'un homme de bien.

« Présente mon plus sympathique respect à Mme Peyron, et à ceux de tes parents que j'ai eu le plaisir de connaître. Votre chère Fille de Saint-Vincent-de-Paul n'aura sans doute pas eu la consolation de veiller au chevet de son père mourant; mais Notre-Seigneur l'y remplaçait assurément, et se souvenait du don qu'il Lui avait fait un jour. En apercevant, de Jersey, les côtes normandes, ma pensée a vite franchi les quelques lieues qui nous séparent de Valognes.

« Je m'unis à tes prières et à tes Saints Sacrifices, et c'est aux pieds de notre commun Maître que je demande pour ton bon père locum refrigerii, lucis et pacis.

« Ton tout dévoué serviteur, en Celui qui est la Résurrection et la Vie. »

S. ADIGARD,
s. J.

Quatre mois plus tard une autre lettre de condoléances venait du fond de l'Amérique. Antoine Léonard, vicaire général et curé des Cayes, écrivait à son ami :

« CHER PAUL,

« J'ignorais la mort de ton bien-aimé père. L'Impartial n'a pas dû en parler, à moins que quelques numéros à ma destination ne se soient égarés. Je ne pouvais donc t'adresser plus tôt mes sentiments de condoléance. Je connaissais bien ce cher défunt, et ai été à même d'apprécier ses hautes qualités, et de voir tout le bien qu'il voulait

faire à la classe ouvrière. La vie régulière et charitable qu'il a menée depuis de longues années lui aura fait trouver grâce devant Dieu. Je ne l'oublierai cependant pas au saint autel. Quand tu écriras à ta mère ou que tu la verras, offre-lui mes condoléances. »

Dans son Livre de Raison voici ce qu'écrivait M. Sylvain Peyron de son fils Paul en 1878.

« Mon fils Paul vient après Sylvain. Il a fait toutes ses études au Collège de Redon (Saint-Sauveur). Sa vocation dès son enfance pour l'état ecclésiastique a été bien réelle et invincible, au point qu'à l'âge de neuf ans, quand nous lui parlâmes de le mettre au Collège de Redon, il nous conjura avec larmes de ne pas le placer dans ce collège, mais à celui du Petit Séminaire de Pont-Croix et quand nous lui demandâmes le motif de sa répugnance pour Redon où son frère aîné avait été si bien, il nous dit que désirant être prêtre, il voulait aller à Pont-Croix, d'où il savait qu'on sortait abbé ou prêtre; mais quand nous lui dîmes qu'à Redon on faisait également des études pour devenir prêtre, il ne fit plus d'objection. Il sortit du Collège de Redon pour entrer au Séminaire de Quimper. Après deux ou trois ans, il lui manquait encore trois ans pour avoir l'âge de recevoir la prêtrise; nous l'envoyâmes finir sa théologie à Rome au Séminaire Français. Il y est

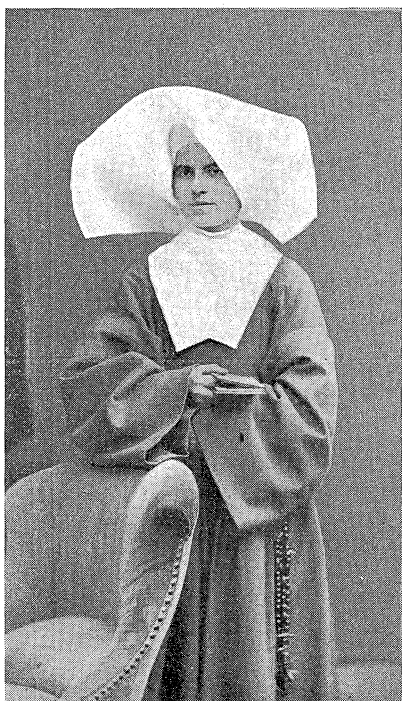
« resté trois ans et il s'y trouvait pendant le
« Concile œcuménique, convoqué par Pie IX pour
« proclamer le dogme de l'infailibilité.

« Il revint ordonné prêtre, et fut attaché à
« Quimper près de Mgr Sergent, successeur de
« Mgr Graveran, en qualité de secrétaire particu-
« lier. A la mort de Mgr Sergent, il fut nommé
« par Mgr Nouvel, secrétaire administrateur de
« l'évêché, fonctions qu'il remplit aujourd'hui
« avec celle d'aumônier des Dames du Sacré-Cœur
à Quimper.

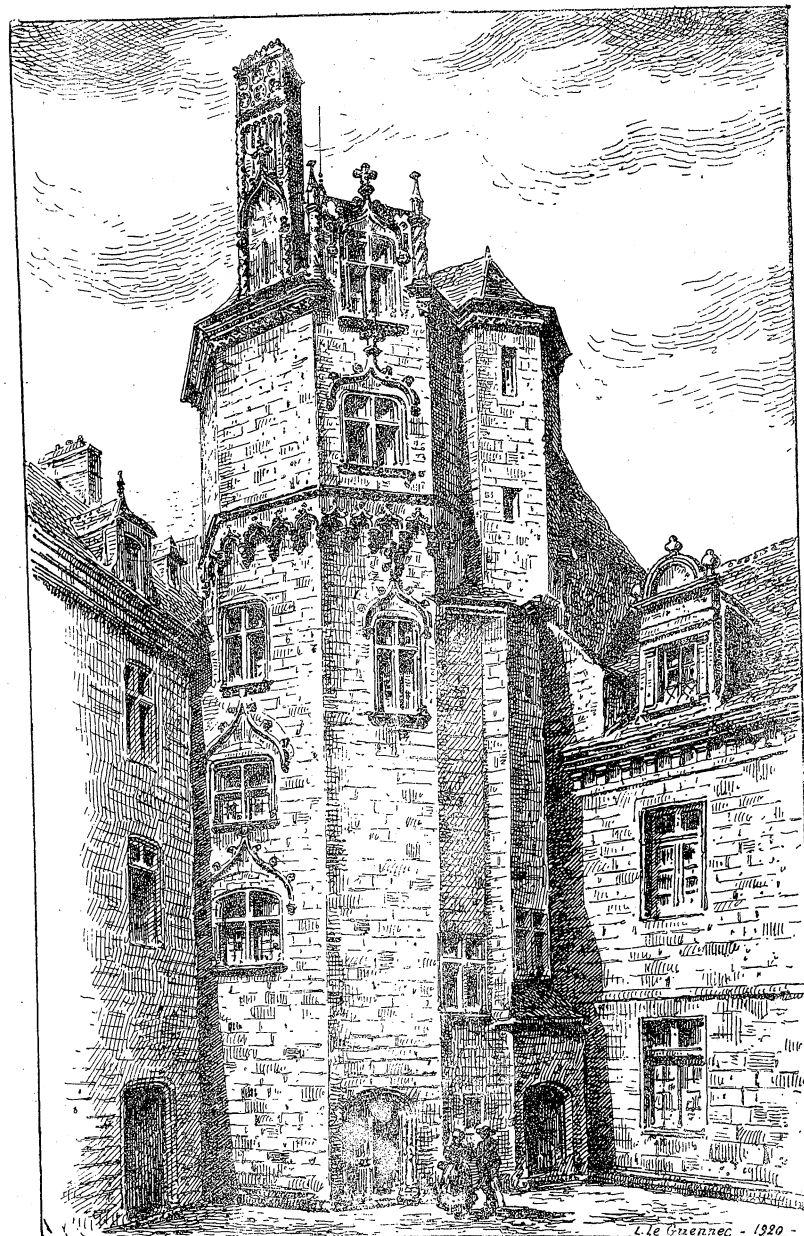
« Son caractère doux et tranquille, obligeant
« et serviable, le fait aimer de tous ceux qui le
« connaissent. Il aime et cultive aussi les arts. Il
« a fait de très jolis dessins à la plume ; il est
« amateur de musique ; il réunit une fois par se-
« maine chez lui les amateurs de Quimper pour
« faire de la musique de chambre ; comme *alto* il
« fait sa partie dans les quatuor et *quintette* de
« Beethoven, Mozart, etc... Je le crois destiné par
« sa capacité et son dévouement aux intérêts ca-
« tholiques du diocèse de Quimper, à faire un
« prompt avancement dans la hiérarchie ecclésias-
« tique. »

Le 22 mai 1909 un nouveau deuil venait affli-
ger le cœur de M. Peyron : c'était son frère Syl-
vain qui mourait à Quimperlé. A cette triste nou-
velle, le Père Léon, supérieur de Saint-Sauveur de
Redon, s'empressa de le consoler :

« *Que de deuils autour de vous, cher M. le Cha-
noine, comme tout cela se précipite parmi les*



Emilie PEYRON
en religion Sœur Antoinette



Logis de Rohan au palais épiscopal de Quimper
(Cliché Société Archéologique du Finistère.)

vôtres. Je sais que vous êtes une nombreuse famille, mais chaque départ n'en demeure pas moins cruel. Il me semble que celui-ci auquel j'étais loin de m'attendre doit encore vous atteindre plus profondément au cœur, et je vous en exprime mes condoléances plus vives; prions Dieu de vous donner non seulement sa consolation, mais encore comme prêtre de consoler et de réconforter tant d'êtres affligés qui vous entourent, et qui doivent se tourner vers vous, en ces jours sombres, comme vers le rayon d'espérance dans la pensée du ciel, dans la pensée aussi des sacrifices et des prières que vous offrirez pour les vivants et pour le cher défunt; nous nous unissons à vous, nous avons déjà commencé à le faire dès l'arrivée du petit télégramme hier soir. »

De Laval, le 4 juillet, M. Trévédý, un confrère de la Société Archéologique du Finistère, écrit à son tour :

MON CHER CONFRÈRE,

« Rentrant de la campagne je trouve le Bulletin de juin. En l'ouvrant j'apprends la mort de Monsieur votre frère. Je prends bien part à votre douleur. J'ai passé par là il y a quatre ans, et je sais ce qu'il en coûte de ne plus voir un frère avec lequel on a été élevé, et qu'on a aimé depuis sa petite enfance. Recevez donc mes bien sincères condoléances. » —

Cinq mois plus tard, la bonne maman de Paul décédée au Porradec, le 6 septembre, suivait dans

la tombe son fils Sylvain. Quel crève-cœur pour le chanoine de Quimper ! Des lettres de condoléances qu'il reçut en cette douloureuse circonstance il n'a conservé que la suivante. Elle vient d'une religieuse du Sacré-Cœur, la Mère Bernard résidant à Lille, et qui est heureuse de tenir l'occasion de dire à M. Peyron « sa profonde reconnaissance pour tout ce qu'elle a chez lui trouvé de bonté et de secours pendant les trois ans qu'elle a passés à Quimper » :

MONSIEUR LE CHANOINE,

« J'ai appris ce matin, sans surprise, mais non sans émotion, la mort de votre excellente et sainte Mère. Vous prévoyiez déjà cette perte quand j'ai quitté Quimper, mais je sens combien votre cœur doit en souffrir, et je ne veux pas tarder à vous dire que j'unis mes prières aux vôtres, et que je demande au bon Dieu de vous adoucir ce grand sacrifice. Je pense que vous avez eu la consolation d'assister et d'encourager votre mère au moment suprême, et de voir une fois de plus comment meurt une élue. Elle va être bien puissante auprès du bon Dieu qu'elle a si bien et si longtemps servi sur la terre, elle restera le centre invisible de cette grande et belle famille qui sera sa couronne au ciel. Germaine et Simone ont dû bien pleurer leur chère grand'mère, elles vont tâcher de lui ressembler en petit maintenant pour l'imiter encore mieux plus tard et conserver à la Bretagne le beau type des grandes chrétiennes. »

On ne lira pas sans édification le testament spirituel de cette pieuse personne que fut Mme Peyron. Le voici :

Quimperlé le 5 mai 1896.

« Je résume en un seul mot le souhait le plus vieux de date, le plus sincère, le meilleur que je puisse faire pour votre bonheur, celui de vous voir tous, petits et grands, marcher dans la voie qui mène au vrai bonheur. L'éducation chrétienne que vous avez reçue vous a appris à rendre à Dieu les honneurs, qui lui sont dus, vos obligations envers votre prochain, la résignation surtout à la volonté de Celui qui gouverne l'univers ; lors même que cette volonté contrarie la nôtre, accepter avec foi les plus rudes épreuves. Il connaît notre faiblesse : je l'ai ressenti par ma propre expérience. Courage donc et confiance en la bonté de Dieu, car on n'obtient pas ses récompenses sans peine.

« Je quitte ce triste monde sans autre regret que celui de ne plus vous voir, car je vous aime tous, et vous laisse entre les mains de Dieu et de la Vierge Marie, plus puissants que je ne suis pour vous protéger et vous conduire vers le but que j'ai toujours désiré pour vous tous, que je bénis...

20 septembre 1896.

« A toutes mes générations je donne ma bénédiction la plus tendre et la plus sincère : j'ai prié

afin qu'ils soient saints... Merci à tous des marques de tendresse dont j'ai été entourée. A tous je donne rendez-vous au Paradis. »

Zoë PEYRON, née PENANROS.

Le 1^{er} février 1903 Paul Peyron fut appelé près de sa sœur religieuse prise de maladie. De Valognes il envoya des nouvelles à ses sœurs Camille et Marie : l'état de la malade était grave et donnait des inquiétudes. De retour à Quimperlé il mandait le 15 février à Pauline :

« Je suis arrivé à temps à Valognes pour voir la sœur Emilie encore assez bien, et se faisant illusion sur la gravité de son état. Elle avait un anthrax à la mâchoire et pouvait à peine ouvrir la bouche et parler; ce qui ne l'a pas empêchée de me fredonner de vieux airs des quatuors que nous exécutions tant bien que mal autrefois... J'ai reçu une lettre de la Supérieure qui me dit qu'elle a reçu les derniers sacrements. »

La bonne religieuse fut rappelée à Dieu le 16 février à huit heures du soir. Elle était l'aînée de la famille : « Me voilà désormais en tête de ligne » note Paul.

Ce dernier et sa sœur Emilie s'écrivaient assez rarement; cependant une amitié surnaturelle profonde unissait intimement le frère et la sœur, qu'on en juge par la lettre suivante :

MON CHER PAUL,

C'est moi cette année qui te souhaite la première mes vœux du nouvel An. Je veux comme tu

le vois réparer ma paresse des années précédentes, et te dire ce que tu sais déjà sans que j'aie besoin de te l'écrire, combien je désire que tu sois heureux.

« Etre heureux, pour nous qui, par état, sommes consacrés à Dieu, c'est-à-dire que nous soyons meilleurs que l'année passée, car le bonheur chrétien c'est la vertu. Mais j'y pense ou plutôt je n'y pense pas, à quoi bon prêcher à un prêtre qui maintenant surtout doit si bien prêcher, après avoir bu de l'eau de Notre-Dame de Lourdes! La sainte Vierge est la grande Maîtresse des prédicateurs. Elle a bien peu parlé sur la terre, à peine avons-nous quelques-unes de ses paroles, mais elle a beaucoup pensé dans son cœur; aussi toutes ses paroles ont-elles porté fruit par toute la terre. Ainsi il me semble que doit faire un prédicateur : avant de parler bien apprendre à penser.

« Ris si tu veux de mes conseils tout fraternels, mais crois que, s'il m'était possible de juger par moi-même de ton talent, je serai bien contente, par exemple, si tu venais prêcher dans notre petite chapelle, mais depuis Mgr Sergent tes voyages ont été interrompus et tu restes tout à tes enfants du Sacré-Cœur! »

CHAPITRE XII

La correspondance de M. Peyron

Doté par la divine Providence d'une nombreuse famille, entouré de la sympathie de multiples amis, archéologue et historien, secrétaire et chancelier-archiviste de l'évêché pendant près d'un demi-siècle, Paul Peyron a entretenu une correspondance aussi abondante que variée. De Quimper ses lettres, d'une écriture très fine parfois difficile à déchiffrer, se sont envolées en tous pays. Rares sont celles que nous possédons. Le bon chanoine, par contre, a eu la bonne idée de conserver quelques centaines de réponses à ses épîtres. On peut y distinguer deux séries : les lettres d'affaires et les missives d'amitié. Il sera utile de présenter ici quelques spécimens des unes et des autres.

I

Voici d'abord une requête adressée de Quimperlé le 8 mai 1874 par Mme Peyron, à son fils, qui est près de l'Evêque : *tost d'am Eskop*, comme on dit en breton :

« Je t'envoie une lettre de Mme D., qui demande ta protection pour obtenir de Monseigneur son approbation à la publication de son recueil de pensées qu'elle veut imprimer. Tout ce qui peut sortir de l'âme de cette pauvre dame ne peut être que très bon à mon avis, nous avons su l'apprécier ici par ses œuvres, elle veut aujourd'hui nous édifier par sa théorie : je souhaite qu'elle réussisse dans son projet, certaine d'avance que les pensées qu'elle a recueillies ne peuvent que fortifier et éclairer les mères chrétiennes dans leur mission. Si donc Monseigneur veut prendre la peine de lire son recueil, fais-le lui savoir cher Paul et pour ce je t'envoie sa lettre. »

Quelques mois plus tôt, le 22 février 1874, c'est le chanoine Hurbain, de Corbigny, qui écrivait à M. Peyron :

« Je commence par vous faire mes excuses. Et à propos de quoi? direz-vous; le voici, le mandement de Monseigneur de Quimper, que vous m'avez envoyé ne m'est pas arrivé aussitôt que les autres, et cela parce qu'il a fait plus de chemin qu'il n'en devait faire. Dès lors ne le voyant pas venir, je me disais : l'abbé Peyron, le nouveau secrétaire général, m'a oublié... et j'en étais tout triste. Vous savez combien je vénère Mgr Nouvel, et aussi combien je suis heureux de recevoir ses circulaires et mandements; je les lis et relis plusieurs fois. Je les prête au doyen de Corbigny qui en fait son profit

pour ses prônes. Il a copié le plan d'Instructions que Monseigneur a fait pour son clergé, il a déjà commencé à le suivre. Le vicaire fera de même. »

Le 13 novembre 1888, c'est un vieil ami, M. le chanoine Belbéoc'h, supérieur du Petit Séminaire de Pont-Croix, qui recourt aux bons offices de son ancien condisciple du Collège Romain :

« MON CHER PAUL,

« Voudrais-tu t'informer près de Monseigneur de l'époque où sa Grandeur pourrait venir donner la confirmation dans le Cap? Il m'a laissé entendre, vendredi dernier, qu'il ne lui serait pas désagréable de faire une tournée dans ce pays, et j'ai convoqué les recteurs du canton pour jeudi 15 à midi à l'effet de nous entendre à ce sujet. Mais pour délibérer utilement il serait presque indispensable de connaître les jours dont Monseigneur pourrait disposer en notre faveur, soit dans le courant de décembre, de janvier, soit même à la rigueur avant la fin de ce présent mois de novembre. Comme il y a dans ce doyenné une douzaine de paroisses sans compter le Petit Séminaire, il faudrait que Monseigneur pût faire parmi nous un séjour de cinq ou six jours. S'il était en ton pouvoir de me fournir ce renseignement pour jeudi matin, soit par lettre, soit par dépêche, tu nous rendrais un service signalé et je mettrais volontiers en délibération la proposition de t'ériger une statue colossale sur le phare actuellement éteint de la Pointe du Raz.

« Par ailleurs, en ce coin du monde, toutes choses et toutes gens se contentent de vieillir de vingt-quatre heures par jour. »

II

Voici maintenant quelques lettres dictées par l'affection ou l'amitié. Elles viennent de la maman de Paul Peyron, de l'un de ses neveux, de trois amis les abbés Le Borgne et Traon, puis le chanoine Guillou, et du Père Talabardon, Eudiste.

*
**

Mme Peyron est à Quéménéven, près de l'un de ses neveux, malade. Elle écrit le 8 mai 1870 à son fils :

« CHER PAUL,

« Je compte partir d'ici jeudi. Peut-être serai-je devancée par tante Emilie, que l'on attend aussi chez nous ce jour-là. Toutes les deux, nous sommes en voyage depuis deux mois, mais dans différentes conditions : elle, c'est pour jouir, moi, cher Paul, c'est pour voir souffrir. C'est triste, je t'assure, et lorsque mes occupations me laissent un instant de tranquillité, je me laisse aller au découragement. Je ne repose mon esprit que lorsque je pense à toi et à Emilie : je sens que, tous les deux, vous êtes dans la voie où, même en cette triste vie, on ait un peu de calme. Profitez donc de cette paix que vous

donne le bon Dieu pour prier pour nous, qui vivons au milieu des embarras de cette vie matérielle et pénible, pleine de déception et d'épreuves... »

**

Pierre Hervieu, de Quéménéven, fait ses études à l'Institution Saint-Sauveur de Redon. Le 2 novembre 1882 il écrit à son oncle :

« MON CHER TONTON PAUL,

« Je te dis bonjour en te disant que tu devrais venir à présent, puisque tu n'es pas venu le jour des anciens élèves, puisqu'il y avait une petite fille morte au Sacré-Cœur, ça t'a fait de la peine. Tâche de bien faire de mécanique, et puis fais une élice (sic) à la perrissoire avec les choses de tes pendulles. Nous avons encore une semaine à attendre pour que nous sortions; si tu venais, tu nous ferais un grand plaisir. Nous irions chez Filion manger des gâteaux, et nous prendrions du chocolat, nous qui n'en avons pas. C'est désagréable de manger à quatre heures son pain sec et dur.

« Dis beaucoup de choses à Julie et à mes deux sœurs qui sont aussi à bûcher au Sacré-Cœur, et à M. Salaün (1). »

**

Quand il reçut le camail de chanoine honoraire M. Peyron eut la joie d'être félicité par de nom-

(1) Chanoine titulaire.

breux amis. Voici deux billets qui lui furent adressés à cette occasion par d'anciens condisciples au Séminaire de Quimper.

Santec, le 3 avril 1874.

« MON TRÈS CHER,

« J'éprouve trop de plaisir à la nouvelle de ta promotion au canonat pour attendre un instant à te l'exprimer.

« Reçois donc, après les hautes félicitations qui te sont déjà parvenues, les sincères compliments de ton condisciple, le petit Borgne, qui conserve et conservera toujours pour toi, cher Chanoine, bon souvenir et bonne amitié (1). »

« Charissime Popol,

« Complacuit olim tibi flere cum flentibus.

« Liceat hodie mihi gaudere cum gaudentibus.

« Ecce igitur sincere et coram Deo congratulatur tibi tuus

« Joannes Franciscus Fraon adhuc modicum in vinculis infir-
[mitatis detentus.

Saint-Pol-de-Léon, Saint-Joseph, 3 avril 1874.

**

Né à Quimperlé, Corentin Le Guillou fut promu au sacerdoce en 1830, et devint aussitôt aumônier de l'Hôpital de la Charité, à Paris. Deux ans plus tard il est chanoine honoraire de

(1) Jean Le Borgne, né à Landerneau en 1842, prêtre en 1866, recteur de Santec depuis 1869.

Quimper et curé de Saint-Justin-Levallois, à Paris. En 1872 il devient chanoine prébendé de Notre-Dame.

Compatriote de Paul Peyron, le chanoine Le Guillou semble le bien connaître et il entretient avec lui une correspondance assez suivie. Très informé des nouvelles ecclésiastiques, il les communique volontiers au chanoine de Quimper. Voici, à titre de spécimen, l'une de ses lettres :

Levallois-Perret, mercredi 28 septembre 1887.

« BIEN CHER MONSIEUR PAUL,

« Quimper a son évêque; j'arrive de lui faire visite. Il vous a été expédié ce matin une dépêche télégraphique, pour vous annoncer la nomination de M. l'abbé Lamarche, curé de Sainte-Marie-des-Batignolles, au siège de Quimper et de Léon, vacant par la mort de Mgr Nouvel.

« Donc j'ai cru inutile de vous télégraphier moi-même, me réservant de vous écrire en rentrant chez moi...

« La nomination est faite, notifiée, acceptée, mais le Journal Officiel ne doit le donner que samedi prochain.

« Vous voici donc hors d'inquiétude. Mgr Lamarche n'aura contre lui que sa santé, qui l'oblige à de grands ménagements, mais elle pourra se fortifier dans notre bénie Bretagne.

« Je vous donnerai ultérieurement de plus amples détails, mais pour le moment Deo gratias... »

*
**

Et voici, pour terminer, quelques extraits des lettres du Père Talabardon. Ce bon religieux continue à suivre son ancien élève, son « Paul bien-aimé », à travers toutes les étapes de sa carrière. Dans des épîtres tout empreintes de piété, de délicatesse, de cordiale affection, il demande des nouvelles de sa santé, de sa famille, des évêques qui se succèdent à Quimper, et le tient fidèlement au courant de la vie de l'Institution Saint-Sauveur :

Redon, 30 septembre 1887.

« CHER PAUL,

« A l'instant même, je viens de voir Mgr de Forges qui, connaissant beaucoup M. l'abbé Lamarche, curé de Sainte-Marie-de-Batignolles, à Paris, m'a dit que c'est providentiellement un choix excellent. L'élu est très pieux, très charitable, attaché aux saines doctrines et fort aimable. Il est du reste très connu dans le pays de Saint-Malo. Dans une petite paroisse détachée de la paroisse très importante de Paramé, et nommée Rothéneuf, il possède une villa où, depuis plusieurs années, il vient passer, sur le bord de la mer, quelques jours de villégiature. Rothéneuf n'a que quatre cent cinquante âmes. M. l'Abbé, qui

ne fait qu'un avec le recteur, y a fondé deux écoles libres, une pour les garçons, dirigée par deux Frères de l'Instruction chrétienne, une pour les filles, dirigée par les Sœurs des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie, dites des Petites-Ecoles, dont la maison-mère est à Paramé même... »

Saint-Sauveur de Redon, juin 1887.

« CHER PAUL,

« Quand on a le cœur oppressé, on cherche autour de soi un ami véritable à qui on puisse confier le sujet de sa peine et recevoir de lui quelque consolation. Sans doute la foi nous montre toujours au ciel comme aussi au saint Tabernacle, le Souverain Consolateur, mais ce Dieu infiniment bon et infiniment miséricordieux permet et bénit même les épanchements de l'amitié chrétienne. C'est ce qui autorise le vieil ami de votre bonne famille, et le vôtre parfaitement, à vous redire combien grande, combien vive a été, et est toujours avec vous, la peine que m'a causée la mort de votre saint Evêque. Si, même avant la première annonce de la dernière maladie, et enfin de la mort de Mgr Dom Anselme, mon cœur était souvent tourné vers votre splendide cathédrale et le palais épiscopal de Quimper, je puis dire, qu'en dépit des préoccupations et fatigues extrêmes, pour mon âge surtout, que m'ont occasionnées et la première Communion et les deux Fêtes-Dieu qui ont suivi, ma pensée est restée sans cesse dirigée vers Quimper.

« Si je ne suis pas arrêté par la maladie, j'assisterai au service solennel de votre saint Evêque, et je crois que notre Supérieur général, qui fait, en ces temps-ci la visite régulière de nos Maisons de Bretagne, y assistera aussi.

« Nous sommes écrasés ici, en cette fin d'année scolaire, nous serions tous bien désolés, moi surtout, de ne pouvoir donner par notre petite présence, une preuve authentique de la très respectueuse et très sympathique affection et gratitude à la mémoire du tant regretté Mgr Nouvel.

« Priez pour moi, cher bien-aimé Paul, et croyez-moi toujours en Notre-Seigneur.

« Votre vieux, vrai et constant ami. »

Gustave TALABARDON.

Prêtre Eudiste.

Redon, le 9 juin 1890.

« TRÈS CHER AMI,

« ... Comme il y a longtemps que je ne vous aie écrit, sans vous oublier pour cela, croyez-le bien! Malgré mes vieux ans et la diminution de mes forces physiques, toujours je pense au cher pays du Finistère, à tous ceux que j'y ai connus et aimés, à tous ceux que j'y connais encore et aime toujours; les Peyron et tous ceux qui leur appartiennent sont et seront toujours de ce nombre... »

Redon, le 31 août 1890.

« CHER ARCHIVISTE,

« Malgré mes soixante-dix-sept ans bientôt sonnés, mon intention est d'aller passer quelques jours à Kerlavarec et environs (1). Je quitterai Redon, si possible, lundi prochain, et passerai la semaine au manoir. Quel bonheur, si en faisant visite aux vôtres, j'étais assez heureux pour vous rencontrer! Souvent je pense à vous; souvent je me transporte par la pensée, à Quimper, à Saint-Corentin, à l'Evêché, à Saint-Joseph, au Sacré-Cœur, etc... Que de bons amis j'ai connus, estimés et aimés, et qui ont disparu pour un monde meilleur vers lequel je marche à grand train moi aussi!

« Arrivé à un séjour de cinquante années, qui sonneront le 4 janvier prochain, à l'abri des vieux cloîtres de Saint-Sauveur, je ne vis plus que de souvenirs. Sans avoir, comme vous, bien-aimé Paul, le titre et les fonctions d'archiviste, avec l'assentiment de mes Supérieurs, je vais vivre dans la retraite, sans quitter la vieille abbaye, et j'écirai tant que je pourrai tenir une plume, les traditions anciennes.

« Je ne suis pas, dans la force du terme infirme, si ce n'est d'une oreille à peu de chose près bouchée, mais, comme vite je me fatigue! Vous

(1) Le manoir de Kerlavarec, converti en ferme, se trouve en Tréméven, à trois kilomètres nord du bourg.

m'aideriez, n'est-ce pas, bien-aimé Archiviste, à obtenir que mes derniers jours soient une bonne préparation à une sainte mort... »

Redon, 27 septembre 1890.

« MON CHER PAUL,

« En raison de mon grand âge (bientôt soixante-dix-sept ans), et vu la diminution de mes forces physiques qui s'accroît chaque jour, avec la pleine autorisation de mes Supérieurs, je vais désormais prendre, comme on dit, mes invalides.

« J'eusse désiré me fixer, jusqu'à mon dernier soupir, à la Roche-du-Theil pour m'y préparer, à l'ombre de la sépulture de tant de mes confrères et frères dont j'ai vu toutes les tombes s'ouvrir et se fermer. Le bon Père Le Doré désire que je reste et meure à ce Saint-Sauveur si cher où je réside depuis le 4 janvier 1841, un an après que les Eudistes en eussent pris possession. Tant que ma main pourra tenir une plume, et que ma mémoire ne sera pas oblitérée, je devrai consigner tous les détails (et ils sont bien nombreux) qui pourront servir, à la tradition de ce Collège. Ce sera, comme la continuation des traditions de l'antique abbaye bénédictine de Saint-Sauveur, dont l'histoire de Redon par Dom Jausions, ancien élève de notre Collège, avec le cartulaire de l'abbaye bien conservé donne la trame jusqu'au moment de la grande Révolution, 1789.

« Il me faudrait votre talent, mon cher Paul, pour recueillir ces traditions dernières, et plus

tard, il se trouverait peut-être une plume plus exercée pour donner une histoire complète et intéressante de ce Redon, qui doit son origine et ses développements à Saint-Convoion, fondateur et premier abbé de Redon, et à ses successeurs, moines de Saint-Benoît, demeurés plus ou moins, jusqu'en 1789, époque de leur dispersion, Seigneurs spirituels, comme ils l'étaient de quinze autres paroisses, mais aussi Seigneurs temporels. »

Redon, 12 juillet 1892.

« MON CHER PAUL,

« Je profite d'une bonne heure de répit qui m'est donnée pour vous remercier de votre offre si obligeante d'une chambre, sous votre toit toujours hospitalier, si nous allions assister au service solennel de votre évêque défunt...

« Rendu un peu libre, si ce n'est en ces derniers jours d'année scolaire, j'aspirerais encore, malgré mes vieux ans dont le poids m'est plus à charge qu'à votre vénérable mère, au moment d'aller respirer quelque peu l'air de Kerlavarec. Mais, hélas ! selon toute apparence, cela me devient impossible. Déjà, l'année dernière, mes pauvres jambes étaient devenues si faibles que ce m'était un voyage pénible d'aller soit à Tréméven, soit à la chapelle Sainte-Gertrude, et que je n'eus pas le courage, pendant près de quinze jours que je passais dans notre petit manoir, de parcourir toute la propriété. Cette année, et désormais, je le vois, non sans chagrin, je

ne pourrai plus aller prier sur la tombe solitaire de ma vénérée mère, et à Quimperlé, aller à travers la ville, aller voir mes amis et connaissances de Saint-Nicolas, des Ursulines. Que la sainte Volonté de Dieu soit faite et adorée !

« Vos neveux vont bien, et Marc avec les jeunes Andrieux se distinguent par leur conduite excellente et leurs succès.

« Généralement les Finistériens encore ici nombreux, comme de tout temps, nous donnent satisfaction.

« Une petite prière pour moi, cher ami, quand vous prierez surtout en votre splendide basilique de Saint-Corentin.

« Tout vôtre, et de cœur, en Jésus et Marie. »

Redon, le 18 juillet 1892.

« MON CHER PAUL,

« Merci de tout cœur de l'envoi de votre ouvrage sur la persécution révolutionnaire de 1789, dans le Finistère.

« J'ai déjà lu avec le plus vif intérêt la quintessence de ce travail dans la Semaine Religieuse de votre diocèse.

« Bien des noms que plusieurs fois, en ma première enfance, me rappelèrent mes parents, me sont rappelés encore dans votre précieux ouvrage, surtout en ce qui concerne Quimperlé et ses environs.

« Les temps où nous vivons deviennent hélas ! bien semblables à ceux où furent persécutés nos

pères, il y a un siècle. La guillotine et la déportation n'ont pas encore fait leur apparition, mais la persécution actuelle, bien que non sanglante, n'est-elle pas pire que l'ancienne, qui faisait des martyrs, dont le sang a conservé et ravivé la foi parmi nos anciens « sanguis martyrum, semen christianorum ».

« Selon la tradition, hier nous avons eu notre belle et touchante fête de Saint-Vincent-de-Paul.

« Le matin, à sept heures, les pauvres soulagés par les deux conférences de Redon assistaient à la grand'messe du Collège avec les élèves, puis ces pauvres, au nombre de près de cent cinquante, prenaient place aux tables dressées sous nos cloîtres où nos jeunes conférenciers, après les avoir servis avec grande charité, prenaient avec eux leur réfection du matin. La table était présidée par M. le Curé de Redon, notre Supérieur et plusieurs membres de la Conférence urbaine de Notre-Dame de Redon.

« La réunion du soir a été très belle et fructueuse pour les pauvres, je le crois. »

Redon, 21 août 1892.

« CHER PAUL,

« Le pauvre vieux, qui tant vous a aimé, et vous aime, vous et votre si bonne famille, vient de lire quelques lignes sur la bénédiction et l'installation des cloches à Sainte-Croix.

« Je me réjouis des effets du zèle de l'habile et très industrieux curé-archiprêtre. Mais je ne vois

pas où est placé le clocher provisoire, lequel sans doute sans tarder de longues années, malgré les misères des temps, ne tardera pas à s'élever près de cette église si belle dans son style original. »

M. Joseph-Etienne Bigot, ancien architecte diocésain mourut à Quimper le 4 septembre 1894, à l'âge de quatre-vingt-six ans (1). A la nouvelle de ce décès, le Père Talabardon s'empressa d'offrir ses condoléances à son neveu Paul Peyron. Cette lettre ne nous a pas été conservée, mais par contre, nous avons sous la main celle que le Révérend Père adressa, en la même occasion, à Mme Peyron de Quimperlé; elle supplée la missive perdue, la voici :

Redon, 13 septembre 1894.

TRÈS CHÈRE DAME ET AMIE,

« J'ignore si le bien-aimé Chanoine vous a vue en ces temps derniers, et vous a communiqué une lettre que je lui ai écrite, dès que, par la Semaine Religieuse du diocèse de Quimper et Léon, j'ai connu la mort de M. l'architecte Bigot.

« Je le priais d'offrir à la bonne famille du défunt mes très humbles condoléances.

(1) Son fils, G. Bigot, ancien architecte du département du Finistère, quittera ce monde au début d'avril 1905. Il construisit dans notre diocèse de nombreuses églises, entre autres celle de Saint-Mathieu de Quimper.

« Dès le temps même où M. Bigot, sous l'inspiration de Mgr Graveran, édifia les magnifiques tours de Saint-Corentin, et surtout depuis, à diverses reprises, je reçus l'accueil le plus bienveillant de lui, et de sa dame. Mme Bigot, comme on le dit vulgairement, chassait de race. Comme vous, et comme tous ceux et celles qui vous touchent de plus près, par les liens du sang, elle était bonne et très bonne. Tout son entourage était animé des mêmes sentiments de très aimable cordialité à l'égard de tous.

« Là, en sa maison de la rue Saint-François de Quimper, comme en votre antique maison de Quimperlé, tout était bon, parce que tout était profondément religieux.

« Je n'ai pas manqué de porter au saint autel la mémoire de cet homme si habile, si chrétien qui éleva un si magnifique monument à la gloire de Dieu et de son serviteur, saint Corentin sans parler de tant d'autres édifices religieux.

« J'ai prié aussi pour plusieurs autres membres de votre si honorable famille que le bon Dieu, m'a écrit le chanoine Paul, a rappelés à lui, dans un espace de temps très court.

« Que le bon Dieu, dans son infinie miséricorde, ait toutes ces âmes qui vous furent chères, en sa sainte paix!

« Veuillez bien, très chère dame et amie, ne pas m'oublier auprès de tous les vôtres que je connais,

et que par suite, j'estime et aime, et croyez-moi maintenant comme toujours.

« Tout vôtre en Jésus et Marie. »

Gustave TALABARDON.

Voici enfin une dernière lettre du Père Talabardon :

Saint-Sauveur de Redon,
le 17 septembre 1895.

« TRÈS CHER CHANOINE,

« Plusieurs fois, en ces jours derniers, j'ai entendu parler de vous, entre autres, par le chanoine de Rennes, M. Guillotin de Corson, retour du Congrès de Quimper.

« S'il nous a parlé avec admiration des ecclésiastiques travailleurs nombreux, parmi les ecclésiastiques du Finistère, il nous a nommé en particulier M. le Chanoine-Archiviste de Quimperlé et le chanoine Abgrall. Il n'a pas manqué de nous vanter l'amabilité en même temps du cher Paul. Certes, vous le pensez bien, je ne me suis pas inscrit en faux, bien au contraire, et contre votre ardeur à rechercher les annales, comme à décrire les monuments si riches de votre double diocèse, et contre votre réputation et votre manière si courtoise de les faire valoir.

« Continuez, bien-aimé Chanoine, à faire ainsi honneur à votre excellente famille, à notre cher Saint-Sauveur, qui vous a un peu formé, comme à votre beau et riche diocèse. »

CHAPITRE XIII

Le portrait de M. Paul Peyron

Paul Peyron avait près de vingt-huit ans lorsqu'il se rendait en Italie pour le Concile du Vatican. Un passeport lui fut délivré à Paris le 19 novembre 1869. Il donne son signalement : taille : 1 m. 60 — cheveux bruns — front haut — sourcils bruns — yeux roux — nez gros — bouche petite — visage ovale — teint coloré.

Voici la photographie que présente de lui, à la fin de sa carrière, M. le chanoine Cardaliaguet : « Une silhouette solide, considérable, couronnée par une tête large et souriante, charnue et pleine de vie, avec tout l'air d'un homme qui sent le sol solide sous ses pieds, et que les mouvements divers de l'actualité n'atteindront pas dans ses profondeurs — sauf les cas de lèse-majesté divine. D'un geste pratiqué pendant cinquante-quatre ans sur les bords du Tibre et sur les quais de l'Odéon, il rejette sur l'épaule un long pan de son manteau romain, et d'un pas vif, volontiers interrompu par une aimable rencontre, M. Peyron passe dans les rues de Quimper, petite partie de son domaine,



M. LE CHANCELIER-ARCHIVISTE
(Photographie prise en 1908
à Saint-Sébastien (Espagne))

(Cliché Feiz ha Breiz.)

avec bonheur et cordialité : jeune prêtre et vieux chanoine, avait-il, en ce demi-siècle de sacerdoce, tellement changé? »

Paul Peyron avait la vue plutôt basse, et dès son jeune âge, il dut porter des lunettes. Quelques semaines avant son entrée au séminaire, ses cousins de Paris, voulant éprouver sa vocation, l'emmènèrent un jour à l'Opéra. Quand commença le ballet des danseuses, Paul monta ses lunettes sur son front, de sorte que, sans rien voir, il jouissait de la belle musique qu'il entendait.

Il n'avait pas le don de la parole. Toute sa vie, il se souvint de son premier sermon qu'il donna dans l'église provisoire de Quimperlé, dressée où se trouve aujourd'hui l'école libre des garçons. Pour l'entendre sans le gêner, sa bonne mère alla se placer sous les cloches. Quant à ses sœurs, qui étaient taquines, elles paraissent, une fois le sermon commencé, derrière le tambour de la porte, troublant ainsi l'orateur qui s'arrête net. Les sœurs se retirent, le sermon continue, elles reparaissent : nouvel arrêt de l'orateur qui finit tout de même, après bien de la peine, par s'en tirer.

Il aimait beaucoup la musique, et déjà jouait de l'alto au Collège Saint-Sauveur. Il se plaira plus tard à tenir l'archet dans les quatuors qu'il organisera chaque semaine en sa maison, rue du Quai. Le D^r Fatou et sa femme, qui habitaient la maison voisine (aujourd'hui de Mme Marin-Chancelle), prenaient part au concert à titre d'exécutants, et aussi le pasteur protestant : « en mu-

sique on s'entend toujours », notait M. Peyron (1). Le Seigneur lui avait également prodigué les dons de dessinateur, peintre, sculpteur et graveur. Il confectionnait des tableaux de mission, inspirés de ceux de Michel Le Nobletz, et l'on voyait dans sa cuisine, masquant la cheminée, un panneau qui présentait le diable et les supplices de l'enfer correspondant aux péchés capitaux. On lui demandait à ce propos pourquoi il n'avait pas peint le ciel : « Mon saint Patron, dit-il, n'a pu dépeindre le ciel, et comment pourrais-je le décrire ? »

Il aimait le travail manuel, qui le reposait des labeurs de l'esprit. Il fabriquait des meubles, reliait ou brochait les livres par des procédés de sa façon (2). Nul mieux que lui n'excellait dans les réparations ; on voyait autour de son établi, des piles électriques, des pendules démontées, des instruments de musique, des outils de tout genre. Ce pauvre établi se trouve aujourd'hui relégué au fond du grenier de l'évêché ; à côté de lui une scie à moitié démolie, puis toutes sortes de « bricoles » en fer : *sunt lacrymae rerum...* (3).

(1) Un autre personnage figurait parfois comme acteur à ces séances artistiques : M. Lac, professeur de musique.

(2) En 1913, il me confectionna, du bois d'un vieux piano, un fichier que je garde précieusement.

(3) Une de ses réparations très amusantes est celle d'un certain âne d'une fuite en Egypte, qui se trouve au musée de l'évêché ; il lui manquait un arrière-train et des oreilles. Avec du papier d'emballage, M. Peyron eut vite fait de réparer la pauvre bête de la tête à la queue ; il faut voir les oreilles du baudet en forme de cornet à bonbons ! Etudiant à Rome, il réparait ses bas percés en mettant de l'encre sur sa jambe à l'endroit des trous !

Ce qui frappe le plus dans la physionomie morale de M. le chanoine Peyron, c'est l'optimisme de son caractère et la joyeuse sérénité de son âme, tout cela à l'unisson de sa carrière, dont le cours fut calme et régulier, sans secousses ni événements brusques ou inattendus.

Esprit fin et délié, il se plaisait parfois à relever sa conversation ou sa correspondance d'une légère pointe d'humour. On cite quelques-unes de ses boutades.

Deux de ses neveux, cousins germaines allaient se marier. La cousine, prise d'un léger remords, l'avouait à tonton Paul : « N'est-ce pas, mon oncle, que l'Eglise n'aime pas les mariages entre parents ? » — « Sois tranquille, ma fille, ce sont encore ces mariages qui font les ménages les plus heureux. » M. Peyron était malade ; l'une de ses nièces vient le voir ; « Du moins, tonton Paul, tu prends les remèdes que le docteur te donne ? » — « Ce n'est pas la peine, l'ordonnance est là dans mon bréviaire, c'est la même chose. » Dans les embrasures de ses fenêtres, il cultivait de légères toiles d'araignées : « Tu devrais les enlever, tonton Paul. » — « Ah ! mais non, les mouches qui y sont prises ne seront plus là pour me gêner. » M. Moëlle, pro-secrétaire de l'évêché, avait composé sur la fin du monde, une petite brochure où il prétendait fixer, d'après les textes de l'Apocalypse, la date de la consommation finale de l'univers. Ce travail abracadabrante amusait M. Peyron qui notait spiri-

tuellement : « Quand on veut faire le prophète, il est plus sûr de ne pas indiquer la date où doit se réaliser la prophétie. » Il se plaisait à raconter l'histoire de la *résurrection* de sa vieille bonne, Julie. Elle lui avait bien recommandé de lui mettre, quand elle serait décédée, sa belle coiffe fraîche de Fouesnant, préparée d'avance. La voici moribonde. La croyant morte à un moment donné, son maître prend la coiffe et va pour l'ajuster à sa tête. Julie remue, elle s'exclame : « Mais Monsieur, je ne suis pas encore morte ! »

Un trait caractéristique de la physionomie morale de M. Peyron, ce fut l'humilité. Moins modeste, ce chanoine à la science imposante aurait pu, en exploitant les richesses documentaires qu'il avait sous la main, se faire une notoriété d'écrivain en même temps que d'érudit. Mais c'est assez pour lui que les documents soient mis à jour, à la disposition des historiens et des folkloristes. Voici, par exemple, ce qu'il écrit dans l'Avant-propos de ses *Documents pour servir à l'Histoire du clergé et des communautés religieuses dans le Finistère pendant la Révolution* : « Nous pensons que ces documents seront lus avec intérêt comme éphémérides des événements qu'ils nous rappellent, et qu'ils pourront servir à une plume plus autorisée que la nôtre pour nous donner un tableau plus vivant de cette époque si féconde en tristesse comme en grands enseignements ». « Je suis un classeur, l'entendait-on dire,

d'autres viendront qui mettront en valeur ce que j'ai recueilli (1). »

De tant de travaux où la sûreté du jugement le dispute à l'érudition, M. Peyron n'attendait pas la récompense en ce bas monde. Le 19 juin 1914, le bureau du Congrès Archéologique de France, au cours de sa quatre-vingt-unième session, tenue cette année-là en Bretagne, eut le mérite de penser à lui et de lui décerner une des deux grandes médailles de vermeil attribuées à cette session (2). Son grand ami, M. le chanoine Abgrall, officier de l'Instruction Publique, s'indignait à l'idée de voir le chancelier-archiviste laissé dans l'ombre par le ministère de l'Instruction Publique. Notons cependant que le Ministre le nomma, le 1^{er} juin 1904, membre du Comité départemental d'Etudes chargé de communiquer et de collaborer avec « la Commission de Recherches et de Publication des documents économiques de la Révolution Française. »

Si M. Peyron s'oubliait ainsi lui-même, c'était pour penser aux autres, pour répandre sur le prochain les trésors de son admirable bonté.

(1) Il existe à l'évêché une belle et abondante collection de cartes-postales illustrées, recueillies et classées par lui. Ces cartes, pour la plupart, datent de quarante, cinquante ans et sont précieuses, tant au point de vue des monuments qu'elles représentent, que des vieux costumes bretons dont elles sont les témoins.

(2) Le R. Père Brichet, Breton de Vannes, procureur du Séminaire Français, écrivait à M. Peyron, le 20 septembre 1871 : « Avant la mort de votre saint Evêque, j'avais demandé au Vatican pour quatre évêques de France, la médaille que le Saint-Père avait fait frapper à l'occasion de son 25^e anniversaire. L'une d'elles était destinée à Mgr. Sergent. Il me semble que c'est vous qui devez en hériter. C'est donc à vous que je l'enverrai. »

A ceux qui s'adressaient à lui, il prodiguait ses conseils le plus aimablement du monde : « Qui-conque l'abordait, note M. Pondaven, recevait la même mesure de grâce souriante, et, sans qu'on pût soupçonner si on l'arrachait, ou non, dans une visite intempestive, à quelque labeur attachant ou pressé, il donnait libéralement le plus clair de son temps. Même aux profanes, visiteurs occasionnels, subitement mués pendant quelques quarts d'heure, en fervents de l'art et de la science archéologique, M. le chanoine Peyron ne se lassait pas d'ouvrir tout à tour ou ses illustrés, ou les cases de sa mémoire anecdotique et de sa vaste érudition. Il lui arrivait bien alors de médire, mais c'était de personnages morts depuis deux cents ans. Nul étalage au reste, de science pédantesque. Rien qui tournât en importune prolixité.

« Un trait aidera à comprendre jusqu'où pouvait aller cette amabilité vraiment de fond, et non de surface. A un visiteur, simple curieux de passage, désireux de connaître en son intégrité une relation manuscrite signée du Père Maunoir, et dont, pour cause, certains extraits seuls ont été publiés, M. Peyron, au lieu de répondre par un refus commandé en la circonstance, mais qui l'eût contrarié tout le premier, préféra s'astreindre à recopier les nombreux chapitres, élagués toutefois *ad usum Delphini*. Sur la dernière page il écrivait : « Transcriptio die XX Maii 1918 inchoata, die XXI Junii

ejusdem anni absoluta (1). » En d'autres termes : un mois de travail. »

On lui écrit parfois de loin pour solliciter ses conseils. Voici, par exemple, quelques lignes que lui adresse de Linciaux en Belgique, dom Jean-Louis Malgorn, moine bénédictin : « *Plusieurs fois, durant le long séjour que je viens de faire à Quimperlé, j'ai eu des velléités de me mettre en rapport avec vous; j'en ai même eu souvent l'intention en me rendant à Quimper; mais, soit manque de temps, soit timidité, soit tout autre motif, mon intention en est toujours demeurée là. Habitué au travail de bibliothèque, vous m'auriez certainement donné d'utiles conseils, soit pour des travaux à entreprendre, soit pour la façon de les mener à bonne fin; vous m'auriez indiqué les sources où j'aurais trouvé des renseignements. Moine breton, vous comprenez que c'est sur la Bretagne que mes travaux portent de préférence. Notre bibliothèque commence à se monter et arrive déjà à une trentaine de milliers de volumes; la bretonnerie y tient une place assez respectable et se développe peu à peu, grâce surtout à la bienveillante générosité des travailleurs. Nous possédons même, Monsieur le Chanoine, plusieurs de vos ouvrages.* »

Voici un passage d'une autre lettre en date du 19 septembre 1898 qui vient d'un Carme déchaussé de Milan :

(1) Transcription commencée le 20 mai, finie le 21 juin 1918.

MONSIEUR LE CHANOINE,

« Sous les auspices du Carmel de Brest, je prends la liberté de vous importuner, tout en m'excusant, pour savoir s'il vous serait possible de me donner quelques renseignements sur les anciennes Fondations de nos Pères Religieux Carmes en Bretagne... »

L'un des neveux de M. Peyron, Emile Bigot, songe un jour à publier dans un journal un conte de Noël breton. Sa pensée va immédiatement vers son oncle, et il lui mande de Versailles : *« Je voudrais intercaler dans ma prose une vieille chanson armoricaine de Noël. Toi seul peux me tirer d'embarras, cher tonton Paul, et je te serais bien reconnaissant si tu pouvais me trouver la chanson rêvée, breton et français...; ton érudition m'est assez connue pour que je sois confiant en l'issue de ma demande. »*

C'est une joie pour notre bon archiviste de faire hommage de ses travaux à ses nombreux amis, et ceux-ci ne manquent pas de lui exprimer leur gratitude.

Voici par exemple les lignes que lui adresse en 1897 une religieuse de la Retraite du Sacré-Cœur : *« Je n'ai pu que parcourir rapidement, depuis hier soir, l'Histoire de l'Abbaye de Daoulas, mais cette aimable attention m'a fait tant de plaisir que je veux vous en remercier tout de suite. Vous connaissez mon attrait pour tous ces trésors découverts dans nos archives, et vous avez l'œil si*

exercé en ces matières, que l'on est sûr de l'authenticité des documents que vous présentez avec tant d'ordre et de clarté... »

M. Peyron fit paraître en 1899 une Notice historique sur les Séminaires de Quimper et de Léon. Il en adressa un exemplaire à Mme la comtesse de Saisy du Laz, qui le remercie à la date du 11 août : *« Hier, j'avais la surprise de votre précieux envoi de l'Histoire des Séminaires de Cornouailles et du Léon, et je m'empressais de suite d'en parcourir les pages, en attendant une lecture approfondie que je vais en faire avec grand plaisir. Qu'elles sont bien ordonnées, et écrites de main de maître, ces pages dont je sais comprendre l'intérêt et l'importance... »*

De Loudéac, M. André Oheix écrit en 1906 :

« MONSIEUR LE CHANOINE,

« Je viens de lire avec beaucoup d'intérêt et non moins de plaisir votre charmante Légende de Saint-Théleau... Je vous remercie beaucoup d'avoir bien voulu penser à m'envoyer un exemplaire. On n'a aujourd'hui que trop de tendance à oublier que les plus grandes grâces se gagnent aux pieds des saints de son pays, et peut-être plus encore en Bretagne qu'ailleurs. Heureusement que nos vieux saints comptent dans le clergé de Quimper d'excellents partisans. »

Paul Peyron reçoit également à ce sujet les lignes suivantes de l'un de ses cousins : *« Merci, mon cher Paul, de votre affectueux souvenir, Na-*

nine et moi, nous avons lu avec plaisir votre Légende Saint-Théleau. Que c'est intéressant! L'exposition en est charmante et la conclusion exprime bien le sentiment profond et convaincu de nos braves Bretons... »

En 1899 il avait offert à la Bibliothèque de Rennes quelques-uns de ses ouvrages, et voici en quels termes le bibliothécaire lui exprime sa gratitude : « *Ces ouvrages ont été portés à notre registre d'entrée sous les numéros inscrits à la marge. En vous adressant mes remerciements sincères, permettez-moi de recommander encore à toute votre bienveillance la Bibliothèque de Rennes, où je voudrais autant que possible rassembler toutes les œuvres historiques intéressant notre province. Je souscris aujourd'hui même à la nouvelle Vie des Saints de Bretagne et je fais demander l'Histoire du Clergé pendant la Révolution, mais je serais très heureux si vous pouviez nous faire don des autres petites brochures que je vois au catalogue de Salain, et dont vous êtes l'auteur.* »

Son désintéressement était connu. Un détail : on le vit se priver, au profit de l'un des membres de sa famille, d'une superbe collection de coquillages de diverses provenances et variétés, dont il était possesseur et à laquelle il tenait beaucoup.

Bon et accueillant pour son prochain, M. Peyron l'était également pour les animaux.

Il y avait à l'évêché un grand chien du nom de *Ouak*. Dès qu'il trouvait ouverte la porte qui donnait du jardin sur le corps de logis, il prenait sa course et montait à l'étage, au-dessus de la porterie. De sa patte, il heurtait la porte de la chambre de M. Peyron, qui lui ouvrait incontinent, et le couvrait de caresses. Si d'aventure la religieuse de la conciergerie passait là à ce moment, elle jetait les hauts cris à cause du parquet sali, mais ni M. Peyron, ni son toutou n'en avaient cure...

Quatre pigeons, venus on ne sait d'où, devinrent bien vite les amis du bon chanoine. Il avait toujours en poche des croûtes de pain pour eux. Aussitôt qu'ils l'apercevaient à sa fenêtre ou au jardin, ils s'abattaient autour de lui et, appuyés en toute confiance sur son bras, ils becquetaient entre ses doigts les restes de pain qu'il leur émiettait. Sa bonne figure épanouie au milieu de ses pigeons voletant autour de lui, il me semble encore la voir une fois franchi le seuil de l'évêché, à la fenêtre de droite du premier étage. Devant ce tableau de Légende Dorée, on se prenait à rêver du saint d'Assise en conversation familière avec ses frères les oiseaux.

Un rouge-gorge, dit-on, vint un jour faire son nid entre deux des livres de la bibliothèque de M. Peyron. Nous avons déjà mentionné les araignées qu'il cultivait pour se défendre des mouches.

S'il est une vertu qui voisine avec la bonté c'est la patience. Toutes deux avaient asile dans le cœur de M. Peyron.

« Jamais, nous écrit l'une de ses petites-nièces, nous ne l'avons vu se fâcher, et cependant bien souvent nous abusions de sa patience. En 1915, quatre ou cinq de ses petits-neveux et petites-nièces, des écoles Saint-Yves et de Notre-Dame-d'Espérance, passaient à l'évêché une après-midi de congé. Oubliant l'heure dans l'ardeur d'une partie de cache-cache, en compagnie des deux inséparables chiens *Ouak* et *Black*, les enfants demeuraient introuvables. Le pauvre vieux domestique Corentin fouillait partout sans résultat, quand il lui prit l'idée de les appeler : « Mes petits messieurs, mes petites demoiselles, il est temps de rentrer, M. Peyron va se fâcher. » M. Peyron va se fâcher? Oh! alors, il n'en fallut pas davantage pour les faire sortir prestement de leurs cachettes, qui du coupé de Monseigneur, qui du grenier à foin, qui d'un massif de l'ilot. Quant aux garçons, ils se laissaient choir des sapins et du noyer, les poches bien garnies... Mais tonton Paul ne se fâchait pas encore, il nous brossait, nous remettait en ordre, refaisait nos nattes, et après un délicieux chocolat ou des fraises à la crème que nous préparait la bonne petite sœur Saint-Hilaire, il nous reconduisait à nos pensions respectives. »

Une autre fois M. Peyron avait appelé au salon du Pensionnat du Sacré-Cœur deux de ses

nièces. C'était à la fin d'une classe où les enfants, plutôt nerveuses, avaient longtemps tenu en place. Elles se précipitent sur leur oncle pour l'embrasser, puis sous le coup de l'excitation, et par manière d'amusement, l'une lui enlève brusquement ses lunettes, tandis que l'autre l'affuble de son propre voile. Le pauvre tonton Paul surpris de cette affectueuse agression se démenait de son mieux. Voici qu'arrive sur le fait la Mère Maîtresse du Pensionnat qui tance d'importance les fillettes... « Et comment donc osez-vous manquer ainsi de révérence à M. l'Aumônier! » Celui-ci plaide la cause des jeunes filles, fait valoir les circonstances atténuantes et désarme la religieuse par son angélique patience.

*
**

A l'autel M. le chanoine Peyron était très digne. Ses allocutions étaient courtes mais substantielles et pieuses.

Plusieurs de ses travaux ont été inspirés par sa piété à l'égard des saints.

On n'a pas oublié la belle étude qu'il donna au Congrès Marial du Folgoat de 1913, sur le *Culte de la Très Sainte Vierge dans le diocèse de Quimper*. Le préambule de cet ouvrage nous livre la pensée de l'auteur sur les saints et la Vierge Marie : « Les saints, durant leur vie, sont pour

nous une source de bien, par leurs leçons, les exemples qu'ils nous donnent et par les miracles qu'ils opèrent en notre faveur.

« Après leur mort, ils ne cessent pas d'être nos bienfaiteurs; et dès que l'Eglise les propose à notre vénération, elle les ressuscite en quelque sorte, ordonnant que leurs restes soient exhumés et leurs images placées sur nos autels, afin qu'ils soient là bien vivants, prêts à écouter nos prières, et les mains pleines de grâces pour continuer à les répandre sur nous.

« S'il en est ainsi des saints, que ne devons-nous pas penser de la sainte Vierge qui n'a pas connu la corruption du tombeau et que Notre-Seigneur a appelée immédiatement près de lui, pour remplir son rôle de Mère de la divine grâce vis-à-vis des membres du Corps Mystique du divin Sauveur.

« La sainte Vierge vit donc au milieu de nous; et cette vie se manifeste par l'échange incessant de ses faveurs à notre endroit et de notre dévotion envers elle.

C'est l'histoire de ce commerce admirable de Notre-Dame avec les Bretons de l'Extrême Armorique dont je voudrais donner ici un aperçu... (1) ».

Au delà de Marie, la dévotion de M. Peyron allait rejoindre sa bonne Mère, sainte Anne.

(1) Le dimanche 26 août 1906, M. Peyron eut la joie de présider, avec M. le chanoine Abgrall, son ami, le pardon de Notre-Dame du Raz, en Plogoff.

Que de pèlerinages n'a-t-il pas faits à Sainte-Anne-la-Palue, avec ses parents de Poullan et de Quéménéven! En 1913, au cours de sa dernière excursion au vénérable sanctuaire, ses trois sœurs Camille, Pauline et Marie l'accompagnaient, et, au retour, suivant la côte, elles lui donnèrent une grosse émotion : la marée montante faillit les prendre, et elles se trouvèrent en retard de plusieurs heures.

Sur sainte Anne, M. le chanoine Peyron n'a rien publié. La lettre suivante, que lui adresse, le 30 août 1897, M. Cadic, premier chapelain de Sainte-Anne-d'Auray, montre qu'il s'intéressait spécialement à la bonne grand'mère des Bretons :

« Je rentre à Sainte-Anne, et en arrivant chez moi, j'ai la bonne fortune de trouver votre lettre et tous les précieux renseignements que vous voulez bien me donner. Je tiens à vous en remercier sans retard. Je dois à M. Abgrall et à vous, Monsieur le Chanoine, d'avoir, sur le culte de sainte Anne dans le diocèse de Quimper, des documents nombreux et qui me seront d'une grande utilité. Les indications précises que vous avez eu l'obligeance de me fournir, me permettront de demander au besoin, dans certaines localités, des renseignements supplémentaires, et peut-être de trouver de nouveaux documents... Je constate dès maintenant que le culte de sainte Anne est en très grand honneur dans votre diocèse; et si vous n'avez pas plus de statues de sainte Anne que nous, vous en avez certainement de plus originales, et vous avez

surtout plus de chapelles dédiées à notre auguste Patronne. Encore une fois, merci. Si vous trouvez de nouveaux renseignements dans le cours de vos recherches, je les accepterai avec reconnaissance. »

A la réédition du bel ouvrage d'Albert Le Grand *Les Vies des Saints de la Bretagne Armorique*, M. le chanoine Peyron a apporté une précieuse contribution par ses annotations et les compléments qu'il a ajoutés aux catalogues des évêques de Bretagne.

Notre bon chanoine s'est également intéressé aux pieux personnages dont on désire la béatification officielle : saint Jean Discalceat, dom Michel Le Nobletz, le Père Maunoir, les prêtres du diocèse, martyrs de la Révolution.

Le 21 août 1908, le Père Paolini, postulateur général des Frères Mineurs, écrivait de Rome, *via Merulana*, à Mgr Duparc pour l'aviser que la cause du *Santik-Du* était en bonne voie, et lui demander un exemplaire de trois ouvrages spéciaux ayant trait au petit Frère Mineur. Il ajoutait : « *Un chanoine de votre cathédrale, qui a passé quelques mois ici à Rome, il y a près d'un an, et qui est venu me voir deux ou trois fois, pourrait se charger de me trouver ces ouvrages.* » Il s'agit de M. Peyron qui fut sans doute chargé de la commission.

Au cours du procès informatif de la Cause de Béatification de Michel Le Nobletz, en 1898, le vicomte Hippolyte Le Gouvello publia une *vie nouvelle* du Serviteur de Dieu : *Le vénérable Mi-*

chel Le Nobletz (1577-1652). M. Peyron l'aïda dans son travail, et lui communiqua notamment la traduction française du cantique breton de dom Michel : *Me a meus choaset eur Vestres* (1).

Trois ans plus tôt le Père Séjourné publiait *l'Histoire du Vénérable Serviteur de Dieu Julien Maunoir*, et dans sa Préface il se reconnaît tributaire de « M. l'abbé Peyron, chanoine de Saint-Corentin, archiviste du diocèse de Quimper. »

Deux collaboratrices mystiques, Marie-Amice Picard et Catherine Daniélou attirèrent sur les travaux du Père Maunoir, par leur longue vie d'épreuves, la bénédiction du ciel. M. Peyron s'intéressa spécialement à ces deux servantes de Dieu et publia leurs biographies.

Le Nobletz et Maunoir déployèrent leur zèle apostolique pour protéger la foi en Basse-Bretagne. Plus tard, sous la Révolution, un certain nombre de prêtres versèrent leur sang pour la défendre. En 1919, M. Peyron leur consacrait une plaquette : *Les Prêtres morts pour la foi au diocèse de Quimper pendant la Révolution*, préparant ainsi de loin les travaux ultérieurs publiés en vue de la béatification de ces ecclésiastiques.

(1) *Le Vénérable Michel Le Nobletz*, p. 213-215.

CHAPITRE XIV

Les dernières années - La mort Les funérailles

(1911-1920)

Au milieu de ses travaux, parvenu à sa soixante-neuvième année, M. Peyron commença à sentir le poids des ans. Il était membre du Chapitre depuis 1893. La route lui devenait longue entre l'évêché, où l'avait appelé Mgr Dubillard à la fin de 1907, et la cathédrale, et, de surcroît, il voulait trouver plus de temps pour ses travaux d'histoire. Il donna donc en 1911 sa démission de chanoine titulaire. Dès lors il vécut à peu près confiné dans sa studieuse résidence de Saint-Joseph, vivant de plus en plus de ses livres, écrivant, notant, classant, recherchant toujours, mais toujours aussi souriant, alors même que l'on arrivait le déranger.

Cette date de 1911, il la considérait comme celle de sa mort au monde, et le geste de sa démission fut le *Nunc dimittis* de quelqu'un qui va se regarder dorénavant comme survivant à lui-même.

Un curieux *ex-libris* symbolique, qu'il colla à plusieurs de ses livres, exprime, de façon artistique, cette volonté définitive du détachement de tout ce qui se passe. C'est le blason d'un pèlerin : un bâton de voyageur soutient une coquille de Saint-Jacques où figure cette inscription : « *Ex-libris D. Pauli Peyron canonici Corisopiten* » (1) ; une banderole déploie cette devise : « *Temporis acti memor, non perennis laudator* » (2) et sur une gourde suspendue à la crosse du bâton, ces deux dates extrêmes de son pèlerinage : « 1842-1911 ».

Comme on l'a dit « cette mort épigraphique et toute affective » n'entraînait d'ailleurs aucune fâcheuse conséquence. L'année même où il cessait d'être pèlerin dans ce bas monde il fit le voyage d'Angleterre. En décembre 1915, avec sa bonhomie spirituelle et souriante, il se prêta aux hommages que Mgr Duparc, tout d'abord, au nom des amis du jubilaire, et M. Abgrall au nom de la Société Archéologique du Finistère reconnaissante tinrent à rendre à ses vertus et à sa science, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale.

Cependant les années s'écoulaient et l'asthme dont souffrait le vénérable vieillard l'étreignait chaque jour davantage. Désormais rarement il

(1) « Un des livres de M. Peyron, chanoine de Quimper ».

(2) « Qui se souvient du temps passé, sans le louer toujours ». Allusion au vers d'Horace touchant le vieillard : *Laudator temporis acti*.

restait debout, force lui était de garder le plus souvent la position assise.

Depuis 1918, au lieu de prendre sa récréation, après le repas du soir, avec Monseigneur et ses convives, il se retirait discrètement, passait à la cuisine pour y saluer les Sœurs et leur conter quelque histoire, puis il gagnait sa chambre afin d'y prendre son repos.

Le 30 octobre 1919, il avait le grand chagrin de voir mourir à l'évêché, M. le chanoine Pilven, son disciple comme historien, dont, depuis déjà longtemps, il encourageait les travaux par son exemple et aussi, peut-on dire, par sa présence, puisqu'il était un catalogue vivant et toujours ouvert des richesses amassées dans les archives épiscopales et départementales.

Le 21 novembre 1919, M. le chanoine Peyron avait la joie d'assister au Grand Séminaire à la fête du cinquantenaire sacerdotal de son ami M. le vicaire général Gadon.

Le 3 janvier 1920, il perdait son vieil ami Lucien Rossi, brusquement frappé au cœur.

Le 17 août, M. le chanoine Abgrall, aumônier de l'Hôpital, doyen du Chapitre et Président de la Société Archéologique du Finistère, célébrait dans la chapelle de l'Hôpital-Hospice son cinquantenaire de prêtrise. Mgr Duparc, accompagné de ses vicaires généraux, MM. les chanoines Gadon et Cogneau et d'un grand nombre de chanoines et de prêtres, vint rehausser de sa présence et de sa pa-

role la solennité de la messe chantée par le jubilaire. Quel crève-cœur pour le pauvre M. Peyron, retenu chez lui par la fatigue, de ne pouvoir assister à la fête de son vieil ami !

La veille du 1^{er} novembre 1920, le chancelier-archiviste avait rangé des livres dans la bibliothèque de l'évêché. Il en éprouva une certaine lassitude ; ce qui ne l'empêcha pas de se rendre le lendemain à la cathédrale pour la messe pontificale.

Le jour des Morts il célébra les trois messes, et la journée se passa comme à l'ordinaire. Le soir, au repas, se sentant indisposé, il ne mangea guère et se retira de bonne heure. Passant à la cuisine, il dit à la Révérende Mère Supérieure : « Je ne sais pas ce que j'ai, je me sens fatigué, je vais me coucher. » La Sœur le rejoint peu après et lui demande : « M. Peyron, voulez-vous que je vous applique des ventouses : cela soulagera votre asthme ? » — « Non, non, répondit-il, je me sens un peu mieux. » La religieuse descend ; quelque temps après voici qu'elle entend, dans le corridor à l'étage, un bruit lourd de pas. C'était le malade qui s'était levé, appelant à son secours, Gabriel, le domestique. La Sœur monte, et trouve Monseigneur se rendant dans la chambre de M. Peyron. Celui-ci le reconnaît, et lui dit un suprême adieu. Appelé à son tour, M. le chanoine Gadon reçoit sa confession et l'absout, Monseigneur lui

donne les dernières onctions, et il expire tout doucement avant la fin des prières liturgiques.

Un rayon de soleil venait de s'éteindre à l'évêché. Les quatre pigeons revinrent au bord de la fenêtre un jour ou deux ; la Sœur voulut leur donner à manger : on ne les revit plus...

La vie si calme et si féconde du bon M. Peyron eut le trépas qu'elle méritait. La mort lui fit grâce des lenteurs ordinaires et des souffrances, parfois cruelles, dont elle s'accompagne.

Jusqu'au dernier jour, jusqu'aux dernières heures, M. Peyron avait donné au labeur aimé ce que Dieu lui laissait encore de forces défaillantes. Sachant bien qu'il ne travaillerait plus tant pour lui-même que pour la seule utilité d'autrui, il se souciait de constituer des répertoires de ses livres, de ses notes, de ses propres publications. Obéissant à une semblable préoccupation de charité on le vit dresser un tableau que nul autre ne pouvait constituer aussi complet, des généalogies de sa famille : « Ce sera, disait-il, autant de fait à ma mort pour les lettres de faire-part. » Enfin, pressentiment suprême, il composa lui-même son épitaphe, avec la date :

PAULUS THEOPHILUS MACLOVIUS
PEYRON
PRESBYTER CORISOPITEN
ANNO MDCCCXLII ORTUS
BENEVOLENTIAE DIVINAE BENEFICIIS
CONFORTATUS

TRANSIIT
A. D. MCMXX ABIIT
PERENNEM VITAM ADEPTURUS
AMEN (1)

Dès le lendemain, jeudi, plusieurs parents du défunt étaient devant sa dépouille mortelle. Ses trois sœurs, Camille, Pauline et Marie se trouvaient là. « Ah ! mon pauvre Paul, s'exclama l'une d'elles, en le voyant, c'est bien le premier chagrin que tu nous fais ! Quel dommage que tu sois mort ! Tu avais encore tant d'histoires à nous raconter ! » Deux de ses nièces furent chargées de la veillée nocturne. Vers minuit l'un des cierges s'étant éteint, l'une d'elles s'en va pour le rallumer, et voici que, brusquement, le ressort se détend faisant sauter bruyamment le cierge. Les jeunes filles furent prises d'un fou-rire et l'une d'entre elles de dire : « Ah ! pauvre tonton Paul, si tu avais été vivant, tu aurais ri comme nous ! » C'est là une note de famille : toujours la même sérénité jusque devant la mort.

Dans une note très simple et très émue, le lendemain de sa mort, son évêque recommandait « aux prières du diocèse l'âme de M. le chanoine Paul-Malo Théophile Peyron.

(1) « Paul-Théophile-Malo Peyron, prêtre du diocèse de Quimper, né en 1842, comblé durant son passage ici-bas des bienfaits de la libéralité divine, émigra l'an 1920 vers la Vie éternelle. Ainsi-soit-il. »

« Depuis cinquante-quatre ans, il était attaché à la Chancellerie et aux Archives de l'évêché. Les six évêques qui l'ont connu lui ont témoigné une affectueuse confiance, amplement justifiée de sa part par une compétence et un dévouement au-dessus de tout éloge.

« Pendant trente-cinq ans, il a mené de front avec cette tâche absorbante l'aumônerie du Sacré-Cœur, où son esprit de foi, sa piété simple et droite, son enseignement clair et précis, son expérience d'éducateur, son amabilité toute paternelle, ont laissé un souvenir inoubliable. Sa grande peine a été de voir enlever ce domaine sacré à ses légitimes propriétaires et de savoir la destination qu'on lui donnait.

« Sa piété n'a eu d'égale que sa science. Nul dans le diocèse n'a mieux connu l'histoire de nos vieux saints et de nos paroisses. Nul n'a été plus prodigue de ses connaissances, plus disposé à aider les recherches de ses confrères, plus empressé à établir la vérité, plus respectueux de la tradition. Ses immenses travaux demeureront une des sources les plus riches d'informations pour les historiens de Bretagne.

« Ce savant fut un homme au cœur délicat. Il l'a montré à sa famille jusqu'à la dernière minute. Ses commensaux à l'évêché pourront lui rendre le même témoignage. Les nombreux amis qu'il comptait dans le clergé et parmi les laïques lui demeureront fidèles et reconnaissants.

« Dieu l'a rappelé soudainement à Lui, en lui laissant tout juste le temps nécessaire pour recevoir les derniers sacrements. Mais la mort ne l'a pas surpris. Il était depuis longtemps préparé, comme tout bon prêtre et tout bon Breton.

« Quimper, le 3 novembre 1920.

† ADOLPHE,

Evêque de Quimper et de Léon » (1).

Les obsèques eurent lieu le vendredi 5 novembre, en l'église de Saint-Matthieu. Devant un grand concours de prêtres et de fidèles, Mgr Duparc présida la cérémonie. La messe fut chantée par M. le chanoine Gadon, vicaire général, et Monseigneur donna l'absoute. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Waquet, archiviste départemental, de Jacquilot, de Couesnongle et de Kerangall. L'inhumation eut lieu au cimetière Saint-Marc.

Un service funèbre fut célébré à la mémoire du vénérable défunt, à Sainte-Croix de Quimperlé, sa paroisse natale, le vendredi 12 novembre.

Et voici le curieux testament de Paul Peyron, singulière archive qu'il a laissée à l'histoire :

« *J'institue comme légataire de tous mes biens, ma sœur et filleule, Marie Peyron, veuve de Gustave Guillou de Penanros.*

« *Quimper, le cinq juillet, l'an dix-neuf cent trois.* »

PEYRON.

(1) *Semaine Religieuse* 1920, p. 712.

« J'en demande bien pardon à ma légataire
« à titre universel mais depuis la confection de
« l'acte ci-dessus, j'ai vendu le seul bien qui me
« soit resté de l'héritage paternel et j'en ai dé-
« pensé immédiatement le produit afin d'avoir le
« plaisir d'exécuter moi-même mes dispositions
« testamentaires.

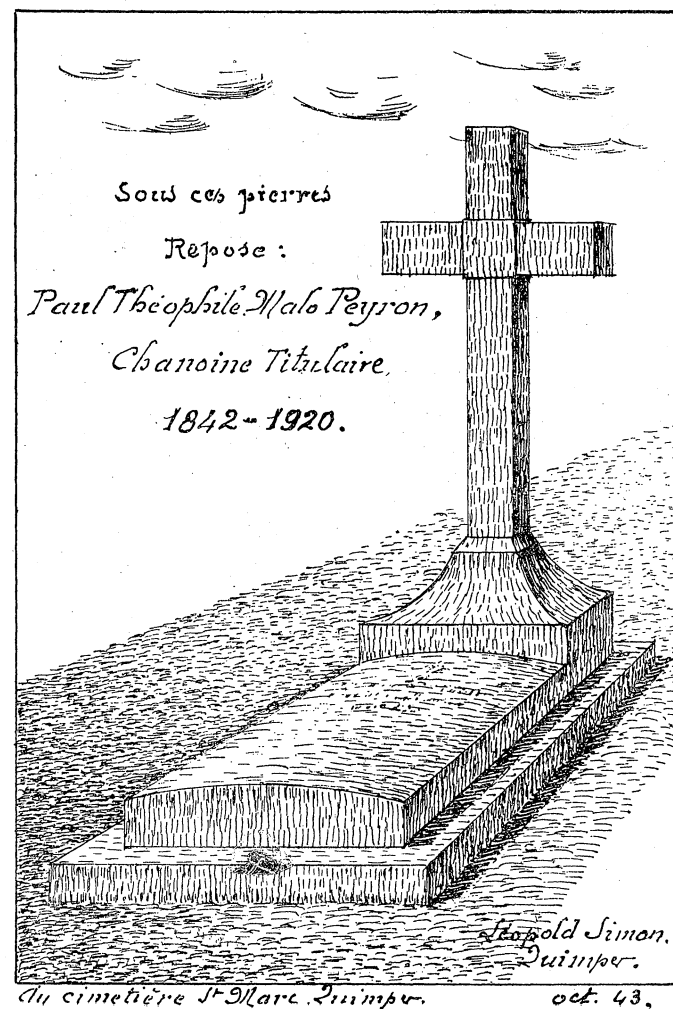
« En fait de meubles je n'ai guère possédé que
« des livres, mais j'en ai déjà disposé pour recon-
« naître la large hospitalité qui m'a été donnée à
« l'évêché de Quimper; si bien que je suis réduit
« à dire à ma légataire que je lui laisse en tout
« l'héritage « Rien, ce beau Rien duquel Dieu a tout
« fait », comme disait dom Michel. Je confirme
« néanmoins, en tant que besoin, le testament ci-
« dessus, dans le cas peu probable où je viendrai à
« faire un brillant héritage ou à gagner le Gros
« lot, quoique n'ayant pas encore pris de billet.
« A Quimper, le vingt-cinq Janvier dix neuf cent
« quinze, en la fête de mon saint Patron que je
« prie de me réserver une bonne place près de
« Lui. »

PEYRON.

Des articles nécrologiques de M. le chanoine
Peyron parurent peu après sa mort, dans la *Se-
maine Religieuse* 1920, p. 744-749 (Chanoine Cor-
nou), le *Bulletin de la Société Archéologique du
Finistère* 1920, p. XLI-XLIII (H. Waquet) et le
Bulletin Diocésain d'Histoire et d'Archéologie 1922
p. 5-18 (M. l'abbé Pondaven).



Armes de M. Peyron.



du cimetière St Marc. D'imp.

Stapold Simon,
D'imp.

oct. 43.

Appendice

TRAVAUX DE M. PEYRON

AVEC (S'IL S'AGIT D'EXTRAITS)

L'INDICATION DES PUBLICATIONS

OU ILS ONT D'ABORD PARU

« SEMAINE RELIGIEUSE DE QUIMPER »

1. — *Expulsion des Ursulines et des Hospitalières de Carhaix.* — 1887, 29 pages.
2. — *Documents pour servir à l'histoire du Clergé et des Communautés religieuses dans le Finistère pendant la Révolution.* — 2 vol. in-8° : 1^{er} vol., 1892, 438 pages ; II^e vol., 1897, 427 pages.
3. — *Fin de l'Eglise constitutionnelle dans le Finistère, Audrein (1798-1800).* — 1897, 37 pages.
4. — *Restauration du culte dans le diocèse de Quimper.* — 1901, 82 pages.

« BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU FINISTÈRE » (in-8°) :

5. — *Éloge de la Bretagne et de saint Yves.* — T. XV, 1888, 15 pages.
6. — *Fondation de l'Abbaye de N.-D. de Kerlot.* — T. XVI, 1889, 22 pages.

7. — *Origines de Locmaria de Quimper* (non tiré à part). — T. XVII, 1890, 6 pages.

8. — *Penmarc'h et les barons du Pont*. — T. XVII, 1890, 12 pages.

9. — *La Martyre et sa Foire*. — T. XVIII, 1891, 15 pages.

10. — *Incendie de l'Evêché de Quimper, en 1595*. — T. XIX, 1892, 13 pages.

11. — *Fondation de la chapelle de N.-D. de Bon-Voyage en Plogoff*. — T. XIX, 1892, 8 pages.

12. — *L'Eglise de Saint-Mathieu de Quimper*. — T. XX, 1893, 31 pages.

13. — *La peste de 1639 à Quimper*. — T. XXI, 1894, 14 pages.

14. — *Procès pour faits de sorcellerie à la fin du XVII^e siècle*. — T. XXII, 1895, 11 pages.

15. — *Notre-Dame-du-Mur et la Confrérie de la Trinité à Morlaix*. — T. XXII, 1895, 53 pages.

16. *L'Abbaye de Daoulas*. — T. XXIV, 1897, 171 pages.

17. — *Prébendes et Revenus du Chapitre de Cornouailles*. — T. XXVII, 1900, 31 pages.

18. — *Plogonnec et ses Chapelles*. — T. XXVII, 1900, 31 pages.

19. — *Eglises et Chapelles du Diocèse de Quimper*. Archiprêtre de Quimper. — T. XXXI, 1904, 61 pages.

20. — *Eglises et Chapelles du Diocèse de Quimper*. Archiprêtres de Brest, Châteaulin, Morlaix, Saint-Pol-de-Léon. (Inachevé. Publié jusqu'à Landivisiau inclusivement et incomplètement tiré à part. 246 pages.)

21. — *Guillaume Ferron, Evêque de Léon (1439-1472)*. — T. XXXV, 1908, 27 pages.

« BULLETIN DIOCÉSAIN D'HISTOIRE
ET D'ARCHÉOLOGIE »
(jusqu'en 1910 « BULLETIN DE LA COMMISSION
DIOCÉSAIN D'ARCHITECTURE
ET D'ARCHÉOLOGIE »)

22. — *Union des Sept Vicariats du Minihy-de-Léon*. (Non tiré à part.) — 1901.

23. — *Notices sur les paroisses de Quimper et de Léon*, par MM. Peyron et Abgrall, suivant l'ordre alphabétique :

I ^{er} vol., lettres A. B.,	436 pages
II ^e vol., — C.,	489 —
III ^e vol., — D. E. F.,	449 —
IV ^e vol., — G. H. I. J.,	566 —
V ^e vol., — K L.	549 —

24. — *Guillaume Ferron, Evêque de Léon (1439-1472)*. — 1908, 9 pages.

25. — *Cartulaire de l'Eglise de Quimper*, — 1909. XXIX, 587 pages.

26. — *Catherine Daniélou Une Voyante à Quimper au XVII^e siècle*. — 1911, 151 pages.

27. — *La Chouannerie. Documents pour servir à son histoire dans le Finistère*. — 1912, 187 pages.

28. — *Apparition de Sainte Marie-Madeleine, à Saint-Evarzec, en l'an V*. — 1910, 17 pages.

29. — *Le Palais épiscopal de Quimper*. — 1912, 16 pages.

30. — *Actes du Saint-Siège concernant les Evêchés de Quimper et de Léon, des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles*. — 1915, 266 pages.

31. — *L'Evêché de Léon de 1613 à 1651*. — 1916, 112 pages.

32. — *Les derniers Seigneurs de Nêvet (1602-1721)*. — 1919, 29 pages.

33. — *Les Prêtres morts pour la Foi au diocèse de Quimper pendant la Révolution.* — 1919, 85 pages.

34. — *Manuscrit de M. Boissière* (en publication).

ASSOCIATION BRETONNE

Les deux mémoires suivants furent lus au 19^e Congrès de l'Association bretonne, à Quimper, en 1895.

35. — *Testaments et Fondations anciennes d'un caractère original propres à jeter du jour sur les mœurs et coutumes du temps passé.* — Saint-Brieuc, librairie Prud'homme, 1896, in-8°, 22 pages.

36. — *Deux recteurs bretons méconnus: M. Heluan, recteur de Briec; M. Noy, recteur de Plogonnec.* — Saint-Brieuc, 1896, in-8°, 8 pages.

37. — *La Légende de saint Théleau et la Troménie de Landeleau.* — (Mémoire lu au Congrès de l'Ass. Bret., Concarneau, 1905). — Saint-Brieuc, Prud'homme, 1906, in-8°, 12 pages.

38. — *Pèlerinages, Troménies, Processions votives au Diocèse de Quimper* (Lu au Congrès de Moncontour, 1912). — Saint-Brieuc, Prud'homme, 1913, in-8°, 22 pages.

39. — *Les Croix à Légendes* (Congrès de Ploërmel 1909). — Saint-Brieuc, Prud'homme, 1910, in-8°, 5 pages.

40. — *Expulsion de Mgr de La Marche, évêque de Léon, en 1791* (Lu au Congrès de Saint-Pol-de-Léon, en 1911). — Saint-Brieuc, Prud'homme, 1912, 14 pages.

41. — *Les Chercheurs de Trésors au Diocèse de Quimper* (Lu au Congrès de Saint-Servan, 1913). — Saint-Brieuc, Prud'homme, 1914, 13 pages.

SECTION ARCHEOLOGIQUE DE L'ASSOCIATION BRETONNE

42. — *La Mort en Cornouaille et en Léon.* — Saint-Brieuc, Prud'homme, 1919, in-8°, 24 pages.

« REVUE DE BRETAGNE »

43. — *Documents touchant l'insurrection du Léon en mars 1793.* — Vannes, Lafolye, 1903, in-8°, 92 pages.

« REVUE DU MONT SAINT-MICHEL »

44. — *Recherches sur le Culte de Saint Michel au Diocèse de Quimper et de Léon.* — Rennes, imprimerie Simon, 1896, in-8°, 30 pages.

« LE SONNEUR DE BRETAGNE »

45. — *La Psalette de Quimper; La Psalette de Saint-Pol-de-Léon; La Psalette de Notre-Dame-du-Mur.* — (Non tirés à part).

« SOCIÉTÉ D'EMULATION DES COTES-DU-NORD »

46. — *Le château de Kerazan et la famille de Tréanna Trémaria.* — Saint-Brieuc, imprimerie Guyon, 1908, in-8°, 47 pages.

47. — *Alain Nédélec et la Révolte de Fouesnant en 1792.* — Brest, imprimerie de l'« Etoile de la Mer », 1898, in-12, 84 pages.

48. — *Notice historique sur les Retraites de Quimper et d'Angers.* — Lille, Desclée, MCMII, in-8°, 83 pages.

49. — *Le Culte de la Très Sainte Vierge dans le Diocèse de Quimper* (Congrès Marial du Folgoët, 1913). — Vannes, Lafolye, 1914, in-8°, 67 pages.

50. — *La Fratrie de Saint-Éloy ou des Gens du Marteau à Quimper.* — Quimper, de Kerangal, 1886, in-8°, 47 pages.

51. — *Notice sur la chapelle Ty-Mam-Doue en Kerfeunteun.* — Quimper, imprimerie de Kerangal, 1893, in-12, 16 pages.

52. — *Notice historique sur les Séminaires de Quimper et de Léon.* — Quimper, de Kerangal, 1899, in-12, 216 pages.

53. — *La cathédrale de Saint-Pol et le Minihy-Léon.* — Quimper, de Kerangal, 1901, in-12, 247 pages.

54. — *Abrégé de la vie de Marie-Amice Picart.* — Morlaix, imprimerie Lanoé, 1892, in-12, 83 pages.

55. — *Les Vies des Saints de la Bretagne Armorique,* par Albert Le Grand (avec annotations par les chanoines Thomas, Abgrall, Peyron). — Quimper, librairie Salaün, MCMI., in-4°, xxvi-806-347* pages.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Lettre de Monseigneur Duparc	1
CHAPITRE PREMIER. — Le pays d'origine. La famille. Les études	9
CHAPITRE II. — Au Séminaire de Quimper.	17
CHAPITRE III. — A Rome. Les études et la vie romaine	26
CHAPITRE IV. — A l'évêché de Quimper avec M. Peyron	59
CHAPITRE V. — L'aumônier des Religieuses du Sacré-Cœur à Quimper	69
CHAPITRE VI. — Séjour à Rome. Le Concile du Vatican	79
CHAPITRE VII. — Paul pilote sa tante Emilie à Rome, Naples et Pompéi	106
CHAPITRE VIII. — Au Mont-Dore avec Monseigneur Sergent. La mort et les obsèques de l'évêque	122
CHAPITRE IX. — Membre puis vice-président de la Société Archéologique du Finistère.	135

CHAPITRE X. — Secrétaire de la Commission diocésaine d'Architecture et d'Archéologie et rédacteur du Bulletin de cette Commission	144
CHAPITRE XI. — M. le chanoine Peyron et sa famille	158
CHAPITRE XII. — La correspondance de M. Peyron	174
CHAPITRE XIII. — Le portrait de M. Paul Peyron	192
CHAPITRE XIV. — Les dernières années. La mort. Les funérailles	210
APPENDICE. — Les travaux de M. Peyron	219



Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2021

-IMPRIMERIE -
DU " NOUVELLISTE "
31, Avenue Janvier
-- RENNES --

